N° 108

Fiction

Novembre 1962

SCIENCE-FICTION

FANTASTIQUE

INSOLITE

LE RAYON DES CLASSIQUES

HUMOUR

RUBRIQUES

Couverture de Jean-Claude Forest :
La curiosité punie ou la vengeance des astres.

Au prochain sommaire :

CLIFFORD D. SIMAK
L'arbre à dollars

THEODORE STURGEON
Une fille qui en a

JEAN CASSOU
Le monstre

CHARLES BEAUMONT
L'œil du père

MICHEL EHRWEIN
Les histoires

Vous lirez bientôt :

Poul Anderson	Le jeu de la gloire.
René Barjavel	La fée et le soldat.
Octave Béliard	La découverte de Paris.
Jorge Luis Borges	La bibliothèque de Babel.
Algis Budrys	La liberté tombe du ciel.
Jean Cassou	La fille du roi d'Angleterre.
John Collier	Un match difficile.
Henri Damonti	L'affaire Cronatus.
Michel Demuth	L'homme de l'été.
Gordon R. Dickson	Le village hanté.
Daniel Drode	Dedans.
Michel Ehrwein	Le miroir de la Barinia.
Philip José Farmer	Totem et tabou.
Albert Ferlin	La prison.
Fernand François	La Vénusienne.
Matthew Grass	Le serpent dans le placard.
N. Ch.-Henneberg	Trois devant la porte d'ivoire.
Rudyard Kipling	Eux.
Gérard Klein	Un chant de pierre.
Fritz Leiber	Chants secrets.
Bernard Manier	L'intrus.
Thomas Owen	Tu es poussière.
Jean-Charles Pichon	La machine.
Jean Ray	Le singe.
Kit Reed	Le nid vide.
Jérôme Sériel	Le satellite artificiel.
Robert Silverberg	Les vents de Siros.
Jacques Sternberg	Le reste est silence...
Clifford D. Simak	Insectes d'or.
Evelyn E. Smith	La jeune fille et le vampire.
Roland Topor	Un grand homme.
Claude Veillot	Encore un peu de caviar.
Pierre Versins	Le chien.

Pourquoi une nouvelle formule ?

Depuis des années, deux remarques revenaient constamment dans le courrier de nos lecteurs :

« Donnez-nous plus à lire. »

« Votre contenant n'est pas digne de votre contenu. »

Après réflexion, le succès de la revue nous a incités à prendre cette décision :

A partir de ce numéro, « FICTION » passe à 176 pages (au lieu de 144) et paraît sur un papier qui, comme vous pouvez le constater, est nettement plus luxueux.

Notre prix de vente est certes augmenté, mais, compte tenu de la présentation améliorée et d'un accroissement de lecture de l'ordre de 25%, ce prix reste à notre avis modique. Faut-il souligner qu'il y a autant *à lire dans un numéro actuel de « FICTION » que dans n'importe quel roman de science-fiction, vendu souvent de 4 à 6 NF en librairie ?*

Amis lecteurs, vous nous avez toujours fait confiance. Nous comptons sur votre fidélité pour aider à la réussite de cette tentative.

Nous vous faisons d'ailleurs une offre : si vous le désirez, vous pouvez continuer à lire « FICTION » pendant un an à son ancien prix. *Mais hâtez-vous, car il ne vous reste plus que quelques jours. En effet, tout abonnement souscrit par vous avant le* 1er novembre *bénéficiera des tarifs actuels, ce qui sur douze mois vous fera économiser 13 NF ! (De même, tous les abonnements en cours seront servis jusqu'à leur terme, malgré l'augmentation de prix.)*

A l'occasion de ce changement de formule, le présent numéro a un sommaire hors série. Vous y trouverez de nombreux auteurs que nous vous avions habitués à apprécier.

Et dans le futur, bien entendu, vous lirez comme toujours dans « FICTION » les meilleurs récits des meilleurs écrivains. *(Voir page ci-contre.)*

Nouvelles des auteurs de ce numéro

POUL ANDERSON

Le Peuple de la Mer

L'audience de Poul Anderson ne cesse de croître. La parution de son roman « Les croisés du cosmos » (*Denoël, « Présence du Futur »*) *aura convaincu le lecteur français qu'il n'est pas seulement l'auteur de nouvelles déjà bien connu grâce à* « Fiction ». (*Beaucoup de ses nouvelles, à elles seules, ne sont-elles d'ailleurs pas de petits romans ?*)

En voici encore un exemple. Dans « Le Peuple du Ciel » (1), *Poul Anderson dépeignait un futur non technologique, où émergeaient à nouveau des civilisations nationalistes ayant recueilli partiellement l'héritage du passé. Le second épisode de cette épopée poétique est centré cette fois sur les membres de la race océanienne : le Peuple de la Mer — descendants des actuels Maoris.*



I

« Les voilà ! Aéronef à l'horizon ! »

Presque couvert par le fracas des voiles, le beuglement taurin de Keanua tomba faiblement du nid-de-pie jusqu'à Ranu. Keanua aurait pu s'exprimer clairement par le « tête-en-tête », mais il valait mieux garder ce procédé pour les véritables dangers. Sinon les Brahmards, par accident, finiraient par apprendre son existence.

S'ils ne la connaissaient déjà, songea Ranu.

Le jour semblait trop brillant pour ce qui allait se dérouler. De grosses vagues plissées déferlaient. Leurs dos présentaient cent bleus différents, depuis la couleur du ciel ambiant jusqu'au bleu royal de minuit ; leurs creux allaient de l'ambre gris au vert pâle. Des friselis d'écume bouillonnaient d'une vague à l'autre. Plus loin les vagues formaient, en direction de l'horizon, une seule étendue scintillante qui

(1) « **Fiction** » no 92.

brillait sous le soleil. Elles défilaient en vibrant et en grondant, elles chuintaient contre les coques qui frémissaient sous les pieds de Ranu, lui faisant éprouver le jeu des muscles de ses jambes. Le vent sifflait dans le gréement. L'air était tiède mais, de surcroît, vif et salé.

Ranu eut envie de se fondre dans l'atmosphère. Rien ne se passerait avant quelques minutes. Il ne souhaitait penser qu'au soleil chauffant son épiderme, qu'au vent dans ses cheveux, qu'aux ombres bleuâtres sur ce nuage étonnamment blanc, là-haut, où l'air était moins âpre. Quand les Beneghalis arriveraient, il périrait peut-être. En lui-même, il était certain que Keanua ne se ferait pas de soucis avant que l'heure fût venue : mais c'est que Keanua était de Taiiti. Ranu, lui, était né et avait été élevé en N'Zealann ; ses gènes maoraïs étaient trop mêlés d'Ingliss inquiet ; cela se voyait aussi à son corps long et mince, à son visage étroit et aquilin, à sa chevelure brune et à ses yeux exceptionnellement bleus.

Décrochant ses jumelles, il regarda dans la direction de l'engin volant. Une pression légère sur son bras le rappela à la réalité. Abaissant ses jumelles, il sourit en biais à Alisabeta Kanukauaï.

— « Encore trop loin pour le voir, » lui dit-il. « Les mâts me gênent. Mais ne prends pas la peine de grimper : il sera au-dessus de nous avant que tu atteignes le milieu des haubans. »

La ouahiné approuva de la tête. Elle était assez petite, un peu boulotte, mais grâce à sa jeunesse, elle avait une silhouette fort agréable sous le court *lap-lap*. Une fleur d'hibiscus, cueillie dans le jardin du pont, ornait ses cheveux aile de corbeau, qui étaient coupés derrière les oreilles comme ceux des hommes. Même sur un catamaran aussi large et stable, les marins ne pouvaient s'encombrer de magnifiques tresses. Evidemment, sur certains navires, les femmes n'avaient pas d'autre tâche que celle du ménage. Mais Alisabeta était cybernéticienne. L'Association des Armateurs de Lohasanno (à laquelle Ranu et Alisabeta s'apparentaient par le sang) préférait les équipages réduits ; aussi chacun avait-il une double fonction.

C'était là une des raisons pour lesquelles l'*Aorangi* avait été choisi pour cette tâche. La culture technique d'Alisabeta ne pouvait être cachée aux Brahmards. Leurs yeux soupçonneux percevraient les mille traces subtiles laissées par des années de logique mathématique, de physique, d'études mécaniques. Mais tout cela semblerait naturel chez une fille de Lohasanno.

De plus, si l'expédition tournait à l'aigre, il n'y aurait que trois vies sacrifiées. Or certains bateaux marchands embarquaient jusqu'à dix kanakas et trois ouahinés.

— « Je crois que je vais retourner auprès de la radio, » fit Alisabeta. « Ils voudront peut-être communiquer avec nous. »

— « J'en doute, » dit Ranu. « S'ils ne nous attaquent pas sim-

plement de là-haut, ils nous aborderont. Ils l'ont dit. Mais — oui, je pense qu'il vaut mieux rester à l'écoute. »

Il la suivit des yeux avec un plaisir considérable. Habituellement, dans la culture du Peuple de la Mer, il était assez anormal de voir une femme poursuivre une carrière, une femme pour qui le foyer et les enfants étaient purement accessoires — si toutefois elle acceptait d'en avoir. Mais Alisabeta avait été une cuisinière aussi experte, une compagne aussi enjouée, une partenaire aussi vivante dans les bras de l'homme par les nuits de lune, que toute fille de dix-sept ans partant, les yeux écarquillés, à la découverte du monde avant de s'établir. Et elle était, de plus, une interlocutrice extrêmement intéressante. Ses interprétations de la vacillante situation ethnopolitique étaient si avisées qu'on l'eût crue diplômée en psychodynamique.

Je me demande... se dit lentement Ranu — et ce n'était pas la première fois. *Le mariage* peut *réussir. Il est presque inédit pour un marin, même un capitaine, d'emmener une épouse privée. Et des enfants... Mais cela s'est vu, de temps en temps.*

Elle disparut derrière la porte sculptée de la case-radio ; sur le toit de paille à l'épreuve des insectes, un éclatant bougainvillée s'épanouissait. Avec un effort, Ranu revint au moment présent. *Nous aurons bien le temps de faire des plans personnels si nous en sortons vivants.*

L'aéronef approchait. Le ballon de gaz, en forme de squale, mesurait au moins cent mètres de long ; les ailerons de manœuvre s'étendaient comme des ailes de ruck. Le vent apportait un doux bruissement d'hélices. Sur les flancs était peint le symbole de Siva adopté par la scientocratie brahmarde : destruction et renaissance.

Renaissance de quoi ? Eh bien, nous sommes ici pour l'apprendre.

L'*Aorangi* dérivait sous le vent — mais pas très vite, en fonction de l'angle inhabituel donné aux voiles et aux penneaux abattus. L'aéronef le suivait aisément en perdant de l'altitude ; finalement il se trouva vingt mètres à peine au-dessus du pont. Ranu aperçut des têtes enturbannées et des tuniques à cols montants sur la vérandah d'observation, à tribord. Keanua, qui était vivement descendu du nid-de-pie, se précipita au bastingage de bâbord, sous l'un des gigantesques mâts de charge. Il ôta sa chemise (au-dessus de l'ombre protectrice des voiles, même un Taiitien devait se garder contre cette réverbération tropicale) et l'agita pour attirer l'attention. Ranu vit, sur l'engin aérien, un homme hocher la tête et donner des ordres.

Keanua manœuvra le treuil de secours. Un bout-dehors se balança. A l'avant de l'aéronef, une catapulte prit position et projeta un grappin. Le pointeur était habile. Le croc s'engagea dans l'élingue de charge dès la première tentative. Deux filins y étaient attachés. Keanua — gros gaillard au visage réjoui couvert de tatouages compliqués — amena le grappin et amarra l'un des câbles. Il transporta le deuxième vers l'arrière, et l'amarra à un autre mât de charge. A bord de l'aéronef,

une manœuvre semblable fut exécutée : les deux véhicules étaient reliés.

L'*Aorangi* roula sous la traction. Les voiles claquèrent. Songeant aux efforts imposés à ses mâts et vergues, Ranu grimaça. Même après des siècles de sage exploitation des forêts, le bois de construction navale n'était pas précisément bon marché. (Pendant un pénible instant, il évoqua ces forêts, leurs feuillages frémissants, leurs ombres mouchetées de lumière, leur verdure qui s'ouvrait subitement sur un immense panorama de prés, de moutons paissant, une cascade blanche : le pays de son père). Enfin l'équilibre s'établit. L'appareil beneghali reprit de la hauteur pour qu'une demi-douzaine d'hommes pussent glisser le long d'un câble. Le premier arriva dans une chaise de transbordement, mais les autres enroulèrent simplement un bras et une jambe autour du filin. Chaque bras libre tenait une arme.

Ranu traversa le pont à leur rencontre. Le chef sortit de son harnachement avec une froide dignité. Il n'était pas très grand, mais se tenait raide comme un canon de fusil. Pantalon, tunique, turban étaient semblables à de la neige au soleil. Il avait une figure étroite, et des lèvres minces dans sa barbe poivre et sel. Il fit une brève inclinaison de tête.

— « A votre service, commandant, » dit-il dans la version beneghalie de l'Hinji. « Savant-Administrateur Indiavarman Dhananda. Je vous souhaite la bienvenue. » Le ton était neutre.

Ranu réfréna son impulsion de tendre la main, à la mode de la Fédération Maoraïe.

— « Capitaine Ranu Carelo Makintaïru, » dit-il. Comme la plupart des marins, il parlait couramment l'Hinji. Ses compagnons avaient appris cette langue en quelques semaines d'entraînement intensif. Ils s'approchèrent et Ranu les présenta : « Keanua Filipoa Jouberti, Technicien Eolien ; Alisabeta Kanukauaï, Cybernéticienne. »

Les yeux noirs de Dhananda se mirent à fureter.

— « Y en a-t-il d'autres ? » demanda-t-il.

— « Non, » grommela Keanua. « Nous ne serions pas dans ce pétrin si nous étions plus nombreux. »

Les soldats barbus, en uniforme vert, s'étaient silencieusement placés de façon à commander tout le pont. Certains s'assurèrent que nul ne se cachait derrière les cabines. Ils ne manifestèrent aucune admiration devant les belles boiseries, les panneaux coulissants en *shoji* okkaïdien, ou la belle courbure des roufs. Leur civilisation était inhumainement terre à terre. Ranu nota qu'en plus des sabres et des piques télescopiques, ils avaient deux mitraillettes.

Oui, se dit-il avec un petit frisson sous le cuir chevelu, *le Service des Renseignements de la Fédération ne s'est pas trompé. Quelque chose de très important se cache réellement sur cette île.*

Dhananda cessa de le soupeser mentalement. Il était visible que les Maoraïs, si peu vêtus, ne portaient pas d'autres armes que leurs

poignards. « Excusez notre apparente méfiance, » dit le Brahmard, « mais la côte de Buruma est encore infestée de pirates. »

— « Je sais. » Les traits de Ranu se plissèrent en un sourire. « Vous voyez sur notre pont les emplacements habituels de l'armement. »

— « Heu... D'après votre message radio, je crois comprendre que vous êtes en détresse... »

— « Considérable, » dit Alisabeta « Notre moteur est en avarie. Et trois personnes ne peuvent venir à bout de toutes ces voiles. »

— « Si vous ferliez votre toile pour vous en tenir aux hélices ? » fit Dhananda. Sa froideur reprit le dessus. Au Beneghal, seules les femmes qu'on paie (curieuse institution dont les Maoraïs ne connaissaient presque rien) voyageaient librement avec des hommes.

— « Les hélices sont mues par ce même moteur, *sir,* » répliqua Alisabeta, avec un peu plus de retenue.

— « Eh bien, ne pouvez-vous hisser un peu de voilure, pour ne plus dériver en direction des récifs ? »

— « Pas sans arracher notre superstructure, » lui dit Ranu. « Cette toile est *très* lourde. Et nous aurions encore très peu de possibilités de manœuvre. » Il désigna la barre, présentement attachée dans la timonerie, à l'arrière. « Dans les navires de ce type, tout le système de direction est basé sur la position des voiles. Par exemple, avec un vent par le travers comme celui-ci, nous devrions ferler toutes les oiles du grand mât, et hisser la *wanaroa*... Oh ! peu importe. C'est une voile spécialement incurvée, semi-tubulaire, comportant des penneaux sur sa vergue, qui envoie le courant aérien vers le haut... Ces catamarans ont un faible tirant d'eau, et peu de quille. Ce qui les rend plus rapides, mais nécessite un gréage exact. »

— « Mmm... Oui, je crois comprendre. » Dhananda lissa sa barbe en réfléchissant. « Que vous faut-il, pour vous remettre en état de prendre la mer ? »

— « Un dock et quelques journées de travail, » répondit aussitôt Alisabeta. « Avec votre aide, nous devrions pouvoir atteindre Port Arberta. »

— « Um-m-m. Cela présente certaines difficultés. Vous ne pourriez pas vous faire remorquer jusqu'au continent par un autre navire ? »

— « Non, nous n'avons pas le temps, » dit Ranu. Il montra l'est, où une ombre pointait à l'horizon. « Nous serons à la côte dans quelques heures, si nous ne faisons rien. »

— « Vous savez comme cette route est peu frquentée en cette saison, » continua Alisabeta. « A l'exception d'un bateau proche des Nicbars, vous avez été le seul à répondre à nos SOS. » Elle fit une pause avant d'ajouter, avec une feinte indifférence dont Ranu espéra qu'elle n'était pas exagérée : « Ce bateau a promis d'avertir notre Association de notre position. Son commandant a présumé que nous jetterions l'ancre à Arberta pour procéder aux réparations. »

Elle ne mentait pas totalement : il y avait effectivement des vaisseaux à Car Nicbar ; des vaisseaux aériens et maritimes camouflés, qui attendaient. Mais ils étaient à quelques heures de distance.

Dhananda ne resta pas longtemps silencieux. Quelle que fût la décision qu'avait prise le Brahmard, elle vint avec une rapidité, une fermeté que Ranu admira. (Quoique de telles qualités n'étaient guère souhaitables chez un ennemi, à dire vrai.)

— « Qu'il en soit ainsi, » concéda-t-il avec humeur. « Nous vous conduirons au port, et veillerons à faire effectuer le travail. Nous pouvons aussi avertir le continent, par radio, que vous aurez du retard. Où alliez-vous ? »

— « A Calcut, » dit Ranu. « Laine, cuirs, viande de baleine, bois, et huiles d'algal. »

— « Donc, vous êtes de N'Zealann, » conclut Dhananda.

— « Oui. Sur les rôles de Wellantoa. Heu... je ne suis pas très hospitalier : ne pouvons-nous offrir des rafraîchissements à l'honorable savant ? »

— « Plus tard. Mettons-nous d'abord en route. »

Ceci prit environ une heure. Les Beneghalis étaient des terriens, mais ils étaient assez forts pour haler un filin sous la direction de Keanua. La voilure fut donc amenée lentement et maladroitement, pliée et mise au magasin. Quelques voiles et focs épars furent conservés, on hissa une brigantine et un clin foc, et le navire se mit à répondre quelque peu au gouvernail. Toujours amarré, l'aéronef suivit bord à bord. Fait d'osier et de tissu, il était trop léger pour remorquer ; néanmoins, il servait d'ancre flottante aérienne. Sa marche « en crabe » vers les écueils étant ainsi arrêtée, l'*Aorangi* s'aventura péniblement en direction de la terre.

Ranu fit visiter son bord à Dhananda. Peu de pays hinjans pratiquent de gros échanges par voie de mer. Leurs commerçants traversaient les contrées avec des caravanes de chameaux, ou envoyaient les coûteuses denrées périssables par la voie aérienne. Le Brahmard n'était jamais monté à bord d'un des grands navires qui sillonnaient la Fédération Maoraï depuis Awaii à l'est jusqu'en N'Zealann au sud, et faisaient flotter l'emblème de la Croix et des Etoiles sur toute la planète. Il cherchait visiblement des armes dissimulées et des espions dans les boiseries. Mais il s'intéressait aussi au navire lui-même.

« J'ai l'habitude des schooners et des jonques, » dit-il. « Mais ceci me semble totalement nouveau. »

— « C'est une forme toute récente, » admit Ranu. « Mais nous sommes en train d'en construire d'autres. Vous en verrez beaucoup à l'avenir. »

La plupart des voiles ayant disparu, le pont avait pris un aspect austère. Seuls les cabines, les écoutilles, les treuils de charge, et les

collecteurs d'énergie solaire sur le gaillard d'avant, rompaient cette vaste étendue. Les deux coques étaient invisibles en dessous, à l'exception des deux proues qui se dressaient, porteuses d'extravagantes têtes de tikis sculptées. Il y avait trois mâts ; les deux mâts de l'avant et de l'arrière étaient plus ou moins conventionnels ; mais le mât central était un trépied, prévu pour résister à des forces énormes. Dhananda avoua qu'il était déconcerté par la variété des voiles et des cordages se détachant sur le ciel.

« Nous réglons notre voilure exactement selon le vent et les courants, » expliqua Ranu. « Des mesures continuelles sont prises par les instruments automatiques. Dans l'entrepont, un ordinateur calcule ce qui est nécessaire, et commande aussi le moteur. »

— « Je sais que l'aérodynamique et l'hydrodynamique sont des sciences extrêmement développées, » déclara Dhananda impressionné. « Les grands aéronefs modernes ne pourraient se déplacer avec leurs seuls moteurs, relativement faibles, s'ils n'étaient dessinés avec grand soin. Mais je n'avais jamais envisagé dans quelle mesure les mêmes principes sont appliqués à la construction navale. » Il soupira. « C'est là un des défauts de notre monde actuel, commandant : les communications ridiculement lentes. Oui, on peut envoyer un message par radio, ou traverser l'océan en quelques jours si le temps s'y prête. Mais *si peu* de gens le font. Le volume des échanges, verbaux ou commerciaux, est si faible. Une invention comme ce navire peut être réalisée des dizaines d'années avant que d'autres pays s'aperçoivent de son existence. Les progrès sont refusés aux pays lointains pendant... des générations, parfois. »

Il parut réaliser l'intensité qui s'était glissée dans ses paroles, et se tut.

— « Oh ! je n'en suis pas si certain, » dit Ranu. « *Il y a* des améliorations, sur le plan international. Deux siècles plus tôt — à peu près — mes ancêtres naviguaient sur des bateaux *hermaphrodites* équipés de nombreux mâts, et lesMéricains faisaient réellement voler leurs ballons... sans anticatalyseur pour l'hydrogène ! Pouvez-vous imaginer de tels pièges à feu ? A la même époque, excusez-moi de vous le dire, le sous-continent hinjan tout entier n'était qu'un chaos de peuplades en cours de migration. Vous n'auriez pu utiliser ces ballons à voiles carrées, même si on vous les avait offerts. »

— « Quel est le rapport de tout cela avec mes remarques ? » demanda sèchement Dhananda.

— « Simplement ceci : je crois que le gouvernement maoraï a raison de préconiser que le monde accomplisse *lentement* ses modifications, » dit Ranu. Espérant avoir une idée de l'évolution du Sud-Annaman, il se faisait délibérément provoquant. Mais Dhananda se contenta de hausser les épaules ; son visage devint un masque rigide.

— « J'aimerais voir votre moteur, » dit le Brahmard.

— « Alors, venez par ici. Il n'est pas différent, par le principe, de votre moteur aérien ; il est seulement plus gros. Il fonctionne sur accumulateurs électriques. Bien sûr, sur un navire de surface, il y a suffisamment de place pour transporter des collecteurs d'énergie solaire — ce qui nous permet de recharger nos batteries. »

— « Je suis surpris que vous n'abandonniez pas les voiles pour la propulsion à hélices. »

— « Nous le faisons, mais uniquement dans les circonstances critiques. Après tout, le soleil n'est pas une source d'énergie particulièrement concentrée. Si nous utilisions nos batteries pour en obtenir une vitesse à peu près normale, nous les épuiserions rapidement. Quant à cette forme indirecte d'emmagasinage d'énergie solaire qu'on appelle le carburant organique... eh bien, nous avons dans l'île les mêmes problèmes que vous sur les continents. Huile, bois, et le reste, sont trop coûteux pour être utilisés dans les moteurs commerciaux. Non — nous trouvons que le vent est tout à fait satisfaisant. Sauf, à vrai dire, lorsque le moteur tombe en panne et que nous ne pouvons manipuler nos voiles ! A ces moments-là, j'aimerais me trouver sur un bon schooner à l'ancienne mode, et non sur ce grand *dragon* orgueilleux qui file ses trente nœuds. »

— « Mais qu'est-il arrivé à votre moteur ? »

— « Une avarie ridicule. Un rotor défectueux, tournant à grande vitesse, a projeté une bille de roulement qui a brisé une bobine. Vous savez, je pense, que les armatures sont habituellement recouvertes d'une enveloppe de céramique imprégnée d'une solution conductrice. Celle-ci, à son tour, a court-circuité tout le reste. Les dégâts sont très réparables. Si nous avions eu assez d'eau pour évoluer, nous ne vous aurions pas importunés avec notre SOS. » Ranu fit un effort pour sourire. « C'est pour cela qu'il y a des humains à bord, voyez-vous. Théoriquement, notre ordinateur peut tout faire. Mais en pratique, il se produit toujours quelque chose qui requiert un cerveau capable de penser. »

— « On pourrait aussi faire un ordinateur qui en soit capable, » fit Dhananda.

— « Mais pourrait-on lui faire dire un juron ? marmonna Ranu dans sa propre langue. Comme il commençait à descendre une échelle, un soldat passa entre le soleil et lui, et il sentit sur son dos l'ombre de la pique.

II

Après la Guerre du Jugement, les Iles Annaman furent oubliées pendant des siècles. Leurs indigènes revinrent sans peine à l'état sau-

vage, ainsi que les rares colons. Bientôt la jungle recouvrit les villes bâties par les Ingliss en leur temps. Mais finalement, le monde extérieur reprit des forces. Sa population mêlée (Hinji-Tamil-Paki) étant fermement contrôlée par le Raj Udayana, le Beneghal accumula suffisamment de ressources pour être à même d'envoyer, de temps à autre, un navire pour explorer et commercer. Une garnison fut installée dans le Sud-Annaman. Puis vinrent les Maoraïs. Leurs navires plus efficaces dominèrent rapidement le trafic maritime. Néanmoins, le Beneghal maintint ses prétentions sur les îles. Un avant-poste se fixa à Port Arberta — lequel, cependant, rarement visité par les étrangers, demeura petit et assoupi.

Après que la Révolution Scientiste du Beneghal eut mis les Brahmards au pouvoir, ces oligarches idéalistes tentèrent de créer, non loin du fort, une colonie rurale. Mais le taux de mortalité étant terrible, ils abandonnèrent bientôt leur tentative. Depuis lors, pour autant qu'en savait le monde, il n'y avait plus là qu'une station météorologique.

Mais le monde ne savait pas grand-chose, songea Ranu.

Avec ses compagnons, il suivit les Beneghalis à terre. Le wharf était nu et décoloré sous la lumière vespérale. Il y avait des entrepôts de béton, aux fenêtres vides. Quelques barques primitives de pêche étaient visiblement inutilisées, à quai depuis plusieurs mois. Au-delà des quais, des huttes couvertes de palmes s'étendaient à l'écart de la baie. De l'autre côté du village, des rangées d'arbres révélaient l'existence d'une plantation. Puis commençait la jungle sur les collines, solide masse verte dont les plateaux s'étageaient jusqu'à l'orient empourpré.

Comme tout cela était silencieux ! Les villageois étaient venus en courant lorsqu'ils avaient aperçu le grand navire. Ces Annamaniens, d'origine ou sang-mêlé, à la peau noire, aux cheveux laineux, à peine vêtus de pagnes, restaient massés. Les soldats métropolitains les dominaient par la taille, et les Maoraïs paraissaient de véritables géants. Tous ces gens auraient dû grouiller autour d'eux, jacasser, crier, rire, offrir leurs produits — les enfants au ventre proéminent auraient dû mendier des friandises. Mais tous ne faisaient que regarder fixement.

Keanua demanda brusquement :

— « Qu'ont-ils ? Nous n'allons pas les manger. »

— « Ils ont peur des étrangers, » répliqua Dhananda. « Les trafiquants d'esclaves venaient souvent ici. »

Mais il y a cinquante ans de ça, pensa Ranu. *Non... leur xénophobie actuelle est plutôt due à une endoctrination récente.*

« D'autre part », continua le Brahmard sur un ton significatif, « la doctrine maoraï n'exige-t-elle pas qu'aucune culture ne se préoccupe des coutumes des autres ? »

Alisabeta fit la grimace.

— « Si, » admit-elle.

Dhananda eut un sourire en surface.

— « J'ai peur que vous ne trouviez notre hospitalité un peu limitée. Nous n'avons pas beaucoup de commodités... »

Ranu aperçut à sa droite, derrière le village, une falaise escarpée. Sur la crête, il vit un caillebotis qui supportait l'émetteur de radio (principalement destiné aux observateurs de la météo) et quelques constructions neuves, bungalows et hangars autour d'une piste d'atterrissage. Les blessures du terrain n'étaient pas entièrement cicatrisées ; ces travaux ne remontaient pas à plus de deux ou trois ans.

— « On dirait que vous êtes en pleine expansion, » remarqua-t-il avec une naïveté voulue.

— « Oui, oui, » fit Dhananda. « Notre gouvernement espère encore civiliser ces îles, et les ouvrir à la colonisation intensive. Tout le monde sait que le Beneghal est terriblement surpeuplé. Mais nous devons d'abord étudier les conditions locales. Non seulement le milieu naturel, qui a fait échouer notre tentative précédente, mais aussi les tribus de l'intérieur. Nous voulons les traiter avec justice — mais à quoi cela correspond-il, dans leurs propres termes ? C'est le vieux problème interculturel. Aussi avons-nous, ici, des équipes scientifiques à l'étude. »

— « Je vois. » Tout en marchant vers une charrette à âne qui les attendait, Alisabeta dévisageait les villageois avec une sympathie étudiée. Ranu, qui avait vu quantité de gens bizarres autour du monde, estima qu'il pouvait faire les mêmes déductions qu'elle. Les petits êtres noirauds n'étaient pas sous-alimentés, quoique leurs pêcheurs n'étaient pas allés en mer depuis longtemps. Ils ne contemplaient pas les Beneghalis comme les paysans regardent leurs tyrans. Par contre, il y avait un malaise certain dans les regards qu'ils jetaient sur les Maoraïs.

L'eau clapotait dans la baie. Un goéland qui planait, les ailes dorées par le soleil, lança un vagissement. A part cela, le silence devenait énorme. Il se prolongea après le départ de la charrette, suivie par des centaines d'yeux. Quand la route empierrée atteignit l'aérodrome, quelques Beneghalis sortirent des maisons pour les regarder. Ils restèrent sur leurs vérandahs, avec le même air de suspicion retenue que celui des insulaires.

Le calme fut rompu par un véritable rugissement. Un homme dégringola les marches de la plus vaste maison, et traversa la piste. Aussi grand que Ranu et aussi large que Keanua, il était vêtu d'un kilt et d'un blouson ; ses cheveux et sa moustache étaient d'un jaune éclatant sur sa figure rouge brique. *Un Méricain !* Ranu se raidit. Il vit qu'Alisabeta serrait le poing sur son genou.

— « Ah ! vous voilà ! Soyez les bienvenus ! Par Oktaï, Dhananda, pourquoi ne m'as-tu pas dit que nous aurions de la visite ? »

Le Brahmard parut courroucé.

— « Nous venons tout juste d'arriver, » répliqua-t-il d'un ton contenu. « Je croyais que vous étiez... » Il se tut subitement.

— « Au laboratoire jusqu'à la fin de cette semaine ? » fit le Méricain de sa grosse voix. « Hé oui, j'y étais, mais j'ai appris qu'un navire étranger approchait du port. Un de tes hommes discutait en phonie avec notre opérateur. Je les ai entendus parler de fournitures, quelque chose comme ça. J'ai immédiatement réquisitionné un aéronef. *Pourquoi* ne m'as-tu pas averti ? Bonjour, vous ! » Etendant son énorme patte devant Dhananda assis, rigide et silencieux, il empoigna la main de Ranu.

« Je m'appelle Lorn, » déclara-t-il. « Lorn fils de Browen, de l'université du Corado ; et malgré le respect que je dois à mes braves collègues brahmards, je mourais d'envie de voir de nouvelles têtes. Vous êtes Maoraïs, bien sûr, N'Zelannais, je pense. Exact ? »

Il était une pièce maîtresse du puzzle que les Renseignements Fédéraux avaient patiemment reconstitué. Les relations entre le Peuple de la Mer et les clans méricains occidentaux restaient très étroites, bien que les échanges directs fussent rares. C'est que les missions venues d'Awaii avaient, depuis longtemps, transformé ces pirates aériens en individus plus pacifiques. Qui plus est, en dépit de la fragilité et de la lenteur des communications mondiales, il existait réellement une communauté scientifique internationale. C'est pourquoi les professeurs maoraïs avaient pu affirmer, en hochant la tête, que ce Lorn de l'université du Corado était certainement le meilleur astrophysicien du monde... et que les Brahmards n'avaient pas loué ses services sans raisons.

Mais il n'y avait rien de furtif dans ses manières, à ce que vit Ranu. Il était véritablement enchanté d'avoir des visiteurs.

Lorn marchait à grands pas auprès de la carriole, tout en jacassant avec volubilité.

« Quoi, Dhananda, tu voulais les loger dans cet infect *dâk ?* Pas questions ! J'ai une quantité de pièces vacantes dans mon propre logement. Non, non, capitaine Ranu, ne me remerciez pas. Tout le plaisir est pour moi. Vous pourrez me montrer votre navire, si vous voulez. Cela m'intéresserait. »

— « Certainement, » dit Alisabeta. Elle lui adressa son plus beau sourire. « Pourtant, n'est-ce pas un peu en dehors de votre domaine ? »

Alarmé, Ranu tressaillit. Mais ce fut le grommellement de Keanua qui vibra dans leurs cerveaux :

— « *Hé là ! Attention ! Nous sommes censés être de paisibles navigateurs marchands, souviens-toi ! Nous n'avons jamais entendu parler de ce Lorn.* »

— « *Je suis désolée !* » Elle porta la main à sa bouche ; ses yeux marrons s'agrandirent sous la consternation. « *J'ai oublié.* »

— « *Nous ne sommes que des amateurs,* » gémit Ranu. « *Espérons que notre joyeux camarade Dhananda est aussi stupide que nous. Mais je crains le contraire.* »

Le Brahmard les examinait attentivement.

— « Hmm... En quoi consisterait le travail de l'honorable Lorn, selon vous ? » voulut-il savoir.

— « Il a un rapport avec votre projet de recherches géographiques, certainement, » dit Alisabeta. Levant la tête, elle fit la moue. « Voyons... laissez-moi deviner. Les Méricains sont réputés pour leur agriculture en terrain sec... mais ce climat n'a rien de sec. Ils sont aussi particulièrement experts en mines et en transformation des minerais... Ah !... Vous avez trouvé des filons de métal lourd dans la jungle, et vous ne le disiez pas ! »

Lorn, embarrassé sous le regard furibond de Dhananda, se racla la gorge et dit avec une fausse jovialité :

— « Allons, il ne faut pas que cela se sache trop vite, comprenez-vous ? Pour lancer la surprise dans ce monde mercantile, eh ? »

— « Laissez-moi donc les explications, honorable monsieur. » Les paroles de Dhananda tombèrent comme des moellons. Les deux soldats qui les accompagnaient dans la carriole étreignirent leurs sabres dans les fourreaux. Lorn leur jeta un coup d'œil inquiet et posa vivement la main sur sa large dague de *clansman*.

Les minutes passèrent. La charrette s'arrêta devant un long bungalow blanc. Les serviteurs (des métropolitains qui semblaient plus habitués à l'uniforme qu'à la livrée) prirent les bagages des voyageurs, et leur montrèrent révérencieusement le chemin. On leur donna des chambres contiguës, confortablement meublées dans le style assez pompeux de la classe supérieure hinji. Sachant que, n'importe comment, ses affaires seraient fouillées, Ranu permit au valet muet de l'aider à endosser une chemise et un sarong d'apparat. Mais il conserva son poignard. C'était agir à l'encontre de la coutume moderne, car bandits et barbares n'étaient plus guère susceptibles de surgir à l'improviste. Cependant Ranu n'allait pas se laisser déposséder de son arme.

Le court crépuscule tropical tomba sur eux alors qu'ils se réunissaient sur la vérandah pour prendre des rafraîchissements. Dhananda, installé dans un angle, fixait son verre de boisson non alcoolisée. Ranu supposa que le Brahmard (évidemment responsable de la sécurité locale) avait fait valoir son rang, et exigé d'être invité au dîner. Le capitaine maoraï se laissa tomber sur une chaise longue en rotin, ayant Keanua à sa gauche, et Alisabeta à sa droite ; Lorn s'assit auprès d'elle.

L'obscurité augmenta, profonde et bleue. La mer scintillait en contrebas ; la terre, devenue noire, montait vers les étoiles qui s'allumaient l'une après l'autre. La lueur jaunâtre de chandelles tombait des fenêtres derrière lesquelles avait été préparée la table du repas. Des roussettes voletaient aux abords du champ de vision. Un lézard frétillait dans le toit de chaume. De la jungle parvenaient les grognements des cochons sauvages, les cris d'un paon pris de peur, et les

crissements d'innombrables insectes. La fraîcheur, parfumée de jasmin, descendit progressivement.

Lorn s'essuya le front et les joues.

— « Bon Dieu, ce que je voudrais être au Corado, » dit-il dans son langage dérivé de l'Ingliss — qu'il fut heureux de voir compris par Ranu. « Ce climat m'accable. Les chalets de mon clan sont bâtis sur la crête nord du Grand Canyon. Des pins, des daims, et... Bah, quelques années ici valaient la peine de... Pas seulement pour le salaire. » Sa voix de basse-taille se fit moins forte. Pendant un instant, une espèce de sainteté envahit ses traits. « Le travail. »

— « Je vous demande pardon, » intervint Dhananda dans l'ombre. « Mais personne d'autre ne vous comprend. »

— « Oh ! excusez-moi. J'oubliais. » Le Méricain se mit à parler en hinji avec un très mauvais accent. « Je voulais dire, mes amis, qu'après en avoir terminé ici, je souhaitais rentrer *via* la N'Zelann. Ce doit être l'endroit le plus intéressant du monde. Wellantoa est pratiquement la capitale de la planète, ou elle le sera bientôt, eh ? »

— « Peut-être ! » fit Dhananda.

— « Ne vous fâchez pas, » dit Lorn. « Je n'appartiens pas non plus au Peuple de la Mer, vous le savez. Mais c'est actuellement le pays le plus progressiste. »

— « Sous certains angles, » admit Dhananda. « Sous d'autres angles — pardonnez-moi, chers invités, si je qualifie vos procédés d'anti-progressistes. Par exemple, votre opposition constante aux essais de civiliser les peuples barbares de la planète. »

— « Ce n'est pas exactement cela, » rétorqua Ranu. « Lorsqu'ils sont une menace directe pour leurs voisins, la Fédération est évidemment parmi les premières à y envoyer les soldats de la paix — ce qui, en fin de compte, exige des équipes de psychodynamiciens pour *re-diriger* les énergies des barbares en question. Actuellement, un effort à grande échelle est accompli en Sina dans ce sens, comme vous le savez sans doute. »

— « Ainsi que vous l'avez fait chez mes ancêtres ? » dit Lorn, très à son aise.

— « Heu... oui. Mais nous ne souhaitons *pas* former les autres à notre image, ni les voir formés à l'image des ouvriers beneghalis, ou des peones meycains, ou des forestiers orgoniens. Notre gouvernement exerce donc une pression sur les autres gouvernements civilisés pour qu'ils laissent intactes, dans la mesure du possible, les institutions des peuples arriérés. »

— « Pourquoi ? » Dhananda se pencha. Sa barbe devint agressive. « C'est facile à dire, pour vous autres Maoraïs. L'expansion de votre population est contrôlée. Vous avez vos fermes marines, vos usines de synthèse, votre commerce à l'échelon mondial. Croyez-vous que le

reste de l'humanité doive se contenter de la pauvreté, de l'esclavage et de l'ignorance ? »

— « Non, bien sûr, » dit Alisabeta. « Mais ils s'en délivreront eux-mêmes, à leur propre manière. Notre commerce et notre exemple (je parle de tous les pays plus évolués) peuvent aider cette transformation. Mais ils ne *doivent pas* les aider dans une trop grande mesure, sinon il se produira la même chose qu'avant la Guerre du Jugement. C'est-à-dire... quel est le mot hinji ? Nous appelons ça *pseudomorphose culturelle.* »

— « Mot bien long pour une jolie dame comme vous, » dit Lorn fils de Browen. Il but bruyamment son gin, se pencha et lui tapota le genou. Ranu en déduisit qu'il avait laissé sa famille au pays quand les Brahmards l'avaient engagé ; et que dans leur candeur, ils ne lui avaient pas fourni de remplaçante.

« Vous savez, » poursuivit le Méricain, « je suis surpris que des marins marchands parlent de façon si académique. »

— « Pas moi, » sourit Keanua. « Je suis strictement un matelot. »

— « Je vois pourtant que vous avez une flûte de bambou dans votre sarong, » dit Lorn.

— « C'est que... j'en joue pour tuer le temps, pendant les quarts. »

— « Vraiment.. » murmura Dhananda. « Et vous êtes très bien informé, capitaine Makintaïru. »

— « Et pourquoi pas ? » répliqua le Maoraï surpris. Il songea à l'ironie de la situation, s'ils supposaient qu'il n'était pas réellement un commandant de *tramp*. Car en fait il n'était pas autre chose ; il n'avait *jamais* été autre chose, depuis qu'il était adulte. « Je suis allé à l'école. J'emporte des livres pendant mes navigations. Nous conversons avec les habitants des ports étrangers. C'est tout. »

— « Cependant... » Dhananda fit une pause. « Il est vrai, » avoua-t-il pensivement, « que les citoyens de la Fédération ont la réputation d'être assez intellectuels. Plus, même, qu'on n'en escompterait de votre enviable taux de cent pour cent de population sachant lire. »

— « Oh ! non, » dit Alisabeta en riant. « Nous sommes la race la moins livresque qui soit, je vous assure. Même nos lettrés. Nous aimons apprendre, méditer et discuter, en vérité. Mais n'est-ce pas simplement l'un des plaisirs de la vie parmi les autres ? Notre technologie nous permet d'abondants loisirs pour ce faire. »

— « Pas la nôtre, » fit Dhananda, assez aigrement.

— « Trop d'habitants, trop peu de ressources, » l'approuva Lorn. « Vous avez dû aller à Calcut, mademoiselle. Mais avez-vous vu les quartiers populeux ? Et je parie que vous n'avez jamais traversé l'hinterland et regardé ces pauvres diables, couverts de poussière, qui essaient de gratter leur subsistance dans les agrocollectivités. »

— « Moi, si, une fois, » déclara Keanua avec compassion.

— « Bast ! » Lorn s'ébroua, vida son verre, et se leva. « Nous

voici trop sérieux. Je puis vous assurer, m'selle, que nous ne sommes pas pédants non plus à l'université du Corado. J'aimerais vous emmener, avec deux arbalètes, chasser la chèvre des montagnes dans les Rockies... Venez, j'entends le gong du dîner. » Il prit le bras d'Alisabeta.

Ranu les suivit lentement. *Ne pas trop manger,* se dit-il. *Cette soirée me paraît très propice pour commencer à fouiner.*

III

Il n'y avait pas de lune. Ce qui avait été prévu. Ranu s'éveilla à minuit comme il se l'était promis. Il avait cette capacité, courante chez les Maoraïs, de se reposer totalement en dormant fort peu. Se glissant hors du lit, il prit quelques minutes pour examiner et écouter l'extérieur. La piste d'envol dénudée, grise sous les étoiles, passait non loin du bungalow. Les fenêtres d'un hangar étaient illuminées.

Une sentinelle passa. Son turban et ses habits vert sombre, sa figure bronzée, faisaient une forme noire. Mais il y avait un vague reflet sur le canon de son arme : un véritable fusil à cartouches explosives. Et... et sa ronde passait devant le bungalow.

Malgré tout, cela ne faisait qu'un seul homme. Il aurait dû y en avoir d'autres. En matière d'espionnage et de secret, les Brahmards étaient aussi novices que les Maoraïs. La Terre ne possédant que quatre ou cinq nations d'esprit scientifique, il s'élevait rarement un conflit sérieux. Même actuellement, le Beneghal n'avait pas d'armée importante. Cette dernière était plus grosse que celle de la Fédération... mais le Beneghal était une force terrienne, et avait besoin de cette protection pour se garantir des barbares. Pour une raison équivalente, les Maoraïs possédaient presque tout le potentiel naval ; pourtant ce n'était pas une flotte très importante.

Qualifiez-les (à raison) d'aussi terribles que vous voudrez, ces siècles au cours desquels l'humanité s'était péniblement remise des séquelles de la guerre nucléaire — ces siècles avaient eu cependant une innocence qui avait manqué aux générations antérieures au Jugement. *Je crains fort,* se dit Ranu avec une tristesse qui le surprit un peu, *que nous ne soyons sur le point de perdre cette espèce de virginité.*

Ce n'était pas le moment de faire du sentiment.

— « *Keanua, Alisabeta,* » appela-t-il dans sa tête. Il les sentit qui devenaient attentifs. « *Je vais jeter un coup d'œil...* »

— « *Est-ce prudent ?* » L'inquiétude de la femme se répercuta en lui. « *Si tu étais capturé...* »

— « *J'ai les meilleures chances maintenant. En arrivant aussi ino-*

pinément, nous les avons surpris. Mais je suis persuadé que Dhananda redoublera ses précautions demain, quand il aura passé la nuit à se demander si nous sommes des espions. »

— « *Alors, fais attention,* » dit Keanua. Ranu perçut une présence kinesthésique, comme si une main furetait sous son oreiller, à la recherche d'une lame. « *Crie si tu rencontres du grabuge. Je crois que nous pourrons nous tailler une voie de retraite.* »

— « *Au fait... n'approche pas de l'entrée principale,* » le prévint Alisabeta. « *Après le dîner, quand Lorn m'a accompagnée sur la vérandah pour bavarder, j'ai remarqué un individu assis sous l'orme. Ce n'était peut-être qu'un vieux bonhomme prenant le frais, mais j'ai idée que c'était plutôt un gardien supplémentaire.* »

— « *Merci.* » Ranu omit les formules imagées des adieux maoraïs. Mais ses amis resteraient en contact avec lui. Il percevait leurs sentiments qui l'étreignaient comme une main. Aucun des deux ne s'était opposé à ce que ce fût *lui* qui s'aventurât ainsi. En tant que commandant, il lui revenait l'honneur et l'obligation d'affronter les périls fortuits. Pourtant Keanua grommelait et s'agitait ; et il y avait quelque chose dans l'esprit de la femme, moins une idée précise qu'une *couleur :* elle se sentait plus proche de lui que d'aucun autre homme.

Brièvement, il désira son contact physique. Mais... le garde venait de passer. Ranu franchit la fenêtre ouverte.

Pendant quelques minutes, il s'aplatit sur la vérandah. De vagues mouvements, des bruits de voix lui parvinrent du hangar occupé. Une chandelle avait été allumée dans l'un des bungalows. Fantomatiques sous le ciel, les autres bâtiments dormaient. Jusqu'alors, il n'y avait aucune activité à l'air libre. Ranu se laissa tomber dans le parterre fleuri. Il découvrit trop tard que ledit parterre contenait des rosiers. Retenant une imprécation de matelot, il s'accroupit pour quelques nouvelles minutes.

Il pouvait maintenant s'élancer. Il n'était pas spécialement entraîné pour ce genre d'exercice, mais presque tous les Maoraïs apprennent l'art du judo à l'école ; et par la suite, travaux et sports entretiennent leur souplesse. Ombre parmi les ombres, il contourna la piste, et arriva à l'un des entrepôts neufs.

Caché dans la pénombre d'une petite porte de service, il sortit son couteau. Quantité de circuits miniatures avaient été installés dans la poignée, ainsi qu'une toute petite pile sèche. La pierre précieuse du pommeau était en fait une lentille : il la pressa d'une certaine manière ; un étroit rayon de lumière bleue en jaillit. Il examina la serrure. Pas en plastique, ni même en bronze d'aluminium : en acier. Et la porte était en fer renforcé. Qu'y avait-il, à l'intérieur, qui eût tant de valeur ?

Pour Ranu, une serrure à base de fer était un heureux coup du sort. Il manipula les contrôles invisibles du poignard, cherchant à se repérer par des pulsations magnétiques — tout en écartant résolument

l'idée que chaque étoile le contemplait. Au bout d'une longue période de transpiration, il entendit cliqueter les rouages. Il ouvrit doucement la porte, et entra.

Son faisceau lumineux fit le tour du hangar. Ce dernier contenait principalement des étagères, chargées de cartons jusqu'au toit. Il traversa prudemment la salle, choisit une boîte dans une rangée de derrière qui ne serait pas remarquée avant quelques semaines, et en fendit le couvercle. Hmm... ce qu'il avait prévu. Un accumulateur d'énergie diélectrique, à distorsion moléculaire. Objet standard, employé dans le monde pour la moitié des moteurs à batteries.

Mais cette quantité... dans cet avant-poste isolé ?

Et son échantillon était de fabrication récente. Non chargé. Des agens maoraïs avaient déjà déterminé, à l'examen des aéronefs qui avaient été « accidentellement » déviés de leur cap, qu'il n'y avait *qu'un seul* poste d'accumulation d'énergie solaire sur l'ensemble de l'archipel. Les îles n'avaient pas, non plus, de générateurs à force hydroélectrique ou marémotrice.

Cela impliquait que *la chose,* dans les collines, était bien plus développée que ne supposaient les Renseignements Généraux.

— « Par Nan, » chuchota Ranu. « Que Nan-aux-dents-de-requin les dévore tout vifs ! »

Il resta un moment à tourner et retourner le cube noir entre ses mains. Il avait la chair de poule. Puis, en frissonnant, il refit l'emballage de la batterie, et il quitta l'entrepôt aussi discrètement qu'il y était venu.

Dehors, il marqua un temps d'arrêt. Devait-il faire autre chose ? Ce petit renseignement justifiait, à lui seul, toute l'expédition de l'*Aorangi.* S'il essayait d'en savoir plus et échouait, si ses acolytes périssaient avec lui, tout l'effort serait perdu pour rien.

Cependant... Le temps était terriblement limité. Un Dhananda alerté saurait trouver des moyens d'interdire l'île aux étrangers (une fausse épave ou autre chose, qui rendrait la rade impraticable) jusqu'à ce qu'il fût trop tard. Du moins, Ranu était obligé de le présumer.

Il ne réfléchit pas sur la décision : ce n'était pas une habitude maoraï. Il la prit. *Allons voir ce hangar éclairé, pour la forme, et puis couchons-nous. Demain, j'imaginerai un moyen de me rendre à l'intérieur de l'île pour inspecter le laboratoire.*

Une demi-heure plus tard, il se trouvait collé contre une paroi, et regardait par une fenêtre. L'intérieur voûté du hangar était pratiquement rempli par un ballon gonflé de gaz. Les moteurs bourdonnaient ; les hélices faisaient d'étincelants disques transparents. Plusieurs mécanos procédaient aux dernières vérifications. Deux hommes venus du bungalow illuminé (des Brahmards, à en juger par leur costume blanc et leurs manières autoritaires) attendaient pendant que des jeunes manœuvres chargeaient des caisses d'appareils dans la nacelle. Au-

dessus du vrombissement, Ranu saisit une bribe de conversation entre les deux hommes :

— « ...heure incongrue. Pourquoi *maintenant,* par Vichnou ? »

— « A cause de ces idiots d'étrangers. Ils sont peut-être autre chose que des navigateurs en détresse, n'y as-tu pas songé ? Si c'est le cas, ils ne *doivent pas* nous voir manipuler ceci. » Quatre hommes survinrent, pliant sous le poids d'un gros câble enroulé. Les extrémités non isolées brillaient du rouge du cuivre pur. « On n'utilise pas *cela* en recherche géographique, n'est-ce pas ? »

Les cheveux se hérissèrent sur le crâne de Ranu.

Deux soldats embarquèrent avec leurs fusils. Ranu songea qu'ils ne partaient sûrement pas pour la seule valeur monétaire du câble — pour fabuleuse qu'elle fût.

Les savants leur emboîtèrent le pas. Les rampants se mirent au cabestan. Leur vieux chant plaintif couvrit le bruit des hélices comme pour protester devant le fait qu'un tel effort fût imposé à des muscles d'hommes, alors que cent chevaux piaffaient dans la même salle. Le toit du hangar et la façade commencèrent à coulisser en craquant.

Ranu se crispa.

Inconsciemment, il avait dû transmettre sa pensée aux autres Maoraïs.

— « *Non !* » s'écria Alisabeta, en lui-même.

Keanua dit, plus posément :

— « *C'est de la folie, chef. Tu risques de tomber et de t'étaler sur trois degrés de latitude. Ou bien, si on t'aperçoit...* »

— « *Je n'aurai jamais de meilleure occasion,* » dit Ranu. « *Nous avons déjà inventé une douzaine d'alibis pour le cas où je disparaîtrais. Vous n'avez qu'à en choisir un.* »

— « *Mais toi...* » supplia Alisabeta. « *Seul là-bas !* »

— « *Ce sera peut-être pire pour vous, si Dhananda décide de faire le méchant,* » rétorqua le Maoraï. Son entêtement d'Ingliss venait de prendre le pas sur son sang calme, indolent, de Maoraï. Puis ce second héritage se réveilla, évoquant les premiers possesseurs de la N'Zealann, les héros en canots, les chasseurs de *moa,* qui se fussent jetés en riant dans semblable aventure.

Il leur relata ce qu'il avait trouvé dans l'entrepôt.

« *S'il y a le moindre doute quant à ma sécurité ou la vôtre, oubliez-moi et sauvez-vous,* » leur enjoignit-il. « *Les Renseignements doivent apprendre au moins* cela. *Si je suis repéré dans les collines, j'essaierai de me cacher dans la jungle.* » Le hangar était ouvert, l'engin volant filait sur ses câbles. « *Adieu. Bonne chance.* »

— « *Que Tanaroa t'accompagne,* » cria Alisabeta dans ses larmes.

Ranu franchit vivement l'angle du hangar. L'appareil s'élevait lentement ; la gondole faisait une masse sombre, et l'enveloppe à gaz un

énorme nuage pâle. Le vent des hélices le frappa au visage. Il courut sous l'ombre de l'aéronef, se contracta, bondit.

Il faillit ne pas réussir. Ses doigts touchèrent quelque chose, glissèrent, s'agrippèrent avec l'énergie du désespoir. Puis ce furent les deux mains ! Il tenait une barre en bois de fer qui faisait partie du dispositif d'amarrage ; ses jambes pendaient au-dessus du sol qui s'éloignait avec une rapidité effrayante. Il prit une inspiration, opéra un rétablissement, passa un genou sur la barre et resta là, haletant.

Les moteurs électriques ronronnaient. Une bise sifflait dans les poutrelles et les espars. A part cela, Ranu était seul avec les battements de son cœur. Au bout d'un moment, ceux-ci se calmèrent. Il se hissa dans une position un peu plus confortable, et regarda autour de lui. A ses pieds, très loin, la jungle était mouchetée de noir. La mer brillait sous les étoiles d'un éclat exactement semblable à celui du ballon. Il entendait le craquement du bâti d'osier, sentait une pulsation tandis que le gaz augmentait de volume dans cet air raréfié. Les constellations évoluaient majestueusement autour de lui.

Il avait lu des documents sur les avions d'*avant* la guerre nucléaire, capables de rattraper le soleil. Une fois même, il avait vu un fragment de film antique, découvert par les archéologues et transféré sur un nouvel acétate ; il y avait aussi une piste sonore. Il ne comprenait pas comment un homme pouvait *vouloir* rester enfermé dans ces cercueils rugissants, alors qu'il eût pu flotter au milieu des airs, dans l'intimité du ciel nocturne, comme Ranu présentement.

« Quoique très précairement, » ajouta son esprit, narquois. Il n'avait pas été aperçu, et n'affectait sûrement pas l'équilibre au point d'attirer les soupçons du pilote. Malgré tout, il n'avait guère le temps d'admirer le paysage. La barre à laquelle il s'accrochait, le gui de sisal sur lequel il reposait une épaule, mordaient sa chair. Si ce voyage durait plus longtemps qu'il n'avait prévu, il irait s'écraser au sol.

Ou il serait trop engourdi pour sauter sans se faire voir et se perdre dans l'obscurité à l'instant de l'atterrissage.

Ou bien... quand son absence serait découverte au matin, Dhananda pourrait deviner la vérité et lui préparer un piège.

Ou n'importe quoi ! Cesse de divaguer, idiot ! Tu as besoin de toute ton énergie pour t'accrocher !

IV

Le pas du Brahmard fut léger sur la vérandah, mais les nerfs d'Alisabeta étaient si tendus qu'elle sentit sa présence, et se retourna

en poussant un petit cri. L'homme brun et mince, barbu, au costume blanc impeccable, et la robuste femme, dont la peau lançait des reflets dorés sous le treillage, se défièrent un moment du regard. Non loin, la piste était inondée de soleil.

— « Vous ne l'avez pas retrouvé ? » demanda-t-elle enfin d'une voix sans timbre.

Dhananda hocha lentement la tête, comme si son turban était devenu trop lourd.

— « Non. Pas la moindre trace. Je suis revenu pour vous demander si vous aviez une idée de l'endroit où il aurait pu se rendre. »

— « J'ai déjà fait part de mes suppositions à votre policier. Ranu... le capitaine Makintaïru a l'habitude de se baigner tous les matins avant de déjeuner. Il est peut-être allé sur la plage à l'aube et... » Il penserait que son hésitation n'impliquait pas autre chose que : *Les requins. La barre. Les crampes...* C'est du moins ce qu'elle espérait.

Mais le regard noir continuait à la sonder.

— « Il est très improbable qu'il ait pu quitter cette zone sans être aperçu, » dit Dhananda. « Vous avez vu nos gardes. Il y a d'autres gardes tout le long du coteau. »

Elle contre-attaqua pour faire diversion :

— « De qui vous gardez-vous ? Seriez-vous moins populaires, auprès des indigènes, que vous ne prétendez l'être ? »

Il para le coup, presque avec mépris :

— « Nous avons des raisons de croire que deux chefs pirates Burumans ont contracté une alliance, et qu'ils se sont procuré des aéronefs. Nous avons ici un équipement, du matériel qui vaudraient la peine d'être volés. Quant au capitaine Makintaïru, je ne *peux pas* croire qu'il soit parti sans être vu — à moins qu'il l'ait fait délibérément, en se donnant beaucoup de mal pour passer inaperçu. Pourquoi ? »

— « Je l'ignore, vous dis-je ! »

— « Il se peut que vous ne soyez pas de simples marins marchands ; nous sommes bien obligés de considérer cette possibilité, vous l'admettrez. »

— « Que serions-nous ? Des pirates ? Ne me faites pas rire. » *Je te défie de nous accuser d'espionnage. Parce qu'alors je te demanderai : qu'y a-t-il* ici *à espionner ?*

Seulement... que feras-tu ensuite ?

Dhananda frappa du poing le garde-fou. Il parla amèrement :

— « Votre Fédéraiton jure ses grands dieux qu'elle ne s'immisce pas dans le développement des autres cultures ! »

— « Sauf lorsque l'auto-défense nous y oblige, » osa répondre Alisabeta. « Et dans ce cas, notre intervention se réduit au minimum. »

Il ignora la réplique.

— « Au nom de la non-intervention, vous êtes toujours prêts à refuser à certains pays le matériel d'exploitation océanographique qui leur serait nécessaire pour effectuer un bon départ — ou à offrir à d'autres nations *ce même matériel* pour qu'elles n'établissent pas de relations commerciales définitives avec une tierce nation sous-développée... ce qui moderniserait ledit pays sous-développé en l'espace d'une génération.

» Vous parlez d'encourager la diversité culturelle : vous semblez croire sérieusement qu'il est utile de maintenir la pauvreté des pêcheurs okkaïdiens, sous prétexte qu'ils sont satisfaits d'écrire en *haï-kou* et de cultiver des jardins miniatures pour leur agrément. Et pourtant, par Kâli elle-même, vos agents sont partout ! »

— « Si vous ne voulez pas de nous ici, » jappa Alisabeta, « déportez-nous et plaignez-vous à notre gouvernement. »

— « Je serai peut-être obligé de *faire plus.* »

— « Mais puisque je vous jure... »

— « *Alisabeta ! Keanua !* »

Bien qu'atténué par la distance, l'appel de Ranu la fit raidir sur place. Comme une vibration dans son propre système nerveux, elle sentit la tension de Ranu, accompagnée de faim et de soif. La vérandah disparut à ses yeux, elle se trouva dans l'obscurité, et entendit le vacarme de pompes énormes. Y avait-il réellement un signal d'alarme rouge, clignotant au-dessus d'une rangée de transformateurs plus grands qu'elle ?

« *Oui, je suis à l'intérieur,* » fit précipitamment dans sa tête la voix lointaine. « *J'ai attendu une occasion à l'orée de la jungle. Au passage d'un char à bœufs conduit par un indigène somnolent, je me suis accroché au-dessous, et j'ai franchi la poterne. Ravitaillement. Il est évident que les travailleurs de cet endroit ont passé un contrat avec quelque village voisin. Les sauvages apportent les vivres et montent la garde. J'en ai vu au moins trois qui déambulaient avec des sarbacanes. Quoi qu'il en soit, je suis dans la place. J'ai quitté la charrette, et me suis caché dans un petit tunnel. A présent je furette, en espérant rester inaperçu.*

» *Comme c'est immense ! Ils ont dû passer des années à agrandir une chaîne de grottes naturelles. Partout des conduits d'aération... Je suppose que c'est par eux que passent nos signaux ; je vous reçois, mais faiblement. Ventilation forcée, contrôlée par thermostats. Pouvez-vous* imaginer *une dépense d'énergie à cette échelle ? Maintenant je vais me diriger vers le centre. Mon émission sera sans doute imperceptible jusqu'à mon retour près de l'entrée.* »

— « *Arrête, commandant,* » supplia Keanua. « *Tu en as vu suffisamment. Nous* savons *que les Renseignements ont deviné juste. Cela suffit.* »

— « *Pas du tout,* » émit Ranu. La témérité maoraï impreignait

ses paroles. « *Je veux voir si les projets sont aussi avancés que je le crains. Si je me trompe, la Fédération n'aura peut-être pas à prendre des mesures de sauvegarde... Mais elle y sera obligée, j'en ai peur.* »

— « *Ranu!* » appela Alisabeta. Il l'enveloppa de sa pensée. Puis explosèrent des parasites, des interférences d'énergie qui la firent souffrir. Quand ces derniers disparurent, il n'y avait plus dans sa tête qu'un vide à la place de Ranu.

— « Vous êtes souffrante, mademoiselle ? » questionna rudement Dhananda.

Incapable de répondre, elle regarda le ciel avec hébétude. Il se rapprocha.

« Qu'avez-vous ? » insista-t-il.

— « *Du calme, femme,* » gronda Keanua.

Alisabeta se secoua, redressa les épaules, et fit front au Brahmard.

— « Je suis inquiète pour le capitaine Makintaïtu, » dit-elle, glaciale. « Vous êtes safistait ? »

— « Non. »

— « Ohé, vous deux ! » lança une voix depuis le perron. Lorn fils de Browen s'avança. Sa silhouette en kilt les domina ; les yeux clairs brillaient de colère à l'égard de Dhananda.

« Que signifie cette hospitalité ? Est-ce qu'il vous ennuie, mademoiselle ? »

— « Je ne suis pas sûr que ces gens aient obéi à leurs obligations d'invités, » fit Dhananda perdant son sang-froid.

Lorn leva ses poings serrés.

— « Tant que tu ne l'auras pas prouvé, surveille tes manières. Vu ? Et tant que je suis là, cette maison est la mienne — non la tienne. »

— « Je vous en prie, » dit Alisabeta. Elle détestait les disputes. Pourquoi s'était-elle portée volontaire pour ce travail ? « Je vous en supplie... ne... ne... »

Dhananda fit une sèche courbette.

— « Peut-être suis-je trop zélé, » dit-il sans conviction. « Dans ce cas, je vous demande pardon. Je vais continuer à rechercher le capitaine. »

— « Je crois... qu'en attendant... je vais aller sur le bateau et aider Keanua aux réparations, » murmura Alisabeta.

— « Très bien, » fit Dhananda.

Lorn prit le bras d'Alisabeta.

— « Puis-je vous accompagner ? Je n'ai jamais vu de près un navire de haute mer... Je suis venu ici par la voie des airs. »

— « Je crois que vous feriez mieux de retourner à *votre* travail, *sir,* » déclara Dhananda.

— « J'irai lorsque j'en aurai envie, » dit hautainement Lorn.

« Venez, mademoiselle. » Avec Alisabeta, il descendit le perron et contourna la piste. Immobile, Dhananda les regarda s'éloigner.

« Ne vous souciez pas de lui, » dit Lorn au bout d'un moment. « Il n'est pas réellement méchant. C'est un bon père de famille, excellent aux échecs, et terrible sur un terrain de polo. Mais il est dans cet avant-poste depuis longtemps et cela, en quelque sorte, l'a usé. »

— « Ah oui, je comprend, » dit Alisabeta. (*Mais il est encore capable de faire peur.*)

Lorn passa une main dans sa crinière jaune, qui commençait à se dégarnir.

— « La plupart des Brahmards sont très corrects, » dit-il. « Je suis arrivé à les comprendre depuis que je travaille sur cette île. On les recrute jeunes, voyez-vous, à l'aide de tests psychologiques destinés à éliminer ceux qui n'ont pas le... la vocation, diriez-vous. Oh ! ils sont heureux d'appartenir à la caste dirigeante, oui. Mais il en faut bien une. Aucun pays hinjan n'a les ressources ni l'espace vital suffisants pour se gouverner comme le fait le Peuple de la Mer. Les Brahmards veulent moderniser le Beneghal — et ensuite, le monde. Amener l'humanité au point où elle en était avant la Guerre du Jugement, et progresser à partir de là. »

— « Je sais, » dit-elle.

— « Je ne vois pas pourquoi vous autres — Maoraïs — y êtes tellement opposés. Ne réalisez-vous pas combien de gens se couchent, chaque soir, en proie à la faim ? »

— « Oh ! si ! Si, bien sûr ! » éclata Alisabeta. Elle était vexée d'avoir presque les larmes aux yeux. « Mais pourquoi les autres ne comprennent-ils pas... que transformer la planète en une vaste usine n'est pas une solution ? Avez-vous lu l'Histoire ? Entendu parler de mouvements qui prétendaient mettre fin à la pauvreté, à la famine — et qui ont fini par tuer des millions de gens par la faim, par les exécutions et les travaux forcés. Combien d'épidémies faudrait-il pour annihiler autant de vies humaines ? Et combien valait la vie des survivants, aux yeux de tels maîtres ? »

— « Mais les Brahmards ne sont pas ainsi, » protesta Lorn. « Voyez vous-même... dans ce village : les indigènes sont bien soignés. Personne ne les contraint ni ne les bat. C'est la même chose sur la grande terre. Il y a encore beaucoup de misère au Beneghal — c'est la famine, actuellement — mais elle sera éliminée. »

— « Pourquoi les villageois ne vont-ils plus à la pêche ? » rétorqua Alisabeta.

— « Eh ? » Pris au dépourvu, Lorn s'arrêta sur le sentier. Le soleil déversait sa blancheur sur eux, transformait la baie en un creuset d'airain incandescent, et semblait aplatir le feuillage de la jungle en une masse compacte de verdure apathique. L'air était vide

et calme. Mais Ranu rampait dans les entrailles de la montagne, au milieu du fracas des machines...

« C'est que... il n'eût pas été pratique de les laisser faire, » dit le Méricain. « Une partie de notre travail est confidentielle. Nous ne pouvons laiisser filtrer des renseignements au-dehors. Mais les Beneghalis ont nourri les autochtones. Ce sont de véritables vacances pour les pêcheurs. Ils ne se plaignent pas. »

Alisabeta décida de changer de conversation, sinon ce grand benêt finirait lui-même par avoir des soupçons.

— « Ainsi, vous êtes un savant, » dit-elle. « Très intéressant. Mais pourquoi ont-ils besoin de vous *ici ?* Je veux dire... ils ont déjà de bons savants... »

— « Je... heu... j'ai des connaissances particulières qui trouvent — heu — leur application, » dit-il. « Vous savez à quel point la science et la technique sont étroitement liées. Les biotechniciens de votre Ile créent des espèces nouvelles pour extraire des eaux certains métaux spéciaux ; en conséquence, ils ont besoin de bien connaître la métallurgie. En ce qui me concerne... » Il ajouta hâtivement : « J'ai l'intention, en rentrant chez moi, de visiter votre grand observatoire de N'Zelann. J'ai appris qu'on y a photographié un ancien satellite artificiel, qui circule encore autour de la Terre après tous ces siècles. Je pense qu'il est possible de l'identifier, grâce à des documents découverts par nos archéologues. Connaissant son orbite initiale, et cætera, nous pourrions calculer une quantité de renseignements sur le système solaire. »

— « C'est vrai, par Tanaroa ! » dit-elle, vivement intéressée.

Il leva son visage rouge, emperlé de sueur, vers le ciel bleu uni.

— « A vrai dire » murmura-t-il, presque pour lui-même, « ce n'est que roupie de sansonnet, comparé à ce que nous trouverions si nous pouvions y aller nous-mêmes. »

— « Construire des engins spatiaux, de nouveau ? Même des astronefs ? »

— « Oui. Si nous possédions l'énergie et le potentiel industriel. Par Oktaï, j'en suis malade ! » s'exclama Lorn. Il lui serrait douloureusement le bras. « Gratter quelques rares minerais, des déchets, des produits de synthèse, des ersatz... parce que les Anciens ont tellement épuisé le sol, épuisé les bons filons, presque tous les carburants fossiles, charbon, pétrole, uranium... et parce qu'ils ont détruit leurs industries lors de la guerre, et laissé le matériel se désagréger pendant les années sombres qui ont suivi. Voilà ce qui nous retient. Nous savons tout ce que connaissaient nos ancêtres, et ce n'est pas rien. Mais nous n'avons pas d'équipement pour transformer les matériaux à la même échelle qu'eux, et nous n'avons pas les ressources naturelles suffisantes pour rétablir ce matériel. C'est un cercle vicieux :

nous ne possédons pas le capital qui nous permettrait économiquement de créer les industries géantes capables d'accumuler ce capital. »

— « Je trouve que nous nous en tirons fort bien, » dit-elle en se dégageant doucement. « Energie solaire, accumulateurs, vent et eau, biotechnologie, élevages et cultures maritimes, agriculture en plein rendement... »

— « Mais nous pourrions faire mieux. » Son bras décrivit violemment un arc ; il désigna la rade. « Voyez ! Les océans : chaque élément de la table périodique s'y trouve dissous. Par milliards de tonnes. Mais nous n'en tirerons qu'un minimum avec vos ridicules méthodes biologiques. Nous avons besoin d'énergie : de quoi évaporer l'eau au kilomètre cube, de quoi synthétiser le pétrole au mégabarrel (1), de quoi atteindre les étoiles. »

Son extase retomba. Il parut secoué par ses propres paroles, pinça les lèvres comme s'il battait en retraite derrière ses moustaches de morse, et reprit sa marche. Alisabeta le suivit en silence. Leurs pas faisaient crisser le gravier, et soulevaient de petits nuages de poussière. Enfin le ponton résonna sous eux, ils montèrent à bord de l'*Aorangi* et allèrent à l'échelle de la salle du moteur.

A leur apparition, Keanua cessa de travailler. Il avait ouvert le carter en alliage d'aluminium, étalé les pièces détachées sur le pont, et s'était assis sous le rayon de soleil tombant d'un hublot ouvert. Ailleurs, la salle était fraîche et ombreuse. Des vaguelettes léchaient la coque.

— « Bonjour, » dit le Taiitien. Son sourire était contraint : ses pensées accompagnaient Ranu sous la montagne.

— « On dirait que vous êtes immobilisé pour un moment, » dit Lorn en s'adossant contre un panneau de bois flamboyant.

— « Jusqu'à ce que nous sachions ce qu'est devenu notre ami, sûrement, » répondit Keanua.

— « Je suis navré, » dit Lorn. « J'espère qu'il reviendra bientôt. »

— « C'est que... nous ne pouvons l'attendre indéfiniment, » se força à dire Alisabeta. « S'il n'est pas retrouvé quand le moteur sera réparé, nous serons obligés de partir pour Calcut. Vos gens l'enverront, n'est-ce pas ? »

— « Certainement, » dit Lorn. « S'il est vivant — heu — pardonnez-moi, m'selle. »

— « Il n'y a pas de quoi. Aux Iles, nous ne pratiquons guère l'euphémisme. »

— « Cela me renverse, » grogna Keanua. « Il est excellent nageur, s'il est allé se baigner. Mais il est peut-être parti faire un tour dans la jungle. Vous êtes *sûr* que les tribus locales sont toujours pacifiques ? »

(1) Le barrel est l'unité mondiale de consommation du pétrole.

— « Hmm... »

— « *M'entendez-vous ? M'entendez-vous ?* »

Dans la tête d'Alisabeta, la voix de Ranu fut aussi légère qu'un appel d'insecte. Mais les deux Maoraïs éprouvèrent la souffrance dont elle était chargée : Ranu était blessé.

« *Partez ! Décampez le plus vite possible ! J'ai vu... la chose ! Elle fonctionne ! Je vous jure* qu'elle doit *fonctionner ! Elle transmet de l'énergie... genre d'appareillage de synthèse chimique... Ils m'ont aperçu au moment où je repartais... m'ont lancé une fléchette dans la cuisse... l'alerte sonne dans tous les coins... mais je pense pouvoir arriver le premier à l'entrée, m'enfoncer dans la jungle...* »

D'un bond, Keanua s'était dressé. Les muscles jouaient sous sa peau comme des serpents.

— « *Tu voudrais échapper à des traqueurs indigènes ?* » lança-t-il.

La voix de Ranu devint plus forte : il se rapprochait de l'air libre.

— « *Ce labo est en liaison radiophonique avec la ville. Ils sont certainement en train d'avertir Dhananda en ce moment. Partez, tous deux !* »

— « *Si... si nous pouvons,* » balbutia Alisabeta. « Mais toi... »

— « *FILEZ, VOUS DIS-JE !* »

V

Lorn les fixa l'un après l'autre

— « Qu'y a-t-il ? » Sa main se porta à son couteau. Des années passées derrière un bureau n'avaient nullement émoussé ses réflexes de montagnard.

Alisabeta regarda Keanua. Ils n'eurent pas besoin de parler. La main de Keanua s'abattit sur le poignet de Lorn.

« Qu'est-ce que... ? » Le Méricain se dégagea adroitement : son bras armé glissa entre le pouce et les doigts repliés, et l'acier étincela.

Keanua s'avança. Il lança le bras gauche pour dévier le couteau. Sa main droite raidie visa le plexus solaire. Mais du tranchant de la main gauche, Lorn lui frappa violemment l'avant-bras. Un poignet moins robuste se fût brisé. Le matelot avala un juron et pâlit. Lorn lui arracha son poignard et le lança par un hublot.

Le Méricain aurait pu éventrer Keanua. Mais il préféra s'arrêter.

« Qu'est-ce qui vous prend ? » demanda-t-il d'une voix aiguë, stupéfaite. « Mademoiselle Ali... » Il détourna à moitié la tête.

Keanua se jeta sur l'arme du *clansman*. Un bras sous le poignet en guise d'appui, l'autre bras poussant avec tout le poids du corps...

la main de Lorn plia, ses doigts s'ouvrirent par le jeu de leurs propres tendons, la lame alla tinter sur le pont.

— « Prends-le, Alisa ! » ordonna Keanua. Du pied, il poussa le couteau. Lorn l'attaquait déjà.

Alisabeta se faufila auprès de leurs jambes agitées pour prendre le couteau. Son cœur battait la chamade. L'éclat du soleil qui franchissait le hublot lui parut horrible. Le murmure de l'eau sur la coque se perdit dans les halètements, les martèlements des pieds qui avançaient ou reculaient au gré de la lutte. Lorn frappa de son poing redoutable, mais Keanua baissa la tête et reçut le coup sur le crâne. Sous le choc, le Méricain ouvrit les phalanges. Keanua saisit l'avantage, chercha une prise pour l'étrangler. Le pied de Lorn jaillit, heurta l'estomac du Taiitien, envoya rouler ce dernier.

Pas le temps de regarder ! Alisabeta gravit précipitamment l'échelle menant au pont. Quelques enfants noirs se trouvaient sur le wharf, suçant leur pouce en contemplant sans arrêt le navire. Exception faite de leur présence, le village était assoupi. Mais non, voilà que sous les ondes de chaleur... un nuage de poussière s'élevait... Elle abrita ses yeux. Un homme en blanc et trois soldats en vert ; ils venaient sûrement dans cette direction. Dhananda avait appris qu'un espion était entré dans le local secret. Il était en route pour arrêter les complices indubitables de l'espion.

Mais avec trois hommes seulement ?

C'est vrai... il ne connaît pas le tête-en-tête. *Il ne peut pas savoir que nous sommes au courant, en ce qui concerne Ranu. Il va donc tenter de nous capturer par surprise, pour que nous ne puissions détruire les preuves ou saborder le navire ; oui, il montera à bord en prétextant qu'il recherche Ranu, et ses hommes nous tiendront en respect quand il leur fera signe. Pas avant.*

Ranu, que dois-je faire ?

Il n'y eut pas de réponse ; rien qu'une sensation de douleur dans les muscles, de souffle oppressé, de chaleur, de transpiration, et de fuite éperdue.

Alisabeta se rongea les ongles. Lesu Haristi, Fils de Tanaroa, que faire, que faire ? Elle avait été sur le point d'appeler la base avancée, à Car Nicbar. Un court message-radio, pour relater ce qu'ils venaient d'apprendre ; et puis ils se rendraient à Dhananda. Mais c'était une mesure désespérée. Non seulement ils compromettraient ouvertement la Fédération, mais le moindre étranger branché sur cette longueur d'ondes (et il y avait quantité d'amateurs de radio) irait proclamer dans le monde ce qui se déroulait. Et cela ferait bouillir d'autres chaudrons d'effervescence en maints autres lieux... et la Fédération ne pouvait pas surveiller autant de points, ne le voulait pas, n'était pas équipée pour... *Cesse donc, femmelette ! Décide-toi !*

Alisabeta redescendit en courant dans la salle des machines. Keanua

et Lorn, entrelacés, roulaient sur le plancher. Elle saisit une clé parmi les outils et la leva au-dessus de la tête du Méricain. Elle entrevit le crâne rose sous les cheveaux blonds, un emplacement plus dégarni — et les enfants de Lorn n'auraient plus de père... Non. Elle ne pouvait pas. Elle jeta la clé à molette, enleva son *lap-lap,* en fit une cordelette qu'elle passa prestement au cou de Lorn. Une torsion ; il hoqueta et lâcha Keanua ; le Taiitien lui fit une prise qui le rendit inconscient en trente secondes.

— « Merci ! » souffla-t-il. « Sais pas... si j'aurais pu y arriver... tout seul. Fort comme un *épaulard,* ce type. » Tout en parlant, Keanua ligotait et bâillonnait solidement le Méricain. Lorn s'agita, ouvrit les yeux, se trémoussa en vain, et les foudroya du regard.

Alisabeta avait déjà fait glisser le panneau. Dans le compartiment adjacent se trouvait l'autre moteur ; celui qui n'était pas endommagé. Elle le coupla sur les arbres tout en exposant à Keanua ce qu'elle venait de voir.

— « Si nous agissons avec habileté, je pense que nous pouvons capturer les autres, » dit-elle. « Cela provoquera une certaine confusion ; et ces hommes feront des otages utiles, n'est-ce pas ? »

— « Bravo. Bien joué. » Keanua lui flatta les reins en souriant.

Se rappelant les usages beneghalis, elle s'enroula de nouveau dans son *lap-lap,* puis elle remonta sur le pont.

Dhananda et ses troupiers atteignirent le dock peu de minutes après. Elle leur fit signe, mais resta près de la porte du salon-cabine. Ils traversèrent la passerelle qui résonna sous les bottes. Le Brahmard semblait furieux.

— « Où sont les autres ? » s'enquit-il.

— « Là-dedans. » De la tête, elle montra le salon. « Ils prennent un verre. Voulez-vous en faire autant ? »

Il hésita.

— « Si vous venez aussi, mademoiselle. »

— « Certainement. » Elle le précéda. La pièce était longue, basse, meublée de quelques nattes de paille et d'écrans de *shoji.* Keanua surgit de derrière un écran. Il avait en mains une sarbacane à répétition.

— « Restez où vous êtes, mes amis, » ordonna-t-il à travers l'embouchure. « Levez les bras. »

Un soldat cracha un juron et fit mine de saisir sa mitraillette. Keanua souffla. Le mécanisme du chargeur cliqueta. Trois fléchettes s'enfoncèrent dans le pont, aux pieds du militaire. « Cyanure, » les avertit Keanua. « La prochaine fois, je vous tue. »

— « Que signifie ? » murmura Dhananda. Son teint avait presque viré au gris. Mais il leva les bras à l'instar des autres. Alisabeta, les contournant, les désarma. Elle jeta les armes dans un coin, comme si ce contact la brûlait.

— « Attache-les, » dit Keanua. Il fit allonger les prisonniers l'un après l'autre pour que la femme pût les ligoter solidement. Ensuite, par une trappe du plancher, il les transporta dans un réduit où se trouvait déjà Lorn. Tout en attachant Dhananda à une ferrure, il dit : « Nous allons lever l'ancre. Voulez-vous commander à vos hommes, à terre, de nous laisser partir sans faire d'opposition ? Je vais vous apporter un microphone. »

— « Non, » fit Dhananda. « Sale pirate ! »

— « Comme vous voudrez. Mais si nous coulons, vous serez aussi noyés. Réfléchissez. » Keanua regagna le pont.

Alisabeta, silencieuse, se tenait près de la cabine.

— « Je ne l'entends pas du tout, » dit-elle, au bord des larmes. « Est-il mort ? Je ne l'entends plus. »

— « Ce n'est pas le moment, » coupa Keanua. « Nous devons filer. Prends la barre. Quand nous aurons dépassé le promontoire, nous trouverons un brin de vent. »

Muette, elle fit « oui » de la tête, et rejoignit la timonerie. Keanua leva l'ancre. Comme par enchantement, plusieurs villageois adultes se matérialisèrent pour les regarder. Le moteur vibra, les pales mordirent d'eau, et l'*Aorangi* s'avança dans la baie. Keanua prépara rapidement l'armement de bord. C'était l'armement habituel d'un navire de commerce : une catapulte projetant des bombes d'huile de baleine gélifiée, deux canons à moulinets qui lançaient des volées de cailloux tranchants. Les pirates ne pouvant se procurer de la poudre à canon, les marchands n'avaient pas lieu d'acheter une denrée aussi coûteuse. Un officier des Renseignements avait voulu leur fournir un lance-fusées, mais Ranu avait objecté qu'il serait déjà suffisamment malaisé de dissimuler le moteur supplémentaire.

Le sommet de la colline devait grouiller d'hommes. Alisabeta vit quatre cavaliers qui descendaient au galop. La poussière volait derrière leurs montures. Ils ouvrirent en courant les portes d'un hangar à bateaux, et en sortirent sur une vedette qui vint rapidement à quelques brasses.

Un officier beneghali se dressa à l'arrière et cria dans un mégaphone (sur cette étendue d'eau piquetée de soleil, sa voix n'eût pas porté) :

— « Ohé du bateau ! Où allez-vous ? »

— « Votre chef nous a réquisitionnés pour continuer les recherches, » hurla Keanua.

— « Ah ! oui ? Où est-il ? Je veux lui parler. »

— « Dans l'entrepont. Il ne peut pas venir maintenant. »

— « Arrêtez-vous ; nous allons aborder. »

Keanua proféra des grossièretés. Ecoutant à peine, Alisabeta guida le navire au milieu du chenal. Elle luttait contre une sensation de

tristesse et de souillure (elle venait d'attaquer des hôtes), et ne cessait d'appeler Ranu. Mais seuls les goélands lui répondaient.

L'embarcation retourna précipitamment vers la rive. Keanua vint vers la poupe.

— « Ils seront sur nous avant longtemps, » dit-il d'un ton morne. « Je leur ai dit que leurs gens couleraient en même temps que nous, et qu'ils avaient intérêt à négocier... en impliquant que nous sommes réellement des pirates. Mais ils n'ont pas voulu m'écouter. »

— « C'est compréhensible, » dit Alisabeta « Chaque heure de tergiversation est du temps gagné pour nous. Ils le savent. »

Keanua soupira.

— « Tant pis. Je vais avertir Nicbar. »

— « Avec quel message ? » Quelques phrases codiques avaient été prévues : de simples impulsions standardisées, correspondant à des situations déterminées à l'avance. Si un véritable message était envoyé en chiffre, les Beneghalis (ou tous ceux qui l'intercepteraient) pourraient l'enregistrer, le décoder en temps utile, et obtenir de la sorte une idée trop exacte de ce qui se tramait.

— « Attaquez. Accourez de toute votre vitesse, avec toutes vos forces, » décida Keanua.

— « Rien que pour sauver nos vies ? Oh ! non ! »

Le Taiitien secoua la tête.

— « Pour détruire ce sale projet dans les collines. Sinon les Brahmards comprendront, et monteront dorénavant une telle garde que nous ne pourrons pas en approcher sans déclencher une véritable guerre. »

Il y eut un silence.

« Nous sommes deux sur ce rafiot, et ils sont quelques centaines, » reprit-il. « Nous aurons bien du mal à rester vivants... jusqu'à ce que l'expédition de secours soit assez proche pour nous permettre le *tête-en-tête.* » Il bâilla et s'étira, voulant se décontracter. « Evidemment, j'aimerais *aussi* rester en vie pour des raisons de convenance personnelle. »

Il y avait effectivement une brise de haute mer, qui fraîchit légèrement lorsque l'*Aorangi* mit cap au sud. Ils hissèrent les voiles et débrayèrent les hélices. Après avoir bloqué la barre, Keanua et Alisabeta s'aidèrent mutuellement à enfiler des armures de combat capitonnées et des casques.

L'île commençait à s'éloigner. Elle était d'un vert éclatant sur le bleu verdâtre de l'océan. Alisabeta contemplait le sillage.

— « *Ranu, es-tu là ? Es-tu vivant ? Oh ! mon chéri...* »

C'est à ce moment que les aéronefs prirent l'air. C'était le seul moyen possible de les attaquer ; elle le savait. Avec leur mentalité

de terriens, les Brahmards n'avaient pas consigné d'unités navales localement. Il y eut... un, deux, trois.., une douzaine d'appareils dans le ciel. Ils prirent leur formation de poursuite, en ligne.

VI

Ranu se réveilla si rapidement que, l'espace d'un instant, il cligna des yeux avec stupéfaction : où se trouvait-il, qu'était-il arrivé ? Il était étendu dans un creux sous un arbre tombé, caché par un rideau de lianes de jasmin-trompette. Le feuillage était presque jaune sous l'ardeur du soleil ; derrière, l'éclairage était d'un vert épais, l'air était d'une chaleur indescriptible. Il ne pouvait dire, de la transpiration ou des fourmis, ce qui le démangeait le plus. Sa cuisse droite le faisait souffrir à l'endroit où la fléchette l'avait transpercée. Une senteur de terreau et de feuilles écrasées emplissait ses narines, se mêlant à sa propre odeur. Seuls son pouls et le cri lointain, erratique et cristallin d'un bulbul coupaient le silence de midi.

Ah ! oui, se remémora-t-il péniblement. *Je suis sorti par la poterne. Une douzaine de Beneghalis étaient à mes trousses... je les ai semés, mais il me restait à distancer les indigènes... Heureusement, j'ai les jambes plus longues. J'espère avoir brouillé ma piste quand j'ai été hors de vue. J'ai dû réussir, car ils m'auraient déjà retrouvé. J'ai été inconscient pendant des heures.*

Le bateau !

Ce rappel le traversa subitement. Il prit une inspiration entre ses dents, faillit s'élancer hors de sa cache, recouvra ses esprits et enfonça ses doigts dans le sol, sous son ventre. Une minute plus tard, il se sentit capable d'utiliser le *tête-en-tête.*

— « *Alisabeta ! Alisabeta ! M'entends-tu ?* »

Elle répondit instantanément. Pas en paroles : un rire, un hoquet, un sanglot, plus clairs et plus forts qu'il n'en avait jamais perçu ; et puis, comme leurs esprits se réunissaient, il connut un aspect plus profond d'elle. Subitement il devint *elle-même,* à bord du navire.

Il n'y avait plus de terre visible ; rien que l'océan, bleu à proximité, et plus loin brillant comme du mica, là où frappait le soleil. Sur tribord, l'épave d'un aéronef flottait à un kilomètre ; la nacelle pointait sous l'enveloppe dégonflée. Les autres aéronefs évoluaient avec majesté au-dessus du navire.

L'*Aorangi* avait beaucoup souffert. Les projectiles incendiaires n'avaient pu enflammer les matériaux ignifugés, mais ils avaient laissé des traces charbonneuses un peu partout. Et les cabines étaient réduites à l'état de tisons. Une bombe explosive de plein fouet avait

fracassé le mât avant, dont les débris étaient épars sur les collecteurs d'énergie solaire pulvérisés. Le bout-dehors d'artimon traînait dans l'eau. Les quelques voiles conservées pendaient en lambeaux. Un coup rapproché avait crevé deux compartiments dans la coque bâbordaise — si bien que le catamaran avait pris de la gîte de ce côté, et que le pont s'inclinait bizarrement.

Trois morts étaient écrasés au milieu du pont, dans une éclaboussure de sang caillé. Ranu comprit l'effroi d'Alisabeta : un dirigeable avait engagé des grappins dans le contre-cacatois de misaine, et des soldats avaient glissé le long des filins. Elle les avait arrosés de cailloux. Presque tous étaient tombés à l'eau, mais ces trois hommes avaient heurté le pont dans un bruit horrible. Ensuite Keanua, à la catapulte, avait placé quatre bombes à feu dans le ballon de gaz. Malgré l'appareillage moderne de sécurité, c'était assez pour enflammer l'hydrogène. L'aéronef avait rompu ses amarres et dérivé lentement en direction des eaux. Les flammes claires étaient presque invisibles dans la lumière, mais une immense vapeur s'était élevée quand il avait touché la mer. Naturellement, les Maoraïs n'avaient fait aucune tentative pour empêcher les opérations de sauvetage qui avaient suivi. Depuis, les Beneghalis s'étaient contentés de bombarder et mitrailler. Lorsque les défenseurs seraient hors d'état de nuire, ils pourraient aborder sans difficultés.

— « *Ils n'ont pas attaqué aussi durement qu'ils l'auraient pu,* » déclara Keanua. « *Mais ils ignorent que nous attendons du renfort, il est vrai. Si nous pouvons tenir jusque là...* » Il sentit l'intimité qui s'était introduite dans les rapports entre Ranu et la femme, et se retira avec des excuses embarrassées. Mais Ranu avait eu le temps de percevoir la douleur de brûlures, et d'un projectile dans son épaule.

Alisabeta était assise dans la tourelle du lance-rocs de tribord. L'intérieur était moite, obscur, et vibrait au rythme du moulinet. Dans son viseur, la portion de ciel était d'un bleu vivace, un bout de voile était d'un blanc aveuglant. Il partagea la peur d'Alisabeta. Trop d'éclats de bombes, trop d'impacts avaient déjà disjoint ces planches. Une rafale incendiaire ne les brûlerait pas, mais éliminerait à coup sûr tout oxygène.

— « *Allons, allons,* » lui dit Ranu d'une voix caressante. « *Je suis là, maintenant.* » Leurs mains firent virer le canon.

L'aéronef de tête se détacha de la formation et vint dans leur champ de vision. La plus grande partie de l'escadrille était passée hors de portée des missiles et avait lâché des bombes... en n'utilisant que des viseurs primitifs, fort heureusement. Keanua pensait que c'était dû à l'épuisement prochain de leurs explosifs. La consommation de produits chimiques instables avait été énorme, même pour une nation industrialisée comme le Beneghal. Alisabeta croyait plutôt que l'ennemi craignant pour les prisonniers, ne voulait pas couler

l'*Aorangi* à cause d'eux et, n'ayant pu désemparer le navire avec de petites bombes, essayait maintenant de nouveaux moyens.

D'ailleurs peu importait : ils revenaient !

L'aéronef descendit à raser le A balourd du grand mât. Son ombre le précédait, accompagnée d'un ouragan de balles et de rocs ; le pont trembla sous les impacts. Alisabeta et Ranu prirent la tourelle avancée de l'ennemi dans leur collimateur. Ils pressèrent la pédale qui engageait le chargeur, et appuyèrent sur la détente. Leur arme s'anima dans un hurlement. Les cailloux partirent en direction de la structure d'osier.

De l'emplacement de la catapulte, Keanua rugit ; Alisabeta l'entendit de cette distance. Un fracas de courte durée, terrible, couvrit sa voix. L'aéronef vacilla. Il dévia, tangua, et partit à la dérive. La femme aperçut le flanc bâbord, noirci et déchiqueté. Keanua avait marqué un coup au but sur le moteur de ce côté, l'avait pulvérisé, et neutralisé le dirigeable.

— « *Hourra !* » s'écria Ranu.

Alisabeta reposa son front sur le berceau du canon. Elle tremblait d'épuisement.

— « *Combien de temps pourrons-nous continuer de la sorte ? Nos chargeurs seront bientôt vides. Nos batteries vont être à plat, et nous ne pouvons les recharger. Ne me laisse pas défaillir. Ranu. Soutiens-moi, mon chéri...* »

— « *Cela ne va pas durer. Les aéronefs militaires modernes peuvent couvrir cent kilomètres à l'heure. La base de Car Nicbar n'est pas distante de plus de quatre cents kilomètres. Ils vont arriver.* »

Ils arrivaient !

Keanua lança un nouveau cri. Alisabeta osa sortir sur le pont pour mieux les voir, poussa un soupir et s'appuya contre la tourelle. Les Beneghalis, de leur altitude, avaient aperçu la menace depuis bien longtemps : la dernière attaque sur l'*Aorangi* avait été une tentative désespérée. Ils commencèrent à se regrouper en vue de la bataille.

Encore éloignés, mais grossissant à vue d'œil, survinrent les quinze aéronefs dorés. Chacun était propulsé par quatre splendides moteurs et transportait bombes, rocs, et armes aériennes... Les Beneghalis avaient épuisé leurs munitions sur l'*Aorangi.*

Comme les arrivants se rapprochaient, Ranu discerna leur emblème ; il n'était évidemment pas maoraï, ni d'aucune autre nationalité, quoique ce dragon parût assez Sinois. Depuis longtemps circulait la rumeur selon laquelle un *seigneur de la guerre,* au Yunnan, avait accumulé des forces lui permettant de se lancer dans le banditisme de grande envergure. D'autre part il y avait perpétuellement des pirates en provenance de Buruma, d'Iryan, ou même du lointain Smalilann...

« *Retourne à l'abri,* » ordonna Ranu à Alisabeta. « *Il peut se*

produire encore beaucoup de choses. » Quand elle fut en sécurité, il soupira : « *Maintenant commence* mon *travail.* »

— « *Non, Ranu, tu es blessé.* »

— « *Ils auront besoin d'un guide. Pour le moment, adieu. Que Tanaroa te protège... jusqu'à mon retour.* »

Doucement, il se dégagea. Sa pensée s'élança vers les airs.

— « *Ici Ranu Makintaïru. Me recevez-vous ?* »

— « *Parfaitement.* » Aruwera Samitu, chef des Renseignements à bord de l'aéronef amiral, filtra les pensées des trois Maoraïs et émit un petit sifflement. « *Vous avez passé un sale quart d'heure, hein ?* »

— « *Bah, cela aurait pu être pire, étant donné la situation. Ecoutez ceci : vos renseignements correspondent à une image qui était tout à fait exacte, mais qui retardait de trois ou quatre ans. Les Brahmards ne sont pas en train de construire ici une station atomique.* Ils l'ont construite. *Et elle fonctionne.* »

— « *Quoi ? !* »

— « *Je vous jure que c'est certain.* » Rapidement, Ranu brossa un tableau de ce qu'il avait vu. « *Elle doit être achevée depuis peu, sinon nous aurions rencontré une véritable résistance. En fait, l'équipe de savants procède encore aux dernières mises au point, probablement. Mais dans l'ensemble, le travail est terminé. Ainsi que votre Service l'avait pensé, les Beneghalis* ne possédaient pas *les ressources scientifiques permettant de réaliser cela eux-mêmes en se basant sur d'anciens documents. Je suppose qu'ils étaient arrivés à un stade très avancé, mais qu'ils n'avaient pas réussi à obtenir le fonctionnement de l'appareillage. Aussi ont-ils « importé » Lorn fils de Browen. Et lui, grâce à ses connaissances sur les processus nucléaires des étoiles, a pu mettre au point une nouvelle méthode. Je ne vois guère laquelle. Mais ils ont réalisé sur cette île ce que le monde ancien n'avait pu accomplir. La fusion contrôlée de l'hydrogène.* »

— « *L'usine est-elle très grande ?* »

— « *Immense. Cependant le cœur semble être situé dans une seule salle : une chambre circulaire, entourée de grandes plaques de fer. Je n'ose pas imaginer le tonnage de ce fer. Ils ont dû écumer la planète.* »

— « *Effectivement. C'est ce qui nous a mis la puce à l'oreille. Nos propres physiciens pensent que la réaction est peut-être contenue par des champs magnétiques... mais nous en reparlerons. Le combat aérien commence. Je crois que nous aurons liquidé ces oiseaux d'ici une heure. Pourrez-vous nous guider ensuite ?* »

— « *Oui. Quand j'aurai pris mes repères. Bonne chance.* »

Ranu reporta son attention sur les environs immédiats. Hmm... début d'après-midi... le soleil était donc à l'ouest, et il s'était sauvé approximativement vers le sud-est. Serrant les mâchoires sous la dou-

leur de sa cuisse, il rampa hors de son trou et se mit à claudiquer parmi les fourrés de bambous.

Sa progression fut lente, coupée de multiples arrêts pour escalader un arbre et examiner le terrain. Il lui semblait qu'il faisait un vacarme propre à réveiller le dieu Nan dans son enfer aquatique. Plus d'une heure passa avant qu'il atteignît une piste tracée par l'homme, qui serpentait entre de véritables murailles de végétation. L'existence d'ornières signifiait que des chariots passaient par-là, se rendant d'un village aux cavernes. Ranu était trop essoufflé pour se soucier de prudence. Il emprunta le sentier.

La jungle demeurait chaude et complètement silencieuse. Il était persuadé qu'il entendrait, à temps pour se dissimuler, quiconque approcherait. Pourtant les Annamaniens le prirent à l'improviste.

Deux diables bruns en pagne, armés de poignards et de sarbacanes, sautèrent d'une grosse branche traverse. Ranu les vit à peine. Il ne prit pas le temps de réfléchir. Il réagit. Sa main gauche s'abattit sur un cou décharné. Il y eut un craquement. L'indigène tomba comme une masse.

L'autre fit un écart en criant. Ranu dégaîna son poignard. La sarbacane se leva. Ranu fonça. Il se rendit vaguement compte que la fléchette frôlait son oreille. Elle n'était pas empoisonnée (les Annamaniens abandonnaient ce genre de choses aux peuples civilisés), mais elle aurait pu l'atteindre au cœur. Il emploigna le tube et l'arracha. La frayeur parut dans les yeux du sauvage. Ce dernier sortit sa lame, et frappa maladroitement. Ranu para le coup, n'eut qu'une estafilade à l'avant-bras, et plongea son poignard. L'indigène gémit. Ranu le frappa une deuxième fois.

Puis il n'y eut plus que la lourde moiteur silencieuse, et deux corps qui semblaient encore plus petits dans la mort. *Lesu, dieu de pitié, pourquoi ai-je dû faire ça ?*

Allons, Ranu. Reprends ta route. Il ferma les yeux des cadavres et poursuivit son chemin. Quand il fut près des grottes, il choisit une cachette pour attendre.

Il n'attendit pas longtemps. Les aéronefs beneghalis qui n'étaient pas tombés à la mer s'enfuirent. Ils prirent position au-dessus de Port Arberta, prêts à défendre la ville contre les esclavagistes. Mais les Maoraïs volèrent plus loin, en direction des collines. Ranu reprit contact avec Aruwera, lequel transmit ses instructions à l'officier de navigation du dirigeable amiral. Enfin les assaillants se mirent à tournoyer au-dessus du laboratoire.

Des soldats, peinturlurés et vêtus à la mode barbare, sautèrent en parachute. Le combat au sol fut rude mais bref. Quand les derniers gardes se furent réfugiés dans la jungle, les Maoraïs pénétrèrent en masse dans l'installation.

Sous la froide lumière fluorescente, dispensée par une fraction

infinitésimale de l'énergie du réacteur nucléaire, Aruwera contempla ce dernier avec stupeur.

— « Quelle chose ! » ne cessait-il de dire. « *Quelle chose !* »

— « Cela me peine énormément de la détruire, » dit le savant qui l'accompagnait. « Par Tanaroa ! J'en aurai des cauchemars jusqu'à la fin de mes jours. Ne pouvons-nous, du moins, sauver les plans ? »

— « Si nous avons le temps de les microfilmer après les avoir trouvés, » dit Aruwera. « Mais ensuite, il faudra les brûler ; cela fera partie de notre vandalisme. Des pirates ne voleraient pas des plans ! Nous devons tout saccager, comme si nous voulions le fer et tout ce qui présente une valeur marchande... charger le butin et décamper avant que l'entière flotte beneghalie arrive de la grande terre. Et, oui, envoyer à notre base de Car Nicbar le signal de plier bagage. Mettons-nous au travail. Où se trouve le disjoncteur principal ? »

Le savant commença à repérer des circuits, rapidement et expertement, mais il était encore révolté.

— « Combien ceci a-t-il coûté ? » se demanda-t-il à voix haute. « Quelle part de la richesse de ce pays allons-nous voler ? »

— « Une grosse part, » dit Ranu. Il cracha. « Pourtant ce n'est pas cela qui me tracasse. Peut-être pourront-ils taxer moins lourdement leurs paysans, désormais. Ce qui me fait de la peine, c'est... » Il se tut. De nombreux Beneghalis et quelques Maoraïs venaient de périr. Les militaires professionnels qui l'entouraient ne comprendraient pas combien il souffrait d'évoquer deux petits êtres noirauds, à peine plus grands que des enfants, couchés pour toujours dans la jungle.

VII

Le Huitième Congrès International de la Société de Physique tenait ses assises à Wellantoa. Il était encore plus pittoresque que les précédents, car plusieurs nouvelles nations (tribus, clans, alliances, sociétés, religions, anarchies... quelle que fût la forme plus ou moins politique adoptée par chaque civilisation) étaient à présent évoluées au point de posséder des physiciens. Des robes, des braies, des gorgerins, des toges s'étaient joints aux sarongs, kilts et tuniques habituels. Le soir, des musiques jouées dans une douzaine de tonalités différentes s'envolaient des étages supérieurs. Ceux qui appartenaient à des cultures aux aspirations poétiques tentaient d'interpréter les compositions des autres, et conservaient généralement les thèmes initiaux dans leurs propres répertoires. Sur le plan professionnel, il y avait quantité de présentations sensationnelles, en particulier une ordina-

trice maoraï qui utilisait un tissu organique artificiel, et la théorie générale d'un mathématicien brésilien sur les processus turbulentiels.

Lorn fils de Browen était un congressiste remarqué. Quoique personne ne le questionnât sur son « extraordinaire aventure avec les pirates ». C'est qu'après tout, de nombreuses années avaient passé depuis ; et, même alors, il avait répondu fort succinctement : « Ils nous ont gardés sur une île déserte jusqu'au paiement de la rançon, puis ils nous ont débarqué, une nuit, à proximité de Port Arberta. Nous n'avons pas été maltraités. Nous nous sommes surtout ennuyés. » Les études de Lorn sur l'évolution stellaire étaient beaucoup plus passionnantes.

Cependant le grand gaillard au crâne dégarni disparut plusieurs fois de l'immeuble du Congrès. Il bavarda sur les quais avec de louches individus ; de l'argent passa de main en main ; finalement, il reçut un message qui lui fit pousser un curieux gloussement sardonique. Promptement, il descendit dans la rue, héla un péditaxi.

Il se fit mener à une maison dans les collines qui surplombaient la cité. Un superbe panorama de bosquets et de jardins descendait vers la rade hérissée de mâtures sous le soleil de l'après-midi. Peu d'autres maisons étaient en vue. Même dans leur plus gande ville, les Gens de la Mer n'aimaient pas être entassés. Cette habitation était typique : briques blanchies à la chaux, toit de tuiles rouges, parterres de fleurs multicolores. Au mât, une flamme hissée sous la Croix et les Etoiles indiquait qu'un capitaine logeait là.

Lorsqu'il était chez lui. Mais le rôdeur à gages avait affirmé que le capitaine Makintaïru était actuellement en mer. Cette fois, son épouse ne l'avait pas accompagné, car elle avait deux enfants à l'école et en attendait un troisième. Le Méricain régla sa course et remonta l'allée menant à la porte. Il frappa.

La porte s'ouvrit. La femme n'avait pas tellement changé, se dit-il : le corps plus replet, une mèche grise dans les cheveux, mais à part cela... Il s'inclina.

— « Bonjour, chère Alisabeta, » fit-il.

— « Oh ! » Elle ouvrit la bouche Elle vacilla. Il crut qu'elle allait défaillir. Toute ironie le quitta.

— « Pardonnez-moi, » s'écria-t-il. Il lui prit les mains. Elle s'appuya un instant sur lui. « Je suis désolé. Je ne voulais pas... je voulais... »

Elle prit une profonde inspiration et se redressa.

— « Vous m'avez *vraiment* surprise, » murmura-t-elle. « Entrez donc. »

Il la suivit. La pièce était ensoleillée, calme, environnée de livres. Elle lui offrit un siège. « V-voulez-vous un verre de bière ? » Elle s'affaira nerveusement. « Ou je puis faire du thé. Si vous préférez. Je veux dire... thé... café ? »

— « La bière me convient, merci. » Il parlait assez couramment

le maoraï : tous les savants étaient obligés de connaître cette langue. « Comment allez-vous, depuis... ? »

— « T-très bien. Et vous-même ? »

— « A merveille. »

Un silence plana. Il contempla ses genoux en regrettant d'être venu. Elle posa deux verres de bière sur une tablette auprès de lui, prit un fauteuil vis-à-vis, et le regarda longuement. Quand il leva enfin la tête, il s'aperçut qu'elle avait recouvré un calme plus profond que le sien. Elle avait également repris ses couleurs. Elle parvint même à sourire.

— « Je n'aurai jamais cru que vous pourriez nous retrouver, savez-vous ? » dit-elle.

— « Je n'étais pas certain d'y arriver, » marmonna-t-il. « Mais puisque j'étais ici, autant valait essayer. J'ai pensé que je ne risquais rien à le faire. Pourquoi n'avez-vous pas changé de nom, de port d'attache, que sais-je ? »

— « Nous y avions songé. Mais notre mission avait été tellement secrète... Et Makintaïru est un nom si répandu en N'Zelann... Nous avons seulement voulu retourner à l'anonymat de notre état de marins. Nous n'avons *jamais* été autre chose, voyez-vous. »

— « Justement, ceci me tourmentait. D'après votre comportement, je supposais que vous étiez des agents spéciaux. »

— « Oh ! mon Dieu, non. Le Service des Renseignements avait estimé que la vérité serait moins susceptible d'être découverte si les agents exécutants étaient un équipage marchand *bona fide*, qui n'avait jamais été mêlé à de telles affaires et ne le serait plus ensuite. Nous avions subi un entraînement spécial pour cette mission, mais assez léger, en fait. »

— « C'est donc que le niveau général du Peuple de la Mer est très relevé, » dit Lorn. « Sans doute parce que, depuis des générations, vous prenez les antécédents en considération lorsque vous désirez des enfants, eh ? Cela ne réussirait pas dans ma culture, j'en ai peur. Pas avec votre manière volontaire de procéder, en tout cas. Nous sommes beaucoup trop jouisseurs. »

— « Mais nous ne serions pas capables d'accomplir la moitié de vos réalisations, » dit-elle. « La reconquête des déserts, par exemple. Nous ne saurions pas organiser autant de gens, pendant aussi longtemps, avec cette efficacité. »

Il but la moitié de sa bière et prit un cigare dans la poche de son blouson.

— « Pouvez-vous satisfaire ma curiosité sur un point ? » interrogea-t-il. « Depuis cette époque, je n'ai pas cessé de me demander ce qui était arrivé : vos opérations étaient si bien coordonnées, que vous deviez être en contact direct les uns avec les autres ; c'est,

à mes yeux, la seule explication possible. Pourtant, vous n'aviez pas de radios portatives. Seriez-vous télépathes, ou quoi ? »

— « Sapristi, non ! » De plus en plus détendue, elle se mit à rire. « Nous avions *effectivement* des radios portatives. Des appareils ultra-réduits, implantés chirurgicalement, fonctionnant à la chaleur corporelle. Branchés directement sur le système nerveux. C'est assez semblable à de la télépathie, je l'avoue. Cette sensation m'a manqué lorsqu'on nous a enlevé les appareils par la suite. »

— « Hmm... » Ayant repris un peu d'assurance, il alluma son cigare et la dévisagea à travers la première bouffée. « Vous révélez vos secrets bien facilement, ne trouvez-vous pas ? »

— « Les transceveurs *ne sont plus* un secret. Il s'agit plutôt de mon intérêt professionnel que du vôtre, et vous deviez être absorbé dans les préparatifs du Congrès... sans quoi vous sauriez que la technique de base en a été publiée l'an dernier — comme si elle venait d'être inventée. Les psychologues sont enthousiasmés par ce procédé, en tant que nouvel instrument de recherche et de thérapeutique. »

— « Je vois. Et quant au fait que mon labo ne fut pas pillé par des pirates, mais par une expédition officielle de la Fédération... » Lorn serra les lèvres sous sa moustache. « Vous l'admettez aussi, hein ? »

— « Que pourrais-je faire d'autre, puisque vous nous avez retrouvés ? Vous tuer ? Il y a eu beaucoup trop de morts. » Sa main s'avança sur la table, et se posa sur celle de Lorn. Ses yeux sombres devinrent plus doux ; il y vit un soupçon de larmes. « Lorn, » murmura-t-elle. « Je suis désolée. Nous avons *haï* chaque instant. »

— « Je vous crois. » Calmement, il examina son cigare, en tira une forte bouffée, puis la regarda de nouveau. « Au début, j'ai presque éprouvé autant de peine que Dhananda... que toute la caste des Brahmards. La plus grande œuvre de ma vie... ainsi réduite à néant... Il ne restait même plus assez de notes pour refaire les plans. Et même si nous avions sauvé ces plans, il n'y aurait pas eu la possibilité de recommencer. Le trésor du Beneghal était épuisé. Les gens mouraient de faim sur la grande terre ; ils étaient prêts à la révolte dans certains secteurs, tant ce projet avait été coûteux... et on ne leur annonçait jamais rien en compensation des taxes. Aviez-vous seulement songé à cela ? Que vous frustriez les paysans beneghalis ? »

— « Souvent, » dit-elle. « Quoique — souvenez-vous — les receveurs d'impôts les avaient déjà dépouillés. Le prix de ce réacteur leur eût procuré beaucoup de bonheur et de progrès ; ce dont témoignent ces dernières années, au cours desquelles les Brahmards se sont contentés de poursuivre des buts plus modestes. »

— « Mais le réacteur fonctionnait ! Energie illimitée... En dix

ans, le Beneghal aurait pu regorger de matériel industriel. Ce projet eût remboursé mille fois la mise initiale. Et vous l'avez détruit - »

Lorn se renfonça dans son fauteuil. Lentement, son poing se desserra. « Nous n'avons jamais pu prouver que cette attaque *n'avait pas* été exécutée par des pirates, » dit-il d'une voix blanche. « Evidemment, n'ayant pas de preuves susceptibles de lui attirer des alliés indignés, le Beneghal ne pouvait déclarer la guerre à la puissante Fédération Maoraï. Surtout après que votre Gouvernement eut offert une aide si pharamineuse pour combattre la famine... Mais nous pouvions néanmoins avoir des soupçons. Nous pouvions être moralement certains. Et furieux, bon sang, furieux !

» Jusqu'à ce que... » Il soupira. « Je ne sais pas... Quand je suis retourné chez moi, quand j'ai repris le rythme de mon véritable travail... j'ai recommencé à réaliser, petit à petit, à quel point votre Peuple était correct, serviable, désintéressé depuis toujours... et j'ai finalement décidé que *vous deviez* avoir quelque raison qui vous paraissait excellente. Je ne comprenais pas laquelle, mais... oh, je ne sais pas. Je pense que je dois admettre sur parole certains faits, sans quoi la vie serait trop vide. Ne vous en faites pas, Alisabeta : je ne ferai pas de grandes révélations publiques. Cela ne servirait à rien. Trop d'eau a passé sous ce pont. La plus grande partie des gens penseraient sans doute que je mens. Je resterai donc bouche cousue. » Il leva ses yeux bleus comme ceux d'un enfant, un enfant qui avait été puni sans en savoir la raison. « Mais pouvez-vous me dire *pourquoi ?* Ce que vous craigniez ? »

— « Certainement, » dit Alisabeta. Elle se pencha sur la table, sourit avec une grande douceur, et lui caressa la joue — une seule fois. « Pauvre homme, si plein de bonne volonté !

» Il n'y a pas de secret en ce qui concerne nos motifs. Le seul secret réside dans le fait que *nous avons agi.* Nos arguments étaient connus depuis des décennies... depuis que la possibilité théorique de la fusion contrôlée de l'hydrogène commençait à être sérieusement envisagée. C'est pourquoi les Brahmards étaient si muets sur leurs projets. Ils savaient que nous ferions pression pour qu'ils y missent fin. »

— « Oui. Dhananda disait toujours que vous étiez jaloux. Craignant de perdre votre position de plus grande puissance mondiale. »

— « Heu... franchement, c'est en partie cela. Nous sommes totalement satisfaits de l'état actuel des choses. Nous voulons rester à même de protéger ce que nous aimons. Nous ne craignions guère que les Beneghalis ne s'embarquent pour une conquête mondiale, ou toute autre stupidité. Mais, avec l'énergie atomique, ils pouvaient fabriquer assez de matériel de guerre pour être invincibles : explosifs, véhicules autonomes, avions à réaction, et même quelques armes nucléaires. Une fois placés devant un tel fait accompli, nous ne pou-

vions plus intervenir dans les événements. Le Beneghal aurait pris la tête. Nos protestations pouvaient demeurer ignorées ; finalement, plus personne ne nous aurait écoutés. Notre seul moyen de reconquérir la suprématie eût été de nous embarquer dans un programme similaire. Et la Guerre du Jugement a montré comment finissait une compétition de ce genre ! »

— « Hmm... oui... »

— « Même si *nous* évitions de créer une force atomique, d'autres ne s'y refuseraient pas. Vous comprenez : c'est *pour cela* que les Brahmards n'avaient jamais informé le monde de ce qu'ils manigançaient ; ils voient, aussi bien que nous, la lutte qui s'ensuivrait pour accomplir le même exploit.

» Mais il y a une raison subtile et importante pour laquelle le Beneghal, en particulier, ne doit pas être autorisé à dominer la scène mondiale : les Brahmards sont missionnaires dans l'âme. Ils croient que la planète devrait être convertie à leur idéal urbain industriel. Alors que nous pensons — et nous avons une longue expérience psychodynamique pour nous appuyer — que les nombreuses cultures différentes qui ont grandi dans l'isolement pendant les années sombres *doivent* poursuivre l'évolution qui leur est propre. Réfléchissez, Lorn ; les ères les plus brillantes de l'Histoire sont celles où des sociétés dissemblables ont procédé à des échanges quasi pacifiques : la rencontre de l'Egypte avec la Crète sous la Dix-huitième Dynastie ; les Phéniciens, les Perses et les Grecs à l'époque classique ; le Japon et la Chine durant la période Nara ; le croisement de Byzance, de l'Asie et de l'Europe créant la Renaissance... et, oui, notre ère actuelle !

» Oh ! bien sûr, le point de vue des Brahmards a beaucoup à offrir. Nous ne voulons pas le supprimer. Mais nous ne voulons pas, non plus, qu'il s'étende à toute la planète. Si elle disposait de l'énergie et de la productivité, de la vitesse et du volume des échanges, de la consommation des ressources, de l'explosion démographique... si elle disposait de tout ce qu'eût permis votre projet... la culture des machines *absorberait* une nouvelle fois la totalité de la race humaine. Comme elle le fit avant le Jugement. Non par la conquête, mais par une telle puissance matérielle que chacun devrait l'imiter ou s'y laisser intégrer. »

Le souffle court, Alisabeta prit son verre. Lorn se frotta le menton.

— « Oui... C'est possible, » dit-il. « Pourtant, si l'industrialisation peut alimenter et habiller mieux les gens, ne mérite-t-elle pas de vaincre ? »

— « Qui dit qu'elle le peut ? » riposta-t-elle. « Elle peut nourrir et vêtir un plus grand nombre de gens, c'est vrai. Mais la quantité est-elle symbole de qualité, Lorn ? Ne souhaitez-vous pas conserver, sur Terre, des endroits où l'homme puisse se retirer dans la solitude ?

» Et puis, en supposant que l'industrialisation commence à se répandre : pensez à la période de transition. Un jour, je vous ai parlé des horreurs qui se sont déroulées (et c'est historique) lorsque les anciens Communistes ont voulu occidentaliser leurs pays en un jour. Eh bien, cela recommencerait. Pas du fait des Brahmards : ils sont foncièrement bons. Mais d'autres meneurs, partout ailleurs — à moitié barbares, puérilement avides de pouvoir et de prestige, détruisant dans leur impatience leurs propres cultures — de tels meneurs surgiraient.

» Evidemment, il est inadmissible que des êtres soient pauvres et affamés. Mais il y a plus d'une solution à ce problème. Chaque civilisation est capable de trouver la sienne. Nous la trouvons, dans les Iles, en exploitant les mers et en limitant notre population. En Mérica, vous trouvez la vôtre dans l'assolement et le commerce continental. Les Okkaïdiens trouvent la leur en faisant de la modération un mode de vie. Les Sberyaks mettent au point un passionnant système de ranches de rennes. Et ainsi de suite. Et combien nous apprenons les uns des autres ! »

— « Même du Beneghal ! » fit sèchement Lorn.

— « Oui, » approuva-t-elle, très grave. « Les techniques mécaniques en particulier. Quoique... bah, laissons-les suivre leur voie, mais personne ne les envie, dans l'île. Je crois sincèrement que leur méthode (*la vieille* méthode) est loin d'être la bonne. L'homme n'est pas fait pour cela. Si l'industrialisation était tellement satisfaisante, pourquoi le monde industriel se suicida-t-il ? »

— « J'ai idée que c'est là une autre raison qui vous fait redouter l'énergie atomique, » dit-il. « La guerre atomique. »

Elle secoua la tête.

— « Nous n'avons pas peur. Nous pourrions développer nous-mêmes cette technologie, et empêcher les autres de le faire. Mais nous ne désirons pas un contrôle du monde aussi complet. Nous estimons que l'intervention maoraïe doit être limitée à un minimum. »

— « Néanmoins, » dit-il d'une voix acide, « vous intervenez. »

— « Oui, » admit-elle. « C'est une autre leçon que nous avons tirée de l'Histoire. Les Anciens auraient été capables de sauver leur monde s'ils avaient eu le courage — la dureté de cœur — d'agir avant que les événements fissent boule de neige. Si les démocraties avaient étouffé dans l'œuf chaque dictature agressive ; ou si elles avaient seulement maintenu leur conception d'un gouvernement mondial armé, quand elles en avaient encore la force... Tant pis. » Elle baissa les yeux. Sa main lâcha celle de Lorn et caressa lentement son abdomen ; une rougeur envahit ses joues. « Non, » dit-elle. « je regrette que des gens aient péri, ce jour à Annaman, mais je ne regrette pas le résultat final. Voyez-vous, j'ai toujours eu l'intention d'avoir des enfants. »

Lorn s'agita. Son cigare s'était éteint. Il le ralluma. La première bouffée fut aussi âcre qu'il l'escomptait. Par les fenêtres, le soleil tombait obliquement sur le parquet de bois, sur un tapis en batik de Smatra et une statuette africaine d'une déconcertante et singulière beauté.

— « Eh bien, » dit-il, « je vous ai affirmé que je ne vous en veux plus. Je suppose que vous n'espérez pas empêcher éternellement l'énergie atomique. »

— « Oh ! non. Un jour, en dépit de tous nos efforts, la Terre sera unifiée et morne. Alors, le temps sera venu de conquérir les étoiles. »

— « C'est ce que m'ont déclaré vos penseurs. Moi, cependant... sur le plan philosophique, je n'aime pas votre attitude. J'y suis résigné, sans doute. On ne peut pas tout obtenir, dans cette vie. Du moins ai-je eu plaisir à travailler sur ce projet. Mais bon sang, Alisabeta, je crois que vous êtes dans l'erreur. Si votre propre société est incapable de s'occuper d'une chose immense et nouvelle comme la domestication de l'atome... alors, par Oktaï, vous avez prouvé que votre société ne mérite pas d'être préservée. »

Il regretta aussitôt ses paroles et voulut lui faire des excuses : il ne voulait pas l'offenser, c'était simplement une différence de points de vue et... Mais elle ne lui en laissa pas le temps. Elle releva la tête, le fixa, et eut un sourire narquois.

— « Notre société, incapable de s'occuper d'une chose nouvelle ? » murmura-t-elle. « Oh ! mon cher Lorn, que croyez-vous que nous faisions, ce jour-là ? »

Traduit par P. J. Izabelle.
Titre original : Progress.

Glossaire

Annaman	=	Iles Andaman (lieu où se déroule principalement l'histoire)
Annamanien	=	Andamanien
Awaï	=	Hawaï
Beneghal	=	Bengale
Beneghali	=	Bengali
Brahmard	=	Brahmane
Burma	=	Birmanie

Calcut = Calcutta
Corado = Colorado
Hinji = Hindou
Ingliss = Anglais
Iryan = Iran
Lesu Haristi = Jésus-Christ
Maoraï = Maori
Mérica = Amérique
Méricain = Américain
Meycain = Mexicain
Nan-aux-dents-de-requin = Dieu mauvais du Peuple de la Mer
Nicbar = Nicobar (Côte de)
N'Zelann = Nouvelle-Zélande
Okkaïdien = Japonais
Orgonien = de l'Orégon
Port Arberta = Port Alberta (capitale des Iles Andaman)
Sberyak = Sibérien
Sina = Chine
Sinois = Chinois
Smalilann = Somaliland
Taiiti = Tahiti
Wellantoa = Wellington (capitale de la Nouvelle-Zélande)

FRITZ LEIBER

La grande caravane

Fritz Leiber est un peu le poète et le visionnaire de la science-fiction. Nous le soupçonnons fort de faire des rêves science-fictionnistes, et de s'être réveillé un matin, les images de cette étrange narration sortant tout armées de sa cervelle. Nous vous convions, en ce cas, à pénétrer dans les replis du subconscient de Mr. Leiber...



Je ne savais pas comment, par quel détour de l'espace ou du temps, j'avais abouti à ce sinistre endroit. Mais je me sentais harassé comme après une longue marche. Tout souvenir m'avait échappé. En m'éveillant j'avais trouvé le désert autour de moi, rien d'autre que le désert sous le couvercle de plomb du ciel. Rien d'autre... hormis la grande caravane. Spectacle propre à me faire renoncer à la chasse aux souvenirs et jeter les yeux sur ma propre personne, afin de bien m'assurer de ma qualité d'humain.

C'était une file d'êtres (animaux ou autres ?) qui zigzaguait, ininterrompue, d'un bout à l'autre de l'horizon, comme surgie de nulle part pour se rendre nulle part, et passait à proximité du rocher au bord duquel j'étais accroupi. Les membres de la caravane avançaient à environ quatre de front. Quelques-uns allaient sur deux pieds, d'autres plus nombreux sur six ou huit, d'autres encore se propulsaient en rampant, en roulant, en voletant ou en sautant. Mais tous avaient une façon de se déplacer qui ressemblait moins à une démarche qu'à une danse. Leur allure respective était des plus disparates. Il y en avait de grands et de petits. Certains avaient le corps couvert d'écailles ou bien de plumes, d'une cuirasse brillante de coléoptère ou de rayures bigarrées pareilles à celles des zèbres ; certains autres portaient des combinaisons transparentes recréant leur milieu nourricier (liquide ou gazeux) et aussi bien ajustées pour une douzaine de tentacules que pour un corps sans jambes.

Cette foule était trop hétéroclite pour être une armée, et ce n'était pas non plus un exode, car des fugitifs ne dansent pas en musique, si l'on peut qualifier de danse les mouvements qu'effectuent de mul-

tiples pieds, et de musique les sons bizarres d'instruments indéfinissables. On eût dit le vaste échantillonnage destiné à une nouvelle arche de Noé, mais leur cohorte n'était pas animée par la panique, non plus d'ailleurs que par un solennel dessein. Ils se contentaient de défiler tranquillement, de façon presque joyeuse. Etait-ce la parade d'un cirque gigantesque ? Mais un cirque dirigé par qui, et pour quel public si ce n'était moi ?

J'aurais dû m'effrayer de cette horde monstrueuse, mais je n'éprouvais pas de peur. Je quittai donc l'abri de mon rocher, jetai alentour un dernier regard pour m'assurer que nulle trace n'expliquait ma présence, et me dirigeai vers eux.

Ils ne s'arrêtèrent pas, ne crièrent pas, ne me menacèrent pas, ne s'enfuirent pas. Ils ne se murent pas pour me capturer ou m'escorter. Ils continuèrent simplement de défiler, sans rompre la cadence, mais des milliers d'yeux calmes me fixaient, du haut de vacillants pédoncules ou du fond profond d'orbites creuses. Je me rapprochais d'eux. A ce moment, sur le bord de la file devant moi, un être en forme de roue dont un œil vert eût garni le moyeu accéléra son allure, tandis que derrière une pieuvre opalescente habillée d'un bocal rempli d'eau ralentissait la sienne : une place m'était offerte.

L'instant d'après j'étais intégré à la grande caravane et je marchais, me demandant comment l'être rotatif faisait pour garder l'équilibre, et pourquoi la pieuvre déplaçait ses tentacules trois par trois, et par quel miracle tant de motilités hétéorgènes pouvaient s'unir, comme les instruments divers d'un orchestre. J'entendais autour de moi le murmure de voix parlant des langages inconnus, et j'observais chez certains de mes compagnons de bizarres variations de formes, de couleurs, qui étaient peut-être un mode de communication visuel.

J'essayai moi-même les dialectes d'une douzaine de planètes, sans obtenir de réponse. J'allais utiliser la langue de la Terre mais quelque chose me retint de le faire. Au même instant, un gros oiseau flottant sous une poche à gaz reliée à son corps se percha doucement sur mon épaule, bourdonna à mon oreille, lâcha de suspectes petites boules noires et enfin reprit l'air. Puis ce fut une créature bipède qui, sortie des rangs antérieurs de la caravane, vint vers moi en décrivant un vague pas de valse et en m'offrant un morceau pareil à un quartier de noix de coco. La créature me paraissait féminine, peut-être à cause de sa constitution gracile et de l'aigrette de plumes violettes autour de sa tête, mais en guise de nez et de bouche, son visage portait un appendice qui s'amincissait en se terminant par un petit orifice rose, et à la place des seins jaillissait un bouquet de pétales de même couleur. J'employai de nouveau les langages que je connaissais, cela sans résultat. Quand je me tus, la créature porta le morceau qu'elle tenait au niveau de l'orifice rose, entrouvrit celui-ci en faisant mine de manger, puis me tendit à nouveau son offrande. Je la

pris et j'y goûtai. C'était de consistance feuilletée avec un goût de lait caillé, en plus rance. Tout en mangeant, j'adressai avec un sourire un signe de tête à la créature ; elle gonfla ses pétales et fit avec la tête un mouvement circulaire, avant de me quitter. Je faillis lui crier : « Merci, poulette, » (ce qui au fond, était assez approprié) mais encore une fois quelque chose m'empêcha d'employer ma langue.

Ainsi la grande caravane m'avait accepté, mais tandis que s'écoulait le jour (si toutefois il y avait ici des jours), je m'aperçus pourtant que je ne me sentais pas à l'aise. Que l'on m'eût donné à manger au lieu de me dévorer, que j'eusse rencontré l'harmonie et non la discorde, ne suffisait pas à me satisfaire. Peut-être étais-je trop exigeant. Mais après tout ce n'est guère rassurant de déambuler avec des animaux intelligents auxquels on ne peut adresser la parole, même si leur comportement est amical, même s'ils chantent et dansent et jouent ce qui ressemble à de la musique. J'avais beau être comme « à ma place » parmi eux, je n'en supportais pas moins le poids d'une solitude stellaire. Ces monstres m'apparaissaient de plus en plus étrangers ; je cessais d'être sensible à leurs signes de personnalité humaine (?) pour ne plus voir que leur extérieur peu engageant. Je me tordis le cou pour essayer de repérer la femelle à la poitrine en pétales, mais elle avait disparu. A la fin, je n'y tins plus. Des ruines à l'allure de gratte-ciel effondrés étaient apparues dans le paysage, à quelque distance, et nous allions les dépasser. J'en profitai pour quitter brusquement les rangs de la caravane, malgré le ciel soudain assombri et les lointains roulements de tonnerre (ou qui tout au moins ressemblaient au tonnerre).

Personne ne m'arrêta et je fus bientôt caché dans les ruines. Réconfortantes ruines, au premier abord, dont j'eusse pu penser qu'elles avaient été édifiées par mes ancêtres. Mais je distinguai alors les plus grandes d'entre elles... C'était effectivement des gratte-ciel à demi écroulés, et cependant certains édifices étaient encore si hauts que leur sommet se perdait dans les nues. J'entendis au loin un cri aigu qui me fit grincer des dents, comme le bruit d'un morceau de craie sur un géant tableau noir. En même temps je me demandais ce qui avait causé la destruction des gratte-ciel et ce qu'il était advenu de leurs habitants. Peu après, je me rendis compte que je n'étais pas seul : des formes sombres se déplaçaient parmi les pans de murs en ruines ; c'étaient des êtres à peu près de ma taille mais marchant à quatre pattes. Ils se mirent à me suivre, me serrant de plus en plus près, tels des loups aux mouvements maladroits. Je vis que leurs faces étaient velues tout comme leurs corps et qu'ils agitaient les mâchoires. Je pressai le pas tout en les entendant échanger des grognements de chien. L'ennui était qu'à travers ces sons rauques, à demi inarticulés, je reconnaissais comme la parodie sardonique de syllabes et de mots de la Terre :

— « On y va ! Ah ! ah ! on y va ! »
— « Ouais. Allez, mon pote ! »
— « Allez, vas-y ! Faut l'avoir ! »
— « Faut l'avoir, vieux ! Heu-heu ! »

Je sus alors quelle faute j'avais commise en gagnant ces ruines. Je fis demi-tour pour fuir ; ils me poursuivaient, haletant derrière moi, bondissant de façon désordonnée — et le plus affreux était d'avoir conscience qu'ils ne voulaient pas me tuer mais simplement m'entraîner en leur compagnie, pour courir comme eux à quatre pattes et grogner comme un chien.

Les ruines étaient devenues plus petites, mais il faisait maintenant très sombre. Je craignis d'abord de m'être égaré, ensuite d'avoir laissé passer la queue de la grande caravane. Mais soudain je l'aperçus qui défilait lointainement dans la lueur crépusculaire ; je courus dans sa direction et mes poursuivants m'abandonnèrent.

Je ne rejoignis pas la même portion de la caravane, bien entendu ; mais il y avait assez de similitudes pour me surprendre. Je vis un nouvel être en forme de roue, mais à l'œil bleu et à la taille plus petite que le précédent, ce qui l'obligeait à rouler plus vite. Je vis un autre poulpe englobé d'eau et pourvu de tentacules multiples. Et je vis une même femelle dansante, à l'aigrette rouge et aux pétales pectoraux tirant sur l'orange.

Soudain la caravane ralentit, ce changement d'allure gagnant ses rangs de proche en proche. Je regardai en avant. Un large trou rond s'ouvrait au bas du ciel et l'on voyait les étoiles au travers. Et la caravane passait par ce trou, chaque créature s'élançant à tour de rôle vers les étoiles, vers ces points de lumière qui piquetaient les ténèbres.

Notre avance se poursuivait. Amassés à la surface du désert, je voyais maintenant de chaque côté de la caravane des scaphandres spatiaux avec fusées autonomes, conçus pour s'adapter à toutes les morphologies imaginables et faire voyager en sûreté leur occupant dans le vide. Bientôt ce fut mon tour et je trouvai un scaphandre qui m'allait ; j'y pénétrai et le refermai sur moi, tout en localisant les boutons de contrôle placés à portée de doigt sur la paume des gants. A ce moment je sentis d'autres contacts sous mes doigts : je levai les yeux et vis que j'étais la main dans la main, d'un côté avec un octopode au scaphandre protégeant ses tentacules et recouvrant son globe à eau, de l'autre avec une femelle également en tenue qui exhibait une aigrette noire et des pétales gris perle.

Elle décrivit un cercle avec sa tête et je fis de même, et l'octopode traça un cercle plus petit avec un tentacule. Je compris l'une des raisons pour lesquelles je n'avais pas employé la langue de la Terre : c'est parce que je devais attendre d'apprendre (ou de me rappeler) *leurs* langages. Et je sus également l'autre raison : c'est que les qua-

drupèdes velus qui m'avaient assailli dans les ruines étaient de ma race, qu'ils avaient été des hommes comme moi — mais ils me répugnaient, c'étaient ces êtres auprès de moi mes véritables congénères. Ensemble nous étions venus voir une dernière fois la Terre après son autodestruction, voir les Terriens dégénérés restés sur place, ceux qui ne s'étaient pas enfuis comme moi. Et de revenir ainsi sur ma planète ancestrale m'avait causé un tel choc que le spectacle de sa décadence m'avait fait perdre la mémoire...

Ensuite nos mains s'étreignirent et se serrèrent, ce qui eut pour effet d'actionner les commandes palmaires. Le jet de nos réacteurs fusa derrière nous et, quittant ce monde, nous plongeâmes réunis vers les étoiles, à travers l'ouverture béante dans le ciel. Je sus que l'espace n'était pas vide et que ces points de lumière n'étaient pas solitaires dans les ténèbres.

Traduit par Alain Dorémieux.
Titre original : The big trek.

GERARD KLEIN

Le vieil homme et l'espace

Est-ce une nouvelle ? Non, méditation lyrique plutôt (ou, pourquoi pas, poème en prose) que ce nouveau texte qui nous est proposé par Gérard Klein. Le thème : la conquête de l'espace — vue, si l'on peut dire, « de l'intérieur ». L'intérieur de l'âme d'un homme. Un découpage à la technique hachée transforme le récit en enchevêtrement de multiples fils. Lesquels aboutissent tous à un même et unique point d'interrogation... dirons-nous de nature métaphysique ?



HIER SOIR, DANS SA MODESTE PROPRIETE DE ZANADU, S'EST ETEINT X... DEPUIS QUELQUES JOURS, LE MONDE ENTIER AVAIT LES YEUX TOURNES VERS...

Deux hommes écoutaient la radio. Au travers de la vitre, ils pouvaient voir deux lunes minuscules dans le ciel. L'une se déplaçait très vite.

— « Il est mort, » dit l'un.

— « Ah ! » fit l'autre. Cela ne signifiait ni étonnement, ni regret, ni compassion, ni tristesse. C'était une constatation, mais quelque chose de plus profond aussi. Il n'avait rien d'autre à dire. L'événement, bien qu'il l'attendit, le laissait muet.

— « C'était un homme. »

Ils ne dirent plus rien après cela. Ils fermèrent la radio. Ils n'avaient plus besoin de nouvelles.

« Ce doit être facile de mourir quand on a fait quelque chose. » (*Note griffonnée par X... sur un morceau de papier, probablement vers sa dix-huitième année. Curieusement retrouvée dans un tiroir de son bureau.*)

IL RESTERA DANS NOS MEMOIRES L'HOMME QUI A SU DONNER UN VISAGE AU PLUS FOU, AU PLUS NOBLE DE TOUS LES REVES. SA BRILLANTE CARRIERE SE CONFOND AVEC L'HISTOIRE MEME DE NOTRE PLANETE DEPUIS PLUS DE VINGT ANS. L'IMPULSION QU'IL SUT DONNER A...

NOUS AVONS INTERROGÉ QUELQUES PERSONNES DANS LA RUE : PARDONNEZ-MOI, MADEMOISELLE, MAIS POUVEZ-VOUS NOUS DIRE CE QUE VOUS PENSEZ DE LA VIE D'X... JE NE SAIS PAS. JE SUIS PRESSÉE. IL A INVENTÉ LA FUSÉE, NON ?

ET VOUS, MONSIEUR ? C'EST UN GRAND HOMME. EST-CE QUE LA MORT RÉCENTE D'X... VOUS A SURPRISE, MADAME ? JE NE SAIS PAS, JE NE L'AI PAS CONNU. QUELLE EST VOTRE PROFESSION ? SECRÉTAIRE. ET VOUS, MADAME, QUI PORTEZ UN CABAS ? C'ÉTAIT UN HOMME POLITIQUE. IL A ENVOYÉ DES FUSÉES SUR MARS, N'EST-CE PAS ? IL DIRIGEAIT TOUT ÇA. MON MARI SAURAIT MIEUX VOUS RÉPONDRE.

IL ÉTAIT TRÈS RICHE.

JE SAIS QU'IL A EU DEUX ENFANTS, JE L'AI LU DANS LES JOURNAUX. CE QU'IL A FAIT ? IL DIRIGEAIT UNE GROSSE AFFAIRE, NON, ATTENDEZ, JE CROIS QU'IL S'OCCUPAIT D'UN ORGANISME INTERNATIONAL.

EST-CE QU'IL N'A PAS SIGNÉ CE TRAITÉ QUAND ON S'EST BATTU POUR LA LUNE ?

IL A EU UNE BELLE VIE.

JE N'AIMAIS PAS SA VOIX.

Maintenant, je suppose que je ne ferai plus rien. Je n'écrirai même pas de mémoires. Maintenant je puis enfin être franc avec moi-même, ce n'est pas le moment de commencer à mentir aux autres. J'ai peut-être encore dix années à vivre. Ou une semaine. Les médecins ne savent pas.

Voyons, récapitulons. Les hommes ont atteint Mars. Il part une fusée tous les deux mois pour Mars, sauf au moment de l'opposition. L'autre jour, j'ai emprunté une rue qui portait mon nom. Je me demande quel effet cela m'aurait fait quand j'avais vingt ans. Je me serais mis à rire probablement.

Je suis fatigué. Pourquoi ? Je peux me reposer tous les jours. J'ai fait ce que j'avais à faire. C'est écrit dans les journaux. Qu'est-ce que je voulais faire ?

ON A APPELE CES ANNEES LES « ANNEES FOLLES ». SANS DOUTE A CAUSE DE LA TENSION INTERNATIONALE ET DU LOURD DESESPOIR QUE FAISAIENT PLANER

SUR LA TERRE LA PERSPECTIVE DES ARMES ABSOLUES ET LA MENACE DE LA SURPOPULATION. LA SITUATION NE SE NORMALISA JAMAIS ENTIEREMENT APRES LA SECONDE GUERRE MONDIALE. LA TECHNOLOGIE POURTANT AVAIT FAIT DES PROGRES CONSIDERABLES. L'HUMANITE POUVAIT CONNAITRE UN NOUVEL AGE D'OR. IL LUI MANQUAIT SEULEMENT UN GRAND SOUFFLE, UNE RAISON DE COMBATTRE ET DE VIVRE.

D'ACCORD, IL Y A DES HOMMES SUR MARS. EST-CE QU'ON EST PLUS HEUREUX POUR ÇA, JE VOUS LE DEMANDE UN PEU ? DES GENS DE TOUS LES PAYS ? EVIDEMMENT NON. SEULEMENT DES GRANDS PAYS. IL PARAIT QUE LES BRÉSILIENS SE SONT TAILLÉ LA PART DU LION.

Cela a commencé dans un train. C'est là que j'ai compris ce que je devais faire. Je le savais depuis longtemps, mais c'était au dedans de moi et je ne me l'étais jamais dit. Dans le train, j'ai su ce que j'allais devenir et comment j'allais le devenir. Après, je n'ai plus eu de pitié. Tout de même, ça a été dur. Mais j'y suis arrivé, maintenant, j'y suis arrivé, je peux me dire cela au moins, c'est fini.

.. ..

La nuit, dans un train, on voit les étoiles, immuables. Elles dansent, mais elles ne changent pas. Il arrive que les feux de la Terre les éclipsent, mais il arrive aussi que, de la voie dominant une colline, on les distingue presque au dessous de soi, comme si on se précipitait vers elles. Quelle dégringolade, à ma droite Altaïr, droit devant Antarès, et le vent de la lumière dans mes voiles me pousse vers Andromède, les étoiles sont de grands navires qui secouent ma coquille.

Il releva les paupières car il était en train de s'endormir, bercé par le halètement monotone, choc des roues en bout de rail, le journal avait glissé à terre et la date était bien visible, 12 juin 1964, presque deux ans déjà passés dans la boîte de Larcher, deux bonnes années au fond, et quatorze mois que j'ai rencontré Christine, et vingt-huit ans de vie, vingt-huit années sans épaisseur, malgré ce travail accumulé, vingt-huit années de quête incertaine, de chasse dissoute ; Christine, quel drôle de gibier quand je pense que j'ai cru découvrir les étoiles dans tes yeux.

Ma chère Christine, je me demande si notre liaison aurait duré si je vous avais parlé moins souvent des étoiles. Mais à travers vous, réellement, c'était elles que je souhaitais atteindre, mais d'étoiles dans vos yeux, point, ni dans vos cheveux, il ne restait que l'espace, et quand nous avions fait l'amour il était là, non point entre nous mais

autour de moi, car je présume que jamais vous ne vous en êtes aperçue, il s'étendait autour de moi et en avant de moi, et vous en étiez absente ; pas votre faute, mais peut-être la mienne, ou celle des étoiles.

J'espère que vous ne me regretterez pas...

Ils n'atteindront jamais les étoiles non plus, d'ailleurs, malgré leurs fusées et leurs équations, surfaces polies et froides, aucun train n'atteint jamais aucune station, si on divise par deux le chemin qui lui reste à parcourir et si on poursuit l'opération, soit un temps T supposé infini...

La clochette retentit. « Premier service. » Il s'étira, rêvant. Du reste, personne n'y croit. Ils sont partis pour l'espace, un matin d'été, comme on part en vacances, sans savoir pourquoi, sans avoir ressenti jamais les atteintes de ce mal qui ne vous lâche pas : la solitude, et le besoin d'un vide plus définitif encore ; ils sont partis sans arison et c'est pourquoi ils sont revenus. Ils tentent en vain d'installer un petit bout de la Terre dans le vide, au-dessus de nos têtes. L'année prochaine, les Russes et les Chinois se poseront peut-être sur la Lune. Et les Américains et les Anglais. Mais des étoiles, ils se foutent. Les étoiles sont trop loin et leur horizon est limité. Ils ne croient pas que l'homme avec un grand H atteindra jamais les étoiles.

L'homme, ça m'est égal, mais moi, je veux y aller.

Il se redressa un peu, sans ouvrir les yeux et posa son coude sur la petite table dépliée devant lui. Si j'avais été un ingénieur, j'aurais construit des fusées. Et après ? Je ne veux pas construire de fusées. Je veux faire le grand voyage.

Quand ils auront construit leur nef stellaire, j'irai et je leur dirai : donnez-la moi, je veux partir, je porterai là-bas votre gloire, sur tous ces mondes que vous n'imaginez même pas, glace et turquoise avec des océans comme les yeux de Christine. A l'avant de la caravelle d'acier qu'un peuple entier aura construite, toute une planète, proue de titane et panache de feu invisible, je m'enfoncerai dans la nuit embrasée d'étoiles, et cela sera grand, cela est l'avenir ; et je porterai dans le temps et dans l'espace la semence des empires non encore nés, splendeur des villes à construire, colossal filet des trajectoires stellaires emmêlées comme des cheveux, et tous m'oublieront, tous, tous, bien que je sois eux en dernière analyse.

Il n'y a que ça de vrai, les étoiles. Bouleversement, flamboiement, éclair, dynamique, transforme et conforme, manque de mots. S'ils savaient, ils se mettraient tous au travail, sans hésiter, sans plus oser souffler, ils ne s'arrêteraient ni le jour ni la nuit, ils cesseraient même d'aimer, ils construiraient le navire géant qui jetterait leur destin à la face des étoiles.

Je puis le leur dire. Je puis les aider à le faire.

Qui suis-je ? Adulte. Vingt-huit ans, spécialiste dans l'art de se duper soi-même, échoué sur la Terre dans un terrier de rien du tout.

Mais je veux aller dans les étoiles.

N'aurai de cesse que je les aie entraînés dans mon sillage. Jamais eu de passé. Et c'était cela, il ne s'était jamais retourné sur son passé, il était vierge de souvenirs, tout entier ouvert à l'avenir, et c'était pourquoi il vivait, il venait de le découvrir, c'était pourquoi jusqu'alors il avait vécu, sans couleur, sans épaisseur, et il lui fallait se gonfler de l'avenir, et se projeter dans le futur et pousser à leur tour les autres dans les profondeurs des temps mouvants.

.. ..

C'est peut-être un faux souvenir. Je ne sais pas. Après, ça a été dur. Mais pas si difficile que j'aurais pu le croire, tout de même. Je suis grimpé en haut d'une montagne. Cela s'appelle une ascension. Rien de plus qu'une taupinière, d'ailleurs...

LE 22 JUIN 2018 EST MORT, DANS SA PROPRIETE DE ZANADU, X... IL FUT DURANT TOUTE SA VIE UN GRAND CONDUCTEUR D'HOMMES. L'HIVER DERNIER, IL DISAIT DANS UN DISCOURS : « JE SUPPOSE QUE LES PHARAONS AURAIENT EU PLUS DE CHANCE AVEC LEURS ESCLAVES S'ILS AVAIENT PU LEUR FAIRE COMPRENDRE QUE LEUR ŒUVRE COLLECTIVE, LES PYRAMIDES, DURERAIT DES MILLENAIRES, DURERAIT JUSQU'A NOUS ET AU DELA DE NOUS ».

LORSQU'IL ENTRA AU SERVICE DE L'AGENCE SPATIALE, ELLE EMPLOYAIT ENVIRON DOUZE MILLE HOMMES, POSSEDAIT DEUX BASES DESAFFECTEES, UN CONTINGENT DE FUSEES DE FAIBLE PUISSANCE, L'EBAUCHE D'UNE STATION AUTOMATIQUE SUR LA LUNE ET UN CERTAIN NOMBRE DE SATELLITES ARTIFICIELS INHABITES ET INHABITABLES... LORSQU'IL QUITTA SON POSTE DE DIRECTEUR GENERAL, POUR DES RAISONS DE CONVENANCES PERSONNELLES, VOICI DIX ANS, L'AGENCE EMPLOYAIT PRES D'UN MILLION D'HOMMES, AVAIT CONSTRUIT DANS L'ESPACE OU SUR LES AUTRES MONDES QUATORZE STATIONS, VINGT-HUIT BASES SUR LA TERRE, ET CENT QUARANTE-SEPT LABORATOIRES DE RECHERCHE TRAVAILLAIENT EXCLUSIVEMENT POUR ELLE. L'ENERGIE QU'ELLE PRODUISAIT ET CONSOMMAIT REPRESENTAIT ENVIRON QUATRE POUR CENT DE LA TOTALITE DE L'ENERGIE PRODUITE SUR TERRE...

Vous l'avez souvent approché. Pouvez-vous nous donner quelques impressions sur cet homme extraordinaire ?

Je ne peux pas dire que je le connaissais bien. Il était très secret, taciturne même pendant les dernières années de sa vie. Il l'était devenu depuis la mort de sa femme, il y a vingt-trois ans. Je crois qu'il se sentait seul. Voyez-vous, tout le monde l'entourait de déférence, voire de crainte. Il pouvait paraitre glacial a ceux qui travaillaient avec lui. Je suppose qu'il était demeuré timide... C'était un esprit profondément original et une forte personnalité.

Lorsqu'il a quitté l'Agence, voici dix ans, pour diriger de nouvelles recherches, biologiques cette fois, bien des gens se se sont étonnés. Il avait l'habitude, autrefois, de dire qu'on parviendrait a vaincre la mort si on mettait le temps et le prix. C'était un nouveau combat dans lequel il s'était jeté. Mais ce n'était pas parce qu'il avait peur de la mort. Non, ne croyez pas ça. C'était par curiosité, par pure curiosité, pour savoir ce qui montait derrière l'horizon des années. Il voulait se battre contre la mort comme il s'était battu contre l'espace. C'était un combat métaphysique.

J'ai su que j'étais réellement devenu puissant quand nous avons inauguré ce terrain, en Australie. Il faisait chaud. Nous roulions sur un désert de ciment blanc. Aussi loin que l'œil pouvait porter, s'étendait une plaine de ciment blanc. Une ligne noire était peinte sur cette surface unie, éblouissante, et nos voitures la suivaient.

Puis les tours montèrent comme les mâts d'un navire sur l'horizon. Elles étaient blanches, elles aussi, et c'étaient des montagnes de béton, de métal et de verre, hérissées de la végétation géométrique des antennes. Et nous vîmes enfin la fusée, plantée dans le sol comme une aiguille. Nos yeux ne pouvaient en soutenir l'éclat. Un peu plus tard, il y eut des discours. Et mon nom revenait entre les mots avec une régularité métronomique. Les discours étaient prononcés dans toutes les langues et je ne comprenais pas les mots, sauf mon nom, singulièrement écorché, et rapidement il n'eut plus aucune signification. Je me souviens que je hochais la tête de temps à autre, approbativement, mais je n'écoutais même plus la minuscule voix de l'interprète logée dans mes écouteurs.

Sans doute était-ce la chaleur.

Je pensais seulement qu'ils m'enviaient. C'était une chose que je ne pouvais pas comprendre mais dont j'étais sûr. Ils ne savaient pas exactement pourquoi ils m'enviaient, mais c'était ainsi. Sans doute parce que cent mille hommes pouvaient se mettre en marche si j'apposais ma signature au bas d'une feuille.

Et c'était parce qu'ils m'enviaient qu'ils ne m'ont pas plaint quand Anne est morte. Je ne leur demandais pas de me plaindre. Je n'ai jamais rien demandé. Je leur réclamais un peu de silence, mais ils ne me l'ont pas donné.

Je me souviens, lorsqu'Anne est morte, ma femme, dans cet accident stupide, j'ai su que j'avais été seul, toujours, même avec elle. Comme avec Christine. Ce n'était pas la même qualité de solitude, mais c'était la même distance. Seulement maintenant, je commence à supposer quelque chose, je commence à supposer que cette distance, je l'ai soigneusement cultivée, bâtie, édifiée, renforcée.

Lorsque la flamme est apparue sous la fusée, je me suis demandé : « Pourquoi ai-je fait tout cela ? » Ce n'était pas la première fois que je me posais cette question, mais pour la première fois j'y discernais une lueur d'humour. Je n'avais pas encore soixante ans. J'étais au sommet de la montagne. J'avais construit une pyramide et j'étais au sommet de la pyramide. La dernière pierre était posée. Non pas que la tâche fût achevée. Mais ma pyramide était achevée. Ce n'était pas un tombeau comme les pyramides des Pharaons, mais c'était une énorme construction faite d'hommes et de machines, d'ordres et d'ambitions, de rêves, de graphiques, de plans, de bâtiments, de piles nucléaires, de météores, de télescopes, de calculateurs, de tracteurs, de routes, d'usines, c'était un amoncellement immense et ordonné, et pour la première fois je ne savais plus au juste quand ni pourquoi j'avais commencé à édifier ce bric-à-brac colossal.

Les circonstances, probablement.

Tout compte fait, je n'ai jamais vraiment été dans l'espace. La fusée montait lentement. C'était la plus grande, la meilleure machine qu'on ait jamais construite sur la Terre. C'était la pierre terminale de ma pyramide, et je me trouvais à une certaine distance, la contemplant, et maintenant j'avais envie de m'en aller les mains dans les poches, vers le centre introuvable de ce désert de ciment.

J'ai eu l'impression d'avoir manqué quelque chose lorsque la fusée eut disparu du ciel. J'ignorais quoi. Mais cela me tordait le cœur. Brusquement, l'Agence me fit l'effet d'un énorme jouet. Lorsque les Pharaons avaient terminé leur pyramide, je suppose qu'ils attendaient la mort.

L'année suivante, j'ai quitté l'Agence.

« Les résultats obtenus sur un pourcentage significatif de rats semblent probants. On peut espérer que des procédés appropriés pallieront l'effet des enzymes et que le vieillissement s'en trouvera considérablement ralenti... »

Je me rendis compte que j'avais été un moteur à ressort, rien d'autre. Que ce moteur avait été remonté des années et des années plus tôt, je ne sais pas au juste quand, quelque part entre ma quinzième et ma vingt-cinquième année, et qu'il s'était déroulé depuis. Oh ! le ressort était loin de l'épuisement. Mais la roue dentée n'avait plus prise sur rien. Les engrenages tournaient follement, ils n'entraînaient plus aucune mécanique. « Vous travaillez trop, » m'ont dit les médecins. « Votre angoisse est un phénomène physiologique courant. Vous ne pouvez pas espérer y échapper simplement parce que vous vous appelez X... »

Ils ne savaient pas.

Je savais ce qu'est l'angoisse. Toutes ces années où j'ai construit la pyramide, j'ai rarement rencontré l'angoisse. Pas le temps, j'imagine. J'ai eu peur, souvent.

L'angoisse vous tombe dessus lorsqu'il y a trop de possibilités offertes, ou lorsqu'elles se sont toutes consumées. L'angoisse, pour moi, c'est un homme qui s'est précipité un jour dans mon bureau, l'air affolé, ayant forcé toutes les portes et bousculé les secrétaires, et qui s'est mis à crier : « Je veux aller dans un satellite, je veux monter là-haut où il n'y a pas de poids. »

— « Pourquoi ? » ai-je demandé.

— « Je suis cardiaque. Je suis jeune encore, mais j'ai le cœur malade. Les médecins ne peuvent pas me guérir. Mais ils m'ont dit que dans un milieu sans pesanteur, je pourrais encore vivre des années. »

J'ai secoué la tête.

— « Ce n'est pas possible. »

— « Je suis riche, » a crié l'homme. « Je puis faire construire une fusée. Je sais que vous avez besoin d'argent. »

— « Ce n'est pas possible, » ai-je répété, au moment où deux gardes et les secrétaires se précipitaient dans mon bureau, et j'ai fait un geste vague qui signifiait : laissez-le, ne voyez-vous pas qu'il est malade, pas son cœur, pas son corps, mais son esprit, l'angoisse.

Ils se sont arrêtés sur le seuil et tous sont demeurés silencieux. C'était un matin de mai. Il avait plu. Les feuilles jeunes des arbres étaient vertes.

— « Je peux payer, » criait l'homme.

— « Ce n'est pas possible, » ai-je dit pour la troisième fois, à voix basse.

J'aurais pu lui expliquer que cela ne servait à rien, qu'il ne supporterait pas l'accélération des fusées, et que la vie, là-haut, est un enfer perpétuel, qu'il fallait forcer ses poumons à respirer, sous une pression moindre, un air brûlant d'oxygène. Vos médecins ne vous l'ont-ils pas dit ? pensai-je, et sans doute ils l'avaient fait mais cela n'avait pas de poids, il n'y avait que le cri de cet homme qui aspirait à l'espace, à

cette liberté oscillante du non-poids comme le noyé dans les profondeurs glauques de la mer aspire aux étendues à jamais perdues pour lui des rivages aériens. J'aurais pu le lui dire, ajouter que l'argent ne faisait rien à l'affaire, et qu'un homme ne peut prétendre se servir des efforts de toute une planète, même pour vivre mais je ne l'ai pas fait. Je suis resté assis derrière mon bureau, les mains posées sur le large buvard mauve, à plat, doigts écartés, et pensant qu'il y avait une similitude au moins entre cet homme et moi, ce mal que nous portions en nous, l'autre dans son cœur et moi dans mon esprit, et qui nous jetait l'un et l'autre vers l'espace, comme vers un mirage.

Un homme ne peut prétendre se servir des efforts de toute une planète ; n'est-ce pas ce que je faisais ? ai-je pensé, un bref instant. Puis j'ai levé la main droite et les gardes sont entrés et ont emmené l'homme effondré, la bave aux lèvres, les yeux vitreux ;« Une attaque, appelez un médecin, » ai-je dit de ma voix la plus calme.

Je pose presque inconsciemment ma main sur mon flanc gauche et mon cœur bat régulièrement, puissamment ; ce n'est pas cela qui est malade en moi, bien que je n'aie pas cherché moins avidement que cet homme à bondir vers les étoiles.

.. ..

Ma grande chance, ça a été l'angoisse des autres...

CAR CE N'EST PAS POUR RIEN QU'ON A APPELE CES ANNEES LES « ANNEES FOLLES » OU ENCORE LE « TEMPS DE L'ANGOISSE ». MAIS TOUT CELA, CE SONT DES MOTS.

IL Y AVAIT DERRIERE TOUT CELA LE SIMPLE FAIT QUE L'AGE DE L'ESPACE ETAIT ARRIVE ET QUE TOUT LE MONDE LE SAVAIT, LE SENTAIT. CE POUVAIT ETRE UNE NOUVELLE EPOQUE GEOLOGIQUE, BIOLOGIQUE OU HISTORIQUE, UNE ERE NEUVE, OU SIMPLEMENT UNE PAGE D'HISTOIRE EN TRAIN DE S'ECRIRE.

MAIS C'ETAIT A COUP SUR UNE CHOSE EN TRAIN DE SE FAIRE, ET NUL NE POUVAIT L'IGNORER. ET NUL NE POUVAIT SE RASSASIER DE PRECISIONS ET DE REVES. CAR LE TEMPS ETAIT VENU, ENFIN, OU DES HOMMES ETAIENT TOMBES DU CIEL, MAIS D'UN CIEL ETRANGER, ET AVAIENT TOUCHE TERRE, MAIS UNE TERRE ETRANGERE, ET CELA AVAIT SUFFI A COUPER TOUT LIEN ENTRE LE PASSE ET L'AVENIR, UN PASSE LONG ET PROFOND COMME UNE FAILLE, COMME UN GOUFFRE, DONT LE NOM AVAIT ETE SOLITUDE, ISOLEMENT INFINI, UN AVENIR SOUDAIN PLEIN D'ESPACE OU L'ON POUVAIT

RESPIRER SANS PLUS CRAINDRE LA GENE, UN AVENIR PLEIN DE GRANDS HORIZONS, CEUX-LA MEME DE L'UNIVERS.

IL Y AVAIT DERRIERE TOUT CELA LE FAIT QUE DES RIVALITES ENTRE LES PAYS RICHES N'AVAIENT PLUS DE SENS FACE A L'ESPACE, LE FAIT QUE DES HOMMES, NON POINT TOUS, MAIS JUSTE CEUX QU'IL FALLAIT, DESIRAIENT ASSEZ REALISER EN COMMUN UNE ŒUVRE NOUVELLE ET IMMENSE POUR REFUSER DE S'ENTRETUER ET CELA DE LA FAÇON LA PLUS SIMPLE DU MONDE, EN REFUSANT TOUT BONNEMENT D'EMPLOYER LEURS CERVEAUX A RESOUDRE D'AUTRES PROBLEMES QUE CEUX QUI LES PASSIONNAIENT.

L'AGENCE DONNAIT A TOUS LES PAYS, A TOUTES LES PROVINCES DE LA TERRE, A TOUS LES HOMMES ENFIN, L'IMPRESSION QUE L'ESPACE LEUR APPARTENAIT UN PEU.

ET C'ETAIT UNE IMPRESSION QU'ILS ETAIENT PRETS A DEFENDRE CONTRE VENTS ET MAREES...

Jusqu'à ce que je sois tombé sur ma propre angoisse.

LA F. I. C. SE PROPOSE DE PRODUIRE UN FILM RELATANT LA VIE ET L'ŒUVRE DE X... ON AVANCE LES NOMS DE PLUSIEURS METTEURS EN SCENE.

J'ai été seul. Un de mes fils est mort dans le même accident que ma femme.

L'autre est écrivain. Je ne comprends pas ce qu'il écrit. Je suis très calme, maintenant, tout à fait en paix avec moi-même. Je ne bouge presque plus. Tout de même, j'aurais bien voulu savoir. Je ne me suis jamais arrêté une minute. J'aurai dû. Je suis en paix, mais je regrette de ne pas m'être arrêté, une fois, au moins une fois.

Je me demande ce qu'elle a pensé quand la voiture a quitté la route. At-elle regretté quelque chose ? Elle conduisait. On ne m'a jamais dit si... Je me trouvais de l'autre côté de la Terre. Pas pu revenir tout de suite. Elle était morte, de toute façon.

Je suis devenu tout blanc, à l'intérieur aussi, quand on m'a dit. Ils ont prétendu après qu'elle n'était pas heureuse. Dans les journaux. Je n'ai pas su.

Il y a un navire, dans l'espace, qui porte ton nom, Anne. Je ne

sais même plus si je t'ai aimée, Anne. Je crois que oui. J'ai voulu exister à force d'édifier, et maintenant je sais que je me suis trompé. Je suis en paix. Je ne l'ai jamais été. Trop de travail. Trop de responsabilités. Mais la paix, comme une plaine, avec en dessous une bête qui creuse.

J'ai atteint le but, mais je sais maintenant que le but n'a pas d'importance, seulement le long chemin, et qu'il vient un moment où le but est atteint et qu'alors seulement on mesure l'étendue de l'échec. Car tant que le poids de la pyramide pèse sur vos épaules, vous pouvez ignorer ce lest écrasant que vous portez en vous, ce cancer de plomb qui a grandi dans votre esprit. Mais lorsque vous déposez la pyramide...

Je suis au sommet, mais elle repose sur sa pointe. Il me faudrait une autre existence pour tirer parti de ce que je sais maintenant. Je vivrais une autre existence. On s'enferme dans une idée. On entre dans une pyramide pour se protéger. Je me demande ce que j'ai fui. C'est logé quelque part entre ma quinzième et ma vingt-cinquième année.

Il me faudrait une autre existence pour le découvrir. J'ai tout pour être heureux, n'est-ce pas ? Sauf le temps.

Une autre existence pour trouver ce qu'il y a en moi, comme dans un coquillage, comme dans une huître, une impureté, un grain de sable qui force la bête à secréter de la nacre, à produire une sphère ronde qui existera au delà d'elle et qui sa vie durant l'aura protégée contre une chose enfouie — et une autre existence encore pour tirer parti de cette connaissance — je ferais n'importe quoi, je ne ferais rien.

Ou peut-être, même si je vivais mille ans, je ne trouverais pas. Je me demande ce qui m'a manqué. C'est curieux comme une partie de mon esprit est calme et en paix, et pleine de curiosité et d'intelligence, et elle se demande ce qui arrivera demain, et ce qu'il faudrait faire encore, et l'autre n'est que brouillard, et elle s'étend, recouvre la première ; je vais presque arriver à savoir, c'est une curieuse chose que la mémoire, dans les rues de soleil je marchais, et les pierres chaudes avaient la saveur d'une peau, il y a plus de cinquante ans de ça et je ne puis même pas me rappeler cette autre chose, la mémoire est singulière, un jeu de jonchets, avec une patience infinie il faudrait trier, examiner le filet pour retrouver la maille à l'envers d'où tout est parti, une chose dont les autres ne se doutent pas. Ils pensent que je suis fort, que j'ai été fort. Jamais je n'ai été aussi fort que maintenant, je n'ai même plus besoin de construire, ni de dormir, ni de vivre encore...

Les deux hommes, sur Mars, parlaient.

— « Je l'ai vu une fois, une seule fois, » dit le plus grand, qui avait un visage mince et des mains nerveuses. « Il nous a parlé. Il nous a dit que l'homme avait atteint les frontières de son monde et que partout, sur chaque île, sur chaque pic, en chaque baie, il s'est rencontré lui-même. Et que maintenant il aspire à découvrir autre chose. Qu'il fouille l'espace dans l'espoir d'y trouver un message, qu'il creuse le sable de Mars en souhaitant relever une trace, qu'il se prépare au grand saut qui l'amènera au-delà des lisières de l'inconnu, qu'il veut crever la membrane résistante qui l'entoure et plonger, mais que pour cela il lui faut une aide étrangère, qu'il lui manque un regard neuf, celui d'une autre espèce, qu'il lui faut un médecin venu d'ailleurs pour l'opérer de ce mal tenace : la solitude. Non plus la solitude individuelle, mais la solitude d'une espèce, la solitude d'une planète, d'une civilisation qui s'est étendue sur toute la surface de la Terre et a unifié et uniformisé toutes choses.

» Je me demande s'il y croyait. »

— « Pourquoi pas ? » dit l'autre homme, un Asiatique. « Pourquoi aurait-il déployé tant d'énergie s'il n'y croyait pas ? »

Le premier ne répondit pas. Il regardait le ciel par la grande baie.

— « Je me demande, » dit-il, « si on atteindra un jour les étoiles. »

L'Asiatique laissa tomber la feuille couverte de symboles mathématiques qu'il corrigeait péniblement, et sourit.

— « Non, » dit-il, « non. Elles sont trop loin. »

ROBERT A. HEINLEIN

La mère célibataire

Robert Heinlein s'est ici amusé, c'est évident. La question qu'on se posera (que certains lecteurs se poseront) est : nous amuse-t-il ? Le paradoxe temporel est un sujet fertile, chacun le sait. Tellement fertile qu'il permet tous les effets... Voici un paradoxe qui laisse assez loin derrière lui ce qu'on a fait presque de mieux dans le genre. L'idée est trop farfelue, elle ne tient pas debout, diront les cartésiens. Notre réponse sera : laissez votre cartésianisme au vestiaire.



22 *heures* 17. *Zone temporelle V (EST).* 7 *novembre* 1970. *New York.* « *La Boîte à Papa* ».

J'étais en train d'astiquer un verre quand la mère célibataire a fait son entrée. Il était 22 h. 17, heure de la zone cinq (temps est), le 7 novembre 1970. Les agents temporels notent toujours l'heure et la date. C'est impératif.

La mère célibataire était un jeune homme de vingt-cinq ans, pas plus grand que moi, aux traits enfantins et au caractère irascible. Je n'aimais pas son air — je ne l'avais jamais aimé — mais c'était le gars que je devais recruter. Aussi l'accueillis-je en arborant mon meilleur sourire commercial.

Je suis peut-être trop exigeant. Il n'était pas bavard. Son sobriquet venait de ce que, chaque fois qu'un curieux l'interrogeait sur son pedigree, il répondait : « Je suis une mère célibataire. » Quand il n'était pas trop mal luné, il expliquait : « J'écris des confessions vécues pour la presse du cœur. A quatre *cents* le mot. » Mais s'il était mal embouché, il attendait les réactions de l'interlocuteur. Sa technique de combat rapproché était impitoyable — il se battait comme une femme-flic. C'est une des raisons pour lesquelles il m'intéressait. Pas la seule, d'ailleurs.

Il semblait déprimé et, à en juger par son expression, il en voulait encore plus que d'habitude à l'humanité. En silence, je lui servis une double ration de mon tord-boyaux extra et laissa la bouteille à sa portée. Il vida son verre. Le remplit.

Je passai un coup de chiffon sur le comptoir. « Alors, comment va l'escroquerie de la mère célibataire ? »

Ses doigts serrèrent le verre et je crus qu'il allait me l'envoyer à la figure. Je me suis penché pour saisir la matraque cachée sous le bar. Quand on va et vient dans le temps, on s'efforce de tout prévoir mais il y a tellement de facteurs en jeu qu'il ne faut jamais prendre de risques inutiles. La physionomie de l'homme se détendit imperceptiblement. C'est le genre d'indices qu'on nous apprend à détecter, à l'instruction.

« Pardon, » fis-je. « Je voulais seulement vous demander : comment marchent les affaires ? Admettons que je vous ai dit : quel temps fait-il ? »

— « Les affaires marchent bien, » répondit-il d'un ton revêche. « J'écris mes trucs, on les édite et ça me permet de manger. »

Je me servis un verre et me penchai vers lui.

— « En fait, c'est pas mal, vos machins. J'en ai lu quelques-uns. C'est étonnant à quel point vous saisissez le point de vue féminin ! »

Là, je commettais une imprudence mais c'était indispensable : il se refusait obstinément à avouer ses noms de plume. Heureusement, il était si monté qu'il n'enregistra que les derniers mots.

— « Le point de vue féminin, » répéta-t-il avec dégoût. « Ça, je le connais, le point de vue féminin ! Et pour cause ! »

— « Vraiment ? » murmurai-je vaguement. « Vous avez des sœurs ? »

— « Non. Si je vous racontais mon histoire, vous ne me croiriez pas. »

— « Je n'en suis pas tellement sûr ! Les bistrots et les psychiatres savent que rien n'est plus étrange que la vérité. Si vous connaissiez certaines de celles que j'ai entendues, vous rouleriez sur l'or. Des choses incroyables. »

— « Vous ne savez pas ce que signifie le mot incroyable ! »

— « Allons donc ! Rien ne m'étonne. Certains récits que l'on m'a faits sont plus insolites que tout ce que vous pourriez me débiter. »

Il émit un reniflement de mépris.

— « On parie le reste de la bouteille que je vous épate ? »

— « Non. Une bouteille entière. » J'en posai une près de lui.

— « Soit... »

Je fis signe à mon barman de s'occuper de la clientèle. Nous étions tout au bout du comptoir, là où je réserve un tabouret libre en entassant, devant, des bocaux de cornichons, des chips, et autres amuse-gueule. A l'autre extrémité, quelques consommateurs suivaient les matches de base-ball à la télévision. Le juke-box fonctionnait. Nous étions aussi tranquilles que dans une chambre.

— « Eh bien, » commença-t-il, « je suis un bâtard. »

— « Cela n'a rien d'exceptionnel. »

— « Un vrai bâtard. Mes parents n'étaient pas mariés. »

— « Très banal. Les miens non plus. »

— « Quand... » Il s'interrompit et, pour la première fois, je discernai une certaine animation dans le regard qu'il m'adressa. « Vous parlez sérieusement ? »

— « Tout ce qu'il y a de plus sérieusement. Je suis cent pour cent bâtard. J'ajouterai que dans ma famille, personne ne s'est jamais marié. Nous sommes tous de naissance illégitime. »

Comme il lorgnait mon anneau, je le lui montrai.

— « Oh ! C'est ça qui vous intrigue ? On dirait une alliance, hein ? Je la porte pour que les femmes me laissent la paix. » Cet anneau est très ancien. Je l'ai acheté en 1985 à un collègue qui l'avait ramené d'une mission dans la Crète préchrétienne. « Le serpent Ourobore, le serpent qui dévore éternellement sa propre queue. Le symbole du Grand Paradoxe. »

C'est à peine s'il lui accorda un coup d'œil.

— « Si vous êtes vraiment un bâtard, vous savez ce qu'on ressent. A l'époque où j'étais une gamine... »

— « Eh ? Je crois que je vous ai mal compris ! »

— « Qui est-ce qui raconte l'histoire ? Vous ou moi ?... Je disais donc : à l'époque où j'étais gamine... Vous avez déjà entendu parler de Christine Jorgenson ? Ou de Roberta Cowell ? »

— « Euh... ces histoires de changement de sexe ? Voudriez-vous me laisser entendre que... »

— « Si vous m'interrompez, je me tais. J'étais une enfant trouvée. On m'a mise à l'assistance à Cleveland en 1945. J'étais âgée d'un mois. Petite fille, j'étais jalouse des gosses qui avaient des parents. Quand j'ai su la vérité sur les histoires sexuelles — et on apprend ça vite dans les orphelinats, vous pouvez me croire... »

— « Je sais. »

— « ... je me suis juré que si j'avais un môme, il aurait un papa et une maman. Ça m'a permis de rester pure. Un exploit dans le milieu où j'évoluais ! Il a fallu que j'apprenne à me battre pour conserver ma pureté. Et puis, en grandissant, j'ai compris que j'avais bien peu de chances de me marier un jour. Pour les mêmes raisons que celles qui m'avaient empêchée d'être adoptée. » Son regard se durcit. « J'avais une figure chevaline, des dents de chèvres, pas de poitrine et des cheveux raides comme des baguettes de tambour. »

— « Oh ! vous n'êtes pas plus moche que moi. »

— « Qui se soucie du physique d'un tenancier de bar ? Ou d'un écrivain ? Seulement, les gens qui veulent adopter une gosse choisissent de jeunes oies aux yeux bleus et aux cheveux d'or. Plus tard, les garçons recherchent les jolis minois et les poitrines bien garnies. » Il haussa les épaules. « Je ne pouvais pas me mettre sur les rangs. Alors j'ai décidé de m'engager chez les W E N C H E S. »

— « Hein ? »

— « Le « *Women's Emergency National Corps, Hospitality & Entertainment* » (1) — ce qu'on appelle maintenant le Groupe Auxiliaire d'Infirmerie des Anges de l'Espace pour les Légions Extraterrestres. »

Après les avoir chronifiées, je reconnaissais ces dénominations. Nous en utilisons une autre pour désigner ce corps militaire d'élite : le *Women's Hospitality Order Refortifying & Encouraging Spacemen* (2). Les allées et venues dans le temps entraînent d'invraisemblables distorsions du vocabulaire. Sait-on qu'autrefois une station-service était un endroit où l'on débitait du pétrole ? Je me rappelle qu'un jour, alors que j'accomplissais une mission sous l'ère Chruchill, une femme m'a dit : « Attendez-moi à la station-service d'à côté. » Eh bien, cette invitation n'avait nullement le sens auquel on pense : en ce temps-là, il n'y avait pas de lits dans les stations-service.

L'autre continuait son récit : « C'était l'époque où l'on dut se résigner à admettre qu'il était impossible d'expédier des hommes dans l'espace pendant des mois et des années sans prévoir quelque chose pour lutter contre la tension psychologique des équipages. Vous vous rappelez les cris d'orfraie que poussèrent les puritains ? Cela améliorait mes chances car les volontaires étaient rares. Pour être choisie, il fallait qu'une fille fût respectable, vierge de préférence (les spécialistes de l'entraînement aimaient partir de zéro), d'une intelligence supérieure à la moyenne et émotionnellement stable : or, la plupart des volontaires étaient de vieilles grues ou des névrosées qui craquaient après dix jours de voyage. De cette façon, je n'avais pas besoin de m'inquiéter de mon physique : si j'étais acceptée, on rectifierait ma dentition, on me ferait une permanente, on m'apprendrait à marcher, à danser, on m'enseignerait l'art et la manière d'écouter un homme avec affabilité et tout le toutim — sans parler de l'instruction spéciale pour services exceptionnels. S'il le fallait ils n'hésiteraient pas à recourir à la chirurgie esthétique : il n'y avait rien de trop beau pour nos petits gars de l'espace. Et puis, surtout, si l'on ne devenait pas enceinte pendant la durée de l'engagement, on était à peu près certaine d'épouser un astronaute. C'est encore pareil aujourd'hui : les « anges de l'espace » se marient avec les hommes de l'espace. Ils parlent la même langue.

» A dix-huit ans, je fus placée comme aide familiale. Mes employeurs voulaient simplement une domestique à bon marché mais je m'en moquais : je ne pouvais pas m'engager avant vingt-et-un

(1) Corps national des auxiliaires féminines pour les secours d'urgence, section hospitalité et divertissement. Les initiales, W. E. N. C. H. E. S., forment l'équivalent anglais d'un mot qu'une pièce de Jean-Paul Sartre rendit célèbre sous forme de points de suspension...

(2) Le signe de ce corps destiné à soutenir le moral des astronautes, W. H. O. R. E. S., signifie lui aussi le même mot.

an. Je m'occupais du ménage pendant la journée et j'allais aux cours du soir sous prétexte d'achever mes études de sténo-dactylo. En réalité, je m'étais inscrite à une école de maintien afin d'améliorer mes chances.

» C'est alors que j'ai fait la connaissance de ces escrocs bourrés de dollars. Ah ! la la ! Quel matelas de billets de cent dollars il avait, ce bon à rien ! Il me les a montrés un soir en me disant que je n'avais qu'à me servir. Mais je ne l'ai pas fait. Il me plaisait bien. C'était le premier type qui était gentil avec moi sans essayer de me faire des avances. J'ai abandonné mes cours pour le voir plus souvent. Et puis, un soir, dans le parc, il a commencé à me faire des avances. »

Comme il se taisait, je lui demandai : « Et alors ? »

— « Alors, rien ! Je ne l'ai jamais revu. Il m'a raccompagnée chez moi, m'a embrassée en partant et il n'est plus revenu. Si je le retrouvais, » ajouta la mère célibataire, l'œil farouche, « je le tuerais. »

— « Bien sûr, je comprends vos sentiments, » dis-je d'un ton compatissant. « Mais le tuer... le tuer pour avoir agi d'une façon si naturelle... Hum. Savez-vous vous battre ? »

— « Hein ? Qu'est-ce que cela a à voir avec tout cela ? »

— « Beaucoup ! Peut-être mérite-t-il de se faire casser les deux bras pour s'être moqué de vous mais... »

— « Il mérite bien pis. Attendez la suite. Je suis parvenue à conserver cette aventure secrète et j'ai décidé de considérer que c'était beaucoup mieux comme cela. Je ne l'aimais pas vraiment, je n'aimerai sans doute jamais personne et je désirais plus que jamais entrer chez les W E N C H E S. La virginité n'était pas une condition *sine qua non :* aussi, je pouvais toujours être candidate. J'ai retrouvé mon moral. Alors, je me suis rendue compte que ma jupe commençait à devenir trop étroite. »

— « Un enfant en route ? »

— « Je suis restée chez mes grigous de patrons tant que j'ai pu travailler ; ensuite, ils m'ont flanquée à la porte. L'orphelinat n'a pas voulu de moi et j'ai atterri à la maternité, dans un hospice où j'ai vidé les bassins jusqu'au jour de mon accouchement.

Je me suis retrouvée un soir (poursuivit la mère célibataire) sur une table d'opération avec une infirmière à côté de moi qui me disait : « Détendez-vous. Maintenant, respirez fort. » Quand je me suis réveillée, j'étais au lit, insensible jusqu'à la poitrine. Le chirurgien est entré et m'a demandé d'une voix guillerette : « Comment vous sentez-vous ? »

— « Comme une momie. »

— « Naturellement. Vous êtes couverte de bandages et bourrée

de drogue. Ça ira. Mais une césarienne, c'est autre chose que de percer une ampoule au talon ! »

— « Une césarienne ? Docteur... ai-je perdu le bébé ? »

— « Non, l'enfant est superbe. »

— « C'est un garçon ou une fille ? »

— « Une fille éclatante de santé. Elle pèse cinq livres. »

Je me laissai aller. C'est quelque chose d'avoir fait un enfant. Je me disais que je m'en irais ailleurs, que je me ferais appeler Madame et que je ferais croire à la petite que son père était mort. Ma gosse, elle, ne connaîtrait pas l'orphelinat.

Mais le chirurgien continuait de parler : « Dites-moi... euh... » (il évitait de m'appeler par mon nom) « n'avez-vous jamais constaté de troubles glandulaires ? »

— « Moi ? Bien sûr que non. Pourquoi donc ? »

Il hésita avant de poursuivre : « Vous allez prendre ça en une seule dose. Après, on vous fera une piqûre pour dormir. Vous aurez besoin de retrouver votre calme. »

— « Pourquoi donc ? »

— « Vous n'avez pas entendu parler de ce médecin écossais qui était du sexe féminin jusqu'à l'âge de trente-cinq ans et qui est devenu un homme après une intervention chirurgicale ? Il s'est marié depuis et a une existence parfaitement normale. »

— « Qu'est-ce que cela a à voir pour moi ? »

— « Rien de mystérieux. Vous êtes un homme. »

— « Quoi ? » hurlai-je en essayant de m'asseoir.

— « Allons... ne vous énervez pas. Après avoir pratiqué l'incision pour la césarienne, j'ai été stupéfait du spectacle qui m'attendait. Pendant que je délivrais le bébé, j'ai fait appeler le patron en consultation et nous vous avons examinée. On a fait le maximum. Ça a duré des heures. Vous possédiez deux jeux complets d'organes sexuels à l'état embryonnaire. La matrice était cependant assez développée pour que vous ayez pu avoir un enfant. Comme il n'était pas question d'espérer une autre maternité, nous l'avons enlevée et nous nous sommes arrangés pour que vous puissiez vous viriliser totalement. » Il posa sa main sur mon épaule. « Ne vous en faites pas. Vous êtes jeune, votre organisme va se réajuster, nous surveillerons de près votre équilibre glandulaire et nous ferons de vous un joli garçon. »

Je commençai à sangloter : « Et mon bébé ? »

— « Evidemment, vous n'aurez pas assez de lait pour le nourrir. Si j'étais vous, je ne chercherais pas à le voir et je lui trouverais des parents adoptifs. »

— « Non ! »

Il haussa les épaules. « C'est à vous de décider. Vous êtes sa

mère... enfin, euh, vous êtes ses parents. Mais ne vous cassez pas la tête pour l'instant. Il faut d'abord vous remettre sur pieds. »

Le lendemain, on m'autorisa à voir la petite. J'essayais de m'habituer à elle. Je n'avais jamais connu de nouveaux-nés et j'ignorais comme ils sont affreux. Ma fille ressemblait à un singe orangé. Les sentiments que j'éprouvais à son égard firent place au ferme propos d'agir au mieux pour elle. Mais un mois plus tard, ma détermination n'avait plus aucun sens. »

— « Tiens ? Comment cela ? »

— « On l'a enlevée ! »

— « Enlevée ? »

Il s'en fallut de peu que la mère célibataire ne renversât la bouteille, enjeu du pari. « Kidnappée. A l'hôpital même. » Il respirait avec difficulté. « Qu'est-ce que vous en pensez ? Arracher à un type tout ce qui lui reste dans la vie ? »

— « Je reconnais que c'est une triste histoire. Tiens ! Je vous verse un autre verre. Et... pas d'indices ?

— « Rien qui eût pu mettre la police sur une piste. Quelqu'un qui se prétendait l'oncle de la petite était venu la voir. Profitant de ce que l'infirmière avait le dos tourné, il est parti avec elle. »

— « Il n'existait pas de description du kidnappeur ? »

— « Un type avec un visage qui ressemblait à n'importe quel visage — comme le vôtre ou le mien. Un point c'est tout. Moi, je suis sûr que c'était le père. L'infirmière a juré ses grands dieux que l'individu paraissait assez âgé, mais il était probablement grimé. Qui d'autre aurait volé cette gamine ? Il arrive que des femmes sans enfant ravissent ceux des autres mais qui a jamais entendu parler d'un homme commettant ce genre de rapt ? »

— « Et ensuite, que vous est-il arrivé ? »

— « Je suis resté onze mois dans ce sinistre établissement. J'ai subi trois opérations. Au bout de quatre mois, la barbe a commencé à me pousser et avant mon départ je me rasais régulièrement. Je ne pouvais plus douter d'être véritablement transformée en homme. » Il eut un sourire dépourvu de gaieté. « Je considérais avec beaucoup d'intérêt la poitrine des infirmières. »

— « Enfin, j'ai l'impression que vous vous en êtes bien tiré, en définitive. Vous êtes un type tout ce qu'il y a de plus normal. Gagnant gentiment sa vie et qui n'a pas de gros soucis. Vous savez, l'existence n'est pas toujours drôle pour une femme. »

Il me dévisagea sans aménité : « Vous semblez très au courant de la question ? »

— « Et alors ? »

— « Vous connaissez l'expression *une femme perdue* ? »

— « Euh... Elle date. Ça ne veut plus dire grand chose depuis pas mal d'années. »

— « J'étais aussi perdu qu'une femme peut l'être : je n'étais plus une femme — et je ne savais pas comment être un homme. »

— « J'imagine que c'est une habitude à prendre. »

— « Vous ne vous rendez pas compte. Je ne parle pas de l'apprentissage : s'habiller autrement, ne pas se tromper de porte quand on va aux lavabos. Ça, je l'ai appris à l'hôpital. Mais comment vivre ? Quel travail obtenir ? Je ne savais même pas conduire, je n'avais aucune formation professionnelle. Et il ne fallait pas songer aux travaux manuels à cause de mon opération.

» Je haïssais mon séducteur puisque, à cause de lui mon rêve d'entrer dans les W E N C H E S était brisé. Mais ma haine atteignit son paroxysme lorsque, changeant mon fusil d'épaule, je tentai de m'engager dans le Corps des Astronautes. Dès que le major eut vu la cicatrice sur mon abdomen, il me déclara inapte au service. Il m'examina longtemps pour satisfaire sa curiosité. Il avait lu une communication sur mon cas.

» Alors, j'ai changé de nom et j'ai gagné New York. J'ai commencé par trouver une place de marmiton. Puis j'ai loué une machine à écrire et je me suis installé comme dactylo à domicile. Quelle rigolade ! En quatre mois, j'avais tapé quatre lettres et un malheureux manuscrit destiné au *Magazine des Histoires Vécues*. Tout juste bon pour la poubelle, mais le tordu qui en était l'auteur est arrivé à le placer. Ça m'a donné des idées. J'ai acheté tout un stock de revues du cœur que j'ai entrepris d'étudier. » Il me regarda d'un air cynique. « A présent, vous comprenez pourquoi il y a un parfum si authentiquement *féminin* dans mes histoires de mères célibataires, bien que je n'ai jamais vendu la seule qui soit vraiment réelle. Alors, cette bouteille... je l'ai gagnée ? »

Je la poussai vers lui. J'étais mal à l'aise mais je devais faire le boulot jusqu'au bout.

— « Vous voulez toujours mettre la main sur le type en question ? »

Une lueur sauvage brilla dans son regard.

« Du calme. Vous ne le tuerez pas ? »

Il eut un rire sardonique.

— « Vous vous foutez de moi ? »

— « Ne vous excitez pas. J'en sais plus long sur cette affaire que vous ne le croyez. Et je pense être en mesure de vous aider. *Je sais où le trouver.* »

Il se pencha sur le bar.

— « Où ça ? »

— « Lâchez ma chemise, mon vieux, » fis-je d'une voix douce en lui montrant mon gourdin, « sinon vous allez vous retrouver éten-

du de tout votre long dans la rue et je raconterai aux flics que vous avez eu une syncope. »

Il me lâcha.

— « Pardon. Mais dites-moi où il est. Et dites-moi aussi comment il se fait que vous en sachiez aussi long. »

— « Chaque chose en son temps. Il existe des archives, vous savez : dans les hôpitaux, les orphelinats, les cabinets des docteurs. La directrice de l'institution où vous avez passé votre enfance était une certaine Mrs. Fetherage, n'est-ce pas ? Et c'est un certain Mr. Gruenstein qui lui a succédé, n'est-ce pas ? Avant d'avoir changé de sexe, vous vous appeliez Jane, n'est-ce pas ? Et vous ne m'avez donné aucun de ces renseignements, hein ? »

Il était ébahi et un tantinet effrayé.

— « Qu'est-ce que cela signifie ? Vous cherchez à me créer des ennuis ? »

— « Absolument pas. J'ai vos intérêts à cœur, c'est tout. Je suis en mesure de vous mettre le type dans les bras. Vous lui ferez ce que vous jugerez bon. Mais je ne crois pas que vous le tuerez. Pour ça, il faudrait être cinglé, et vous ne l'êtes pas. Pas tout à fait. »

— « Pas de salades. Où est-il ? »

Je lui versai un verre. Un petit. Il était ivre mais la colère contrebalançait l'effet de la boisson.

— « Pas si vite. Je vous rends un service mais il faut que vous m'en rendiez un autre en échange. »

— « Lequel ? »

— « Votre métier ne vous plaît pas. De quoi avez-vous envie ? De gagner gros, d'avoir un travail stable, des frais professionnels intégralement remboursés, d'être votre propre maître, de mener une vie aventureuse et sans monotonie. »

Il me regarda dans le blanc des yeux.

— « C'est le canard à cinq pattes que vous me proposez ? Laissez tomber, papa : un job pareil, cela n'existe pas. »

— « Bon. Envisageons les choses sous un angle différent : je vous livre le gars, vous réglez vos comptes avec lui, et, après, vous essayez mon job. Si vous ne le trouvez pas en tout point conforme à ce que je vous en ai dit... eh bien, je ne vous retiendrai pas. »

Il oscillait de gauche à droite ; le dernier verre l'avait assommé. « Quand vous m'le livrez ? » demanda-t-il d'une voix pâteuse.

— « Si l'affaire est dans le sac, tout de suite ».

Il agita la main : « Marché conclu. »

D'un signe de tête, j'ordonnai à l'employé de s'occuper de la maison et regardai l'heure : il était 23 heures. Je me penchais pour me faufiler par la porte sous le bar quand le juke box se mit à hurler « *Je suis mon propre grand-père* ». Le fournisseur a pour consigne de ne mettre que de vieilles chansons populaires ou des airs

classiques, car je ne peux pas avaler la « musique » d'après 1970, mais je ne savais pas que cet enregistrement était dans la machine.

— « Arrêtez ça, m'exclamai-je, « et remboursez le client qui l'a mis. » Puis j'ajoutai : « Je m'absente un moment. Je vais à la réserve. »

Précédant la mère célibataire, je m'engageai dans le passage que ferme une porte dont seuls le gérant de jour et moi-même avons la clé. Au delà s'en trouve une seconde que je suis seul à pouvoir ouvrir et par laquelle on accède à une petite pièce.

Mon compagnon considéra d'un regard embué les murs veufs de fenêtre. « Ous' qu'il est ? »

— « Tout près. »

J'ouvris le coffret, seul objet meublant la resserre. C'était un modulateur de coordonnées portatif modèle 1992. Une pure merveille : pas une pièce amovible, poids en charge : 23 kilos, camouflé en valise. Je l'avais réglé avec soin la veille ; tout ce qui me restait à faire était de déplier la résille métallique de limitation de champ, ce que je fis sans attendre.

— « Qu'est-ce que c'est que ça ? » me demanda-t-il.

— « Une machine à voyager dans le temps », répondis-je en lançant le filet de façon qu'il nous recouvrît tous les deux. L'autre poussa un cri de surprise et recula d'un pas. Il faut toute une technique pour obtenir ce résultat : on doit lancer la résille de telle façon que le sujet recule instinctivement et qu'elle se trouve à son aplomb. Il ne reste plus alors qu'à la serrer étroitement. Faute de quoi, on risquerait d'abandonner ses semelles ou un bout de pied. Ou d'emporter une tranche du sol. Ce n'est pas plus difficile que cela. Certains collègues emploient la ruse pour emprisonner le sujet dans les mailles. Moi, je dis la vérité et je profite de l'ébahissement de l'homme pour mettre le contact.

⁂

10 *heures* 30. *Zone VI. Avril* 1963. *Cleveland* (*Ohio*). *Apex Building.*

— « Hé, » fit-il. « Débarrassez-moi de ce satané truc. »

— « Excusez-moi », répondis-je. Je repliai le filet et le rangeai dans le coffret. « Vous disiez que vous vouliez retrouver ce type. »

— « Mais... Vous avez parlé de machine à voyager dans le temps ! »

Du doigt, je lui montrai la fenêtre. « Croyez-vous que nous sommes toujours en novembre ? Et toujours à New York ? » Tandis que, bouche bée, il contemplait les jeunes bourgeons et le paysage printanier, je sortis du coffre un paquet de billets de cent dollars dont je

vérifiai que les numéros étaient compatibles avec l'année 1963. Le Bureau Temporel se moque de ce que l'on dépense (cela ne coûte rien), mais il déteste les anachronismes inutiles. Si vous commettez trop d'erreurs, vous êtes traduit devant une cour martiale qui vous exile pendant un an dans une période désagréable, l'année 1974 par exemple, avec son rationnement rigoureux et son travail obligatoire. Je ne fais jamais de tels faux pas. L'argent convenait.

— « Qu'est-ce qui s'est passé ? »

— « Il est ici. Vous pouvez aller à sa recherche. Tenez. Voilà pour vos faux frais. Réglez vos comptes. Après, je viendrai vous reprendre. »

La vue des billets de cent dollars a un effet hypnotique sur les gens qui n'ont pas l'habitude d'en avoir. Tandis qu'il comptait la liasse d'une main incrédule, je le poussai dehors et refermai la porte. Le second temps de l'opération consistait en un petit bond temporel sans difficulté.

***

17 *h. Zone VI. Mars* 1964. *Cleveland. Apex Building.*

Une note glissée sous la porte m'avertissait que mon loyer arrivait à expiration la semaine suivante. A cela près, la chambre avait le même aspect que précédemment. Dehors, les arbres étaient nus ; le ciel était à la neige. Je pris juste le temps de me munir d'argent contemporain, d'enfiler le pardessus et de coiffer le chapeau que j'avais laissés quand j'avais loué les lieux, puis je sautai dans un taxi pour me rendre à l'hôpital. Il me fallut vingt minutes pour chambrer l'infirmière de la nurserie et pouvoir m'emparer du bébé sans me faire remarquer.

Je suis revenu à l'Apex Building. Le réglage de la machine était particulièrement délicat car l'édifice n'existait pas encore en 1945. Mais j'avais précalculé mes paramètres.

***

1 *h. Zone VI.* 20 *septembre* 1945. *Cleveland. Motel Skyview.*

Le bébé, la machine et moi nous sommes matérialisés dans un motel hors de la ville. J'avais antérieurement retenu une chambre au nom de Gregory Johnson. Les rideaux étaient tirés, les fenêtres closes, les portes fermées à clé et le plancher dégagé, cela en prévision d'un éventuel raté lors de l'achronissage. Une chaise qui se trouve là où elle ne le devrait pas peut occasionner de sérieux dégâts physi-

ques — pas la chaise elle-même, bien sûr, mais le choc en retour du champ.

Tout se passa normalement. Jane dormait profondément. Je la couchai dans une boîte en carton et, mon fardeau sous le bras, montai dans la voiture que j'avais louée à cet effet. Arrivé devant l'orphelinat, je déposai la boîte sur les marches, me rendis à la station-service voisine (celle où l'on vendait du pétrole) et téléphonai à l'établissement. Je repris le volant et arrivai à temps pour voir quelqu'un prendre le bébé en charge. J'abandonnai la voiture à proximité du motel et fis le reste du chemin à pied. De retour dans ma chambre, je repartis pour l'année 1963.

***

22 *h. Zone VI.* 24 *avril* 1963. *Cleveland. Apex Building.*

J'avais soigneusement calculé mon retour. Les paramètres temporels sont facteurs de durées non ponctuelles, sauf lorsque l'on retourne au point zéro, et, dans ces conditions, la précision est malaisée à obtenir. Si j'avais correctement manœuvré, Jane devait se trouver dans le parc où elle était en train de s'apercevoir, au cœur de cette nuit embaumée de senteurs printanières, qu'elle n'était pas tout à fait la jeune fille sage qu'elle s'était imaginée. Je me rendis en taxi jusqu'à la maison de ces fesse-mathieux qui l'employaient et ordonnai au chauffeur de m'attendre au coin de la rue. Je me dissimulai dans l'ombre.

J'aperçus bientôt le couple enlacé. Ils s'arrêtèrent devant la porte et le garçon embrassa longuement Jane. Puis elle rentra et lui s'éloigna. Je m'élançai sur ses talons quand il eut tourné et le prit par le bras.

— « Et voilà, mon petit, » déclarai-je doucement. « Je vous ramène, maintenant. »

Suffoqué, il me regarda en écarquillant les yeux.

— « Vous ! »

— « Oui, moi. A présent, vous savez qui est le séducteur. Quand vous aurez médité là-dessus, vous saurez qui *vous* êtes. Et si vous réfléchissez plus intensément encore, vous devinerez qui est *le bébé* — et qui je suis, *moi.* »

Il était trop stupéfait pour répondre. Je le conduisis jusqu'à l'Apex et mis la machine temporelle en marche.

***

23 *h. Zone VII.* 12 *août* 1985. *Base des Rocheuses.*

Je réveillai le sergent de garde et, après lui avoir montré mon

ordre de mission, lui donnai l'ordre de mettre mon compagnon au lit avec des tranquillisants et de procéder le lendemain à son inscription. Il m'écoutait avec une mine revêche, mais, dans toutes les ères, la hiérarchie est toujours la hiérarchie ; sans doute se disait-il que, lors de notre prochaine rencontre, ce serait peut-être lui le colonel et moi le sergent. Ce sont des choses qui arrivent chez nous.

— « Quel est son nom ? » demanda-t-il.

Quand je l'eus écrit, il haussa les sourcils et poussa un sifflement.

— « Eh bien, ça ! » murmura-t-il.

— « Occupez-vous seulement de votre travail, sergent, » fis-je. Puis je me tournai vers mon compagnon. « Vos ennuis sont terminés, mon petit. Vous allez maintenant faire le plus beau métier dont un homme puisse rêver. Et ça marchera, je le sais. »

— « C'est vrai, » intervint le sergent. « Regardez-moi : je suis né en 1917 et je suis toujours là, toujours jeune, toujours heureux de vivre. »

Je rentrai dans la salle des départs et réglai l'engin sur le zéro présélectionné.



23 *h.* 01. *Zone V.* 7 *novembre* 1970. *New York.* « *La Boîte à Papa* ».

Je sortis de la réserve, une bouteille à la main afin de justifier mon absence qui avait duré une minute. Mon aide avait des mots avec le client qui avait mis en marche « *Je suis mon propre grand-père* ». « Allez ! Laissez-le écouter, » dis-je. « Vous débrancherez l'appareil après. » J'étais très fatigué.

C'est pénible mais il faut bien que quelqu'un s'en charge. Il est très difficile de recruter à partir de 1972 et de la Grande Erreur. Y a-t-il un meilleur moyen que de prendre les gens entièrement emberlificotés là où ils sont et de leur donner une tâche bien payée, intéressante (même si elle est dangereuse), en les embauchant pour servir une cause nécessaire ? Tout le monde sait maintenant pourquoi la Guerre Loupée de 1963 a loupé. Les bombes qui devaient détruire New York n'ont pas explosé, mille et mille choses ne se sont pas passées comme prévu — et tout cela grâce à l'intervention de gens comme moi.

Mais il y a l'Erreur de 1972. Celle-là, nous n'y sommes pour rien et il est impossible de l'annuler : il n'y a pas de paradoxe à résoudre. Une chose est ou elle n'est pas, aujourd'hui et à jamais, amen ! En tout cas, il n'y aura plus de 1972. Un ordre daté de 1992 a priorité sur tous les autres.

J'ai fait la fermeture avec cinq minutes d'avance. Dans la caisse, j'ai laissé une lettre avertissant le gérant de jour que j'acceptais

son offre de racheter ma participation et où je lui conseillais, comme je partais pour de longues vacances, de s'entendre avec mon avocat. Le Bureau décidera s'il y a lieu d'étouffer ou non la créance. Ce qui importe, c'est que les choses soient en ordre. J'ai regagné la petite pièce derrière la réserve. Et en avant, direction 1993.

***

22 h. Zone VII. 12 janvier 1993. Quartier Général, annexe des Rocheuses.

Après m'être présenté à l'officier de service, j'ai regagné ma chambre avec l'intention de dormir une semaine. J'avais apporté la bouteille (après tout, j'avais gagné mon pari) et j'ai pris un verre avant de me mettre à mon rapport. Le breuvage avait un goût détestable et je me suis demandé comment j'avais bien pu me régaler avec ce tord-boyaux. Mais c'était mieux que rien : je n'aime pas être à jeun. Je pense trop. Toutefois, je n'ai pas vidé la bouteille. Il y a des types qui voient des serpents autour d'eux quand ils sont ivres. Moi, ce sont des gens que je vois.

J'ai dicté mon rapport : quarante recrutements, tous approuvés par le service psycho — y compris le mien qui, je le savais, serait lui aussi approuvé. J'étais là, n'est-ce pas ? Cela fait, j'ai rédigé une demande pour solliciter mon affectation à la section opérationnelle. J'en avais par-dessus la tête du recrutement. J'ai glissé les deux documents dans la fente *ad hoc* et suis allé au lit.

Mes yeux sont tombés sur les *Maximes du Temps* qui surplombent ma couche :

Ne fais jamais hier ce qui doit être fait demain.
Si ton entreprise finit par réussir, ne la recommence jamais.
Un point fait à temps en épargne neuf milliards.
Un paradoxe peut se paraccommoder.
Il est plus tôt que vous ne pensez.
Nos ancêtres sont des justes.
Jupiter lui-même s'endort quelquefois.

Ces formules ne me galvanisaient plus comme lorsque j'étais une jeune recrue. Trente années subjectives passées à aller et venir dans le temps, cela vous épuise un homme. Je me suis déshabillé. Une fois nu, j'ai regardé mon ventre. Une césarienne laisse une large cicatrice, mais je suis si velu maintenant qu'il me faut faire un effort pour la distinguer.

Et puis j'ai contemplé l'anneau que je porte au doigt.

Le serpent qui se mord éternellement la queue... Je sais d'où je

viens, moi : mais vous, tous les autres, d'où venez-vous, zombies que vous êtes ?

J'avais un début de migraine mais jamais je ne prends d'analgésique. Cela m'est arrivé une fois — et vous avez tous disparu.

Je me suis glissé dans le lit. J'ai éteint.

Tu n'es pas vraiment là. Il n'y a personne d'autre que moi, Jane, toute seule dans le noir.

Tu me manques terriblement.

Traduit par Michel Deutsch.
Titre original : All you zombies...

ARTHUR C. CLARKE

Quand Saturne se lève

Avec « S. O. S. Lune » *et* « La cité et les astres », *ce sont deux romans d'Arthur Clarke qui viennent presque simultanément d'être publiés en France. (Critique de l'un et l'autre ouvrage dans le présent numéro.) Essentiellement romancier de tempérament, Clarke s'adonne à la nouvelle plutôt comme à un divertissement — ce qui explique l'envergure réduite et l'aspect un peu superficiel de celles qu'il écrit. En voici une qui suggérera une utile comparaison avec* « Le vieil homme et l'espace » *de Gérard Klein (dans ce même numéro). En partant d'une même idée (l'homme fasciné par l'espace), Klein arrive à une réflexion philosophique et Clarke à une vision matérialiste.*



Oui, c'est tout à fait exact. J'avais vingt-huit ans quand je fis la connaissance de Morris Perlman. J'ai connu des milliers de gens à cette époque du haut en bas de l'échelle.

A notre retour de Saturne, tout le monde voulut nous voir, et la moitié des membres de l'équipage fit des tournées de conférences. J'ai toujours aimé parler (ne me dites pas que vous ne l'aviez pas remarqué), mais plusieurs de mes collègues déclarèrent qu'ils aimeraient mieux se rendre sur Pluton qu'affronter le public. Et certains le firent.

Ma tournée couvrait le centre-ouest et, la première fois que je rencontrai Mr. Perlman (nul ne l'appelait autrement, et surtout pas « Morris »), ce fut à Chicago. L'Agence me logeait toujours dans de bons hôtels — quoique pas trop luxueux. Cela me convenait parfaitement : j'aimais loger en des endroits où je pouvais entrer et sortir comme bon me semblait sans entretenir un essaim de larbins en livrée, et où j'avais la possibilité de me vêtir à ma guise sans être considéré comme un clochard. Je vois que vous souriez ; c'est que j'étais un jeunot à l'époque, et bien des choses ont changé depuis...

Il y a longtemps de cela, mais je crois que j'avais donné une conférence à l'Université. En tout cas, je me souviens que j'étais désap-

pointé parce qu'on n'avait pu me montrer le lieu où Fermi avait fabriqué la première pile atomique — l'immeuble avait été rasé quarante ans auparavant, et il ne restait qu'une plaque pour indiquer son emplacement. Je la regardai un long moment, évoquant tous les événements qui s'étaient déroulés depuis ce jour lointain de 1942. Il y avait eu ma naissance, pour commencer ; et, pour finir, l'énergie atomique m'avait permis de faire le voyage à Saturne et retour. C'était là une chose à laquelle Fermi et ses collaborateurs n'avaient sans doute *jamais songé* en assemblant leur primitif bâti d'uranium et de graphite.

Je prenais mon petit déjeuner dans un salon de l'hôtel, quand un homme frêle, d'âge moyen, vint s'asseoir en face de moi. Après un « bonjour » poli accompagné d'un signe de tête, il eut un geste de surprise en me reconnaissant. (Evidemment, il avait manigancé cette rencontre, mais je l'ignorais alors.)

— « Quel plaisir ! » fit-il. « J'assistais à votre conférence hier soir. Comme je vous ai envié ! »

Je lui fis un sourire plutôt forcé ; je ne suis jamais très sociable à l'heure du breakfast, et j'avais appris à me méfier des piqués, des fâcheux et des enthousiastes qui me considéraient comme leur proie légitime. Mr. Perlman, cependant, n'était pas un fâcheux — mais c'était à coup sûr un enthousiaste, et je crois qu'on aurait pu le qualifier de piqué.

Il avait toutes les apparences du businessman moyen et relativement prospère, et je pensai qu'il était client de l'hôtel comme moi. Le fait qu'il eût assisté à ma conférence n'était pas surprenant : elle avait été ouverte à tous et, comme il se doit, annoncée à grands fracas par voie de presse et de radio.

« Depuis mon enfance, » déclara mon hôte non-invité, « Saturne m'a fasciné. Je sais exactement *quand* et *comment* cela débuta. Je devais avoir à peu près dix ans quand je vis les magnifiques peintures de Chesley Bonestell, illustrant la planète telle qu'on devait l'apercevoir depuis chacune des neuf lunes. Je suppose que vous les connaissez ? »

— « Certainement, » répondis-je. « Bien qu'elles aient plus d'un demi-siècle, on n'a pas encore fait mieux. Nous en possédions deux copies sur *L'Audacieux,* fixées sur la table de navigation. Je regardais souvent ces tableaux pour les comparer avec la réalité. »

— « Alors, vous comprenez ce que j'ai éprouvé, dans les années cinquante. Je passais des heures à tenter de concevoir que cet objet, avec ces anneaux d'argent qui l'entouraient, n'était pas une simple vision d'artiste mais existait véritablement... que c'était *réellement* un monde dix fois plus grand que la Terre.

» A cette époque, je n'aurais pas imaginé que je pouvais voir moi-même cette merveille ; je croyais sincèrement que seuls les astronomes, grâce à leurs télescopes géants, étaient en mesure de contempler

de tels spectacles. Et puis, vers l'âge de quinze ans, je fis une nouvelle découverte — si passionnante que je pus à peine y croire. »

— « Laquelle ? » demandai-je. J'étais maintenant réconcilié avec l'idée de partager mon déjeuner ; mon vis-à-vis paraissait assez important, et son enthousiasme visible avait quelque chose d'attachant.

— « J'appris que le premier imbécile venu peut réaliser un puissant télescope astronomique dans sa cuisine, au prix de quelques dollars et deux ou trois semaines de travail. Ce fut une révélation ; à l'instar de milliers d'enfants, j'empruntai à la bibliothèque municipale le livre « *Comment fabriquer un télescope d'amateur* », d'Ingall, et me mis à la tâche. Dites-moi... avez-vous jamais fabriqué un télescope ? »

— « Non : je suis ingénieur, pas astronome. Je ne saurais même pas par où commencer »

— « C'est incroyablement simple, si l'on suit les indications. On commence avec deux disques de verre épais de deux centimètres. Je trouvai les miens pour cinquante *cents* chez un brocanteur ; c'étaient des glaces pour hublots, inutilisables parce que les bords en étaient écaillés. On fixe ensuite l'un des disques sur un socle à la surface solide et plane — pour ma part, j'utilisai un vieux tonneau placé debout — et on pose l'autre disque par-dessus.

» Il faut alors acheter plusieurs qualités de poudre d'émeri, depuis le grain le plus gros jusqu'au plus fin qui se puisse trouver. On met une pincée de la poudre la plus rugueuse entre les deux disques, et on commence à faire tourner celui du dessus régulièrement d'avant en arrière. Ce faisant, on se déplace lentement autour du tonneau.

» Vous voyez ce qui arrive ? Le disque supérieur se creuse sous l'action de l'émeri et, par la rotation, acquiert une surface sphérique concave. De temps à autre il faut prendre une poudre plus fine, et vérifier la courbure à l'aide de tests optiques fort simples.

» Par la suite, on remplace la potée d'émeri par du buvard, pour obtenir finalement une surface polie, unie, dont on a du mal à croire qu'on l'a réalisée soi-même. Il ne reste qu'une chose, un peu plus difficile, à accomplir : argenter la glace pour en faire un bon réflecteur. Il faut se procurer certaine composition chimique dans une pharmacie, et procéder exactement selon les instructions du livre.

» Je me souviens encore de l'émotion ressentie quand la couche d'argenture s'étendit comme par enchantement sur la surface de mon miroir. Bien qu'il ne fût pas parfait, il suffisait largement et je ne l'aurais certes pas échangé contre le miroir du Mont Palomar.

» Je le fixai à l'extrémité d'une planche ; il n'y avait pas besoin d'un tube de télescope, mais je plaçai une feuille de carton autour du miroir pour éviter la déperdition de lumière. En guise d'oculaire, j'utilisai une petite loupe grossissante payée quelques *cents* dans un bazar. L'un dans l'autre, le télescope ne dut pas me coûter plus de cinq dollars — quoique ce fût pour moi une grosse somme.

» Nous vivions alors dans un hôtel délabré que possédait ma mère sur la Troisième Avenue. Lorsque j'eus assemblé le télescope, j'allai l'essayer sur le toit, au milieu de la forêt d'antennes de TV qui hérissait chaque immeuble à cette époque. Il me fallut un bon moment pour aligner le miroir sur l'oculaire, mais je n'avais pas fait d'erreur et l'engin fonctionna. En tant qu'instrument d'optique, il était certainement pitoyable (après tout, c'était mon premier essai), mais il grossissait au moins cinquante fois et j'attendis le soir avec impatience pour le braquer sur les étoiles.

» J'avais consulté l'almanach, et savais que Saturne se trouverait assez haut vers l'est après le coucher du Soleil. Dès qu'il fit nuit, je fus sur le toit et coinçai mon bizarre assemblage de verre et de bois entre deux cheminées. L'automne tirait à sa fin, mais je ne m'aperçus pas du froid, car le ciel était rempli d'étoiles... et elles étaient toutes à moi.

» Je pris mon temps pour régler l'oculaire avec le maximum de précision, en utilisant la première étoile apparue dans le champ. Puis je me mis à la recherche de Saturne et découvris bientôt qu'il est fort malaisé de repérer quelque chose dans un télescope qui n'est pas convenablement installé. Mais finalement, la planète traversa rapidement le champ : je fis osciller l'instrument de quelques centimètres par ci par là... et je la tins.

» Elle était minuscule, mais parfaite. Je dus retenir mon souffle pendant une minute ; je n'en croyais pas mes yeux. Après les dessins, je voyais enfin la réalité. On eût dit un jouet suspendu dans l'espace, avec les ellipses des anneaux légèrement ouvertes et inclinées dans ma direction. Même aujourd'hui — quarante ans après — je me souviens d'avoir songé : « On dirait qu'elle est artificielle... comme une boule d'arbre de Noël ! » Un astre unique scintillait à gauche, et je sus que c'était Titan. »

Il fit une pause et, pendant un instant, nous eûmes la même pensée. Pour nous deux, Titan n'était plus simplement la plus grosse lune de Saturne — un point lumineux connu des seuls astronomes. C'était un monde hostile, féroce, sur lequel s'était posé *L'Audacieux,* et où trois de mes camarades gisaient dans des tombes anonymes, plus éloignés de leur patrie qu'aucune autre dépouille humaine.

« J'ignore combien de temps je restai à contempler Saturne, les yeux écarquillés, tout en déplaçant mon télescope par petites saccades pour suivre la montée de la planète dans le ciel. Je me trouvais à un milliard de kilomètres de New York ; mais New York me reprit bientôt.

» Je vous ai parlé de notre hôtel ; il appartenait à ma mère, mais c'est mon père qui le gérait... assez mal d'ailleurs. Pendant des années, l'hôtel avait coûté plus qu'il ne rapportait — et tout au long de mon enfance, il y avait eu des crises économiques. C'est pourquoi je ne jette pas la pierre à mon père qui s'était mis à boire ; il devait être à

moitié abruti par les soucis, la plupart du temps. Quant à moi, j'avais totalement oublié que j'aurais dû aider l'employé à la réception...

» Mon père se mit donc à ma recherche, plein de ses propres tourments et ignorant tout de mes rêves. Il me trouva sur le toit-terrasse, en contemplation devant les étoiles.

» Ce n'était pas un être cruel — il ne *pouvait pas* savoir la somme d'étude, de patience et de soin investie dans mon petit télescope, ni comprendre les merveilles que j'avais entrevues durant ce court laps de temps. Je ne le hais plus à présent, mais je me rappellerai toute ma vie le claquement sec que fit mon premier et unique miroir en se fracassant contre le mur. »

Je ne pouvais rien dire. Mon ressentiment du début s'était depuis longtemps transformé en curiosité. Déjà je pressentais que cette histoire avait beaucoup plus de significations qu'il n'y paraissait ; et j'avais remarqué autre chose : la serveuse nous traitait avec une déférence exagérée... dont je ne recevais qu'une modeste part.

Mon vis-à-vis jouait avec le sucrier tandis que j'attendais dans un silence compréhensif. J'avais l'impression qu'un lien s'était formé entre nous, bien que je n'eusse pu dire lequel.

« Je n'ai jamais fabriqué d'autre télescope, » reprit-il. « Quelque chose s'était brisé en même temps que le miroir, quelque chose dans mon cœur. Quoi qu'il en soit, je fus beaucoup trop occupé. Deux événements se produisirent qui modifièrent le cours de mon existence. Mon père nous abandonna, me laissant la charge de la famille. Et puis le métro de la Troisième Avenue fut démoli. »

Ill avait dû remarquer mon air intrigué, car il sourit :

« Oh ! vous ne pouvez pas l'avoir connu. Mais quand j'étais petit, il y avait un métro aérien au milieu de la Troisième Avenue. Il faisait un vacarme et des saletés incroyables. L'Avenue était un quartier de bars miteux, de boutiques de prêteurs et d'hôtels sordides... comme le nôtre. Tout cela changea quand le métro fut rasé ; le prix du terrain grimpa en flèche, et nous devînmes tout à coup prospères. Mon père revint assez rapidement, mais trop tard : *c'était moi* qui gérais l'affaire. Au bout de peu de temps, je fus établi en plusieurs points de la ville, puis dans tout le pays. Je n'étais plus un rêveur perdu dans les étoiles, et je donnai à mon père un de mes plus petits hôtels, dans lequel il ne pouvait guère faire de bêtises.

» Quarante ans ont passé depuis que j'ai regardé Saturne, mais je n'ai jamais oublié cet instant ; et hier soir, vos projections ont tout réveillé dans mon esprit. Je tiens simplement à vous dire ma reconnaissance. »

Fouillant dans son portefeuille, il en sortit une carte.

« J'espère que nous nous reverrons quand vous passerez en ville ; soyez assuré que si vous donnez d'autres conférences, j'y assisterai. Bonne chance — et pardonnez-moi d'avoir abusé de votre temps. »

Puis il partit, avant même que je pusse placer une parole. Je jetai un coup d'œil à la carte, la rangeai dans ma poche et terminai assez pensivement mon petit déjeuner.

Quand je signai mon bon de repas en quittant le salon de l'hôtel, je m'enquis :

— « Qui était ce type à ma table ? Le patron ? »

La caissière me dévisagea comme si j'étais un attardé mental.

— « Je suppose que *vous* pouvez l'appeler comme cela, monsieur, » répondit-elle. « Bien sûr, il possède cet hôtel, mais nous ne l'avions jamais vu jusqu'à ce jour. Quand il vient à Chicago, il descend toujours à l'Ambassador. »

— « Et il le possède *aussi ?* » dis-je, sans trop d'ironie car je me doutais déjà de la réponse.

— « Mais oui. Au même titre que... » et elle énuméra tout un chapelet d'autres hôtels, y compris les deux plus importants de New York.

Je fus à la fois impressionné... et assez amusé, car il devenait évident que Mr. Perlman était venu là avec l'intention délibérée de me voir. Cela me semblait une façon bien détournée d'agir ; je ne savais rien, alors, de sa timidité et de sa discrétion notoires. Dès le début, il ne fut jamais timide avec moi.

Puis je l'oubliai pendant cinq ans. (Oh ! il me faut mentionner que lorsque je réclamai ma note d'hôtel, on me répondit qu'il n'y en avait pas.) Au cours de ces cinq années, j'effectuai mon second voyage.

Cette fois, nous savions à quoi nous attendre, et nous ne partions pas totalement à l'aveuglette. Il n'y avait plus de problème de carburant, car ce dernier nous attendait sur Titan : il suffisait d'aspirer l'atmosphère de méthane dans nos réservoirs, et nous avions tiré nos plans en conséquence. L'une après l'autre, nous visitâmes les neuf lunes ; et ensuite, nous entrâmes dans les anneaux...

Il y avait peu de danger, pourtant ce fut une aventure éprouvante. Le système annulaire est très mince, comme vous le savez : à peine trente kilomètres d'épaisseur. Nous y pénétrâmes avec douceur et prudence, après avoir observé sa rotation pour y pénétrer exactement à la même vitesse. Comme si nous abordions un manège large de 300.000 kilomètres...

Mais un genre de manège fantomatique, car les anneaux ne sont pas solides et l'on peut voir au travers. De près, en fait, ils sont presque invisibles ; les milliards de particules séparées qui les composent sont si largement espacées, que l'on ne voit autour de soi que de rares petites parcelles dérivant lentement ; ce n'est qu'en regardant au loin que les innombrables fragments se confondent en un tapis continu, tel un nuage de grêle encerclant perpétuellement Saturne.

Cette comparaison *n'est pas* de moi, mais elle est juste. En effet, lorsque nous apportâmes dans le sas notre premier fragment du véritable anneau saturnien, il fondit en quelques minutes. Certains ressentent du désenchantement en apprenant que les anneaux — ou 90 % de leur ensemble — sont composés de glace ordinaire. Mais c'est une attitude ridicule : les anneaux seraient aussi beaux, aussi magnifiques et pas plus, s'ils étaient faits de diamants.

Quand je revins sur la Terre, au cours de la première année du nouveau siècle, je fis une nouvelle tournée de conférences — mais moins longue, parce que j'avais une famille à présent et souhaitais la voir le plus souvent possible. Cette fois, je rencontrai Mr. Perlman à New York, alors que je partais à l'Université de Columbia et présentais notre film « *En explorant Saturne* ». (Titre trompeur, puisque nous n'avions jamais approché la planète à moins de trente mille kilomètres. Personne n'imaginait à cette époque que l'homme oserait descendre dans cette gadoue turbulente qui forme la surface de Saturne.)

Mr. Perlman m'attendait après la conférence ; je ne le reconnus point, étant donné que j'avais rencontré environ un million de personnes depuis notre entrevue précédente. Mais quand il m'eut dit son nom, tout me revint à l'esprit, avec une telle netteté que je me rendis compte qu'il m'avait fait une forte impression.

Il parvint, je ne sais comment, à m'éloigner de la foule ; bien qu'il détestât s'adresser à des gens massés, il avait un don extraordinaire pour dominer les groupes quand il le jugeait nécessaire — et de filer ensuite avant que ses victimes se rendissent compte de ce qui était arrivé. Je l'ai pourtant vu agir des vingtaines de fois : je n'ai jamais su comment il s'y prenait.

En tout cas, une demi-heure plus tard, nous faisions un excellent dîner dans un restaurant sélect (qui lui appartenait, évidemment). Ce fut un repas magnifique, surtout après le régime poulet-crème glacée de la tournée... mais il me le fit bien payer. Métaphoriquement, s'entend.

Tous les faits et photos réunis par les deux expéditions étaient désormais accessibles à tous, dans des centaines de rapports, livres et magazines de vulgarisation. Mr. Perlman semblait avoir lu tout ce qui n'était pas trop technique ; ce qu'il voulait de moi, c'était autre chose. Sur le moment, je mis son intérêt au compte de la curiosité d'un monsieur vieillissant, qui tentait de recréer un rêve perdu de sa jeunesse. J'avais raison ; mais ce n'était qu'une partie de l'ensemble.

Il cherchait une chose que les rapports et les articles ne mentionnaient pas. *Qu'éprouvait-on,* voulait-il savoir, en s'éveillant le matin pour apercevoir cet immense globe doré dont les vivantes ceintures de nuages dominaient les cieux ? Et les anneaux... quelle action avaient-ils sur l'esprit quand ils étaient si proches qu'ils emplissaient le ciel ?

Il vous faut un poète, dis-je, pas un ingénieur. Mais je puis vous

dire ceci : tant qu'on regarde Saturne, qu'on évolue parmi ses lunes, on n'y croit jamais complètement. De temps en temps, on se surprend à penser : « Tout ceci est un rêve — une chose pareille *ne peut pas* être réelle. » Et l'on se rend au hublot... *et c'est là,* vous coupant le souffle.

Car il faut vous rappeler que, même sans tenir compte de notre proximité, nous étions à même de contempler les anneaux de points de vues absolument impossibles à obtenir sur Terre, d'où vous les voyez toujours orientés vers le Soleil. Nous pouvions voler dans leur ombre, et alors ils ne brillaient plus comme de l'argent : ils n'étaient qu'une faible vapeur, un banc de brume sur champ d'étoiles.

Et la plupart du temps nous voyions l'ombre de Saturne étalée sur toute la largeur des anneaux, les éclipsant à tel point qu'on les eût dit effacés d'un seul coup. On voyait aussi l'inverse : sur le côté diurne de la planète se projetait perpétuellement l'ombre des anneaux, parallèle à l'équateur.

Et le mieux — mais nous ne le fîmes que rarement — fut que nous pûmes nous élever au-dessus des pôles de la planète et voir à nos pieds, comme sur un plan, tout son prodigieux système. Nous nous aperçûmes alors qu'au lieu des quatre anneaux visibles de la Terre, il y en avait au moins une douzaine qui s'enchevêtraient. En les voyant, notre commandant fit une remarque que je n'ai pas oubliée. « Voici, » dit-il — et il n'y avait aucun souci de littérature dans ses paroles —« l'endroit où les anges accrochent leurs halos. »

Je racontai tout cela, et plus encore, à Mr. Perlman dans ce restaurant « petit-mais-très-cher » à la pointe sud de Central Park. Quand j'eus fini, il eut l'air très satisfait, encore qu'il conservât le silence pendant quelques minutes. Enfin il dit aussi clairement qu'on demande l'heure du prochain train de banlieue :

— « Quel satellite se prêterait le mieux à une station touristique ? »

Lorsque j'eus réalisé, je faillis m'étrangler avec mon cognac centenaire. Puis je dis, fort patiemment et poliment (car après tout, j'avais fait un dîner somptueux) :

— « Ecoutez, Mr. Perlman. Vous savez aussi bien que moi que Saturne se trouve à plus d'un milliard de kilomètres de la Terre — et bien plus loin quand la Terre et Saturne se trouvent de part et d'autre du Soleil. Un de mes collègues a calculé que nos voyages aller-et-retour représentaient environ sept millions et demi de dollars par personne... et, croyez-moi, il n'y avait pas de cabines de première sur les *Audacieux I ou II.* De plus, quelle que soit la fortune dont on disposerait, on ne *pourrait pas* acheter un billet pour Saturne. Seuls des savants et des astronautes se rendront là-bas, aussi longtemps qu'on peut imaginer. »

Je vis que mes paroles n'avaient absolument aucun effet ; il se

contenta de sourire comme s'il possédait quelque secret inconnu de moi.

— « Ce que vous dites est assez exact *actuellement,* » répondit-il, « mais j'ai étudié l'histoire. Et je comprends les hommes — c'est mon métier. Laissez-moi vous rappeler certains faits.

» Il y a deux ou trois siècles, presque tous les grands centres touristiques mondiaux étaient aussi éloignés de la civilisation que Saturne l'est de nos jours. Que savait — oh ! disons Napoléon — du Grand Canyon, des Chutes Victoria, d'Hawaï, du Mont Everest ? Et voyez le Pôle Sud : il fut découvert quand mon père était garçonnet. Mais un grand hôtel y fonctionnait déjà avant votre naissance.

» Or, cela recommence. En ce qui *vous* concerne, vous ne pouvez apprécier que les problèmes et les difficultés, parce que vous en êtes trop près. Quels qu'ils soient, l'homme les surmontera néanmoins — comme il l'a toujours fait dans le passé.

» Car partout où réside l'étrange, la beauté ou la nouveauté, les gens voudront les voir. Les anneaux de Saturne sont le plus grand spectacle de l'univers connu ; je l'ai toujours supposé, et vous venez de m'en convaincre. De nos jours il faut une fortune pour les atteindre, et les hommes qui vont là-bas doivent risquer leur vie. Il en fut de même pour les premiers hommes qui volèrent — mais il y a présentement un million de passagers dans les airs à chaque seconde du jour ou de la nuit.

» La même chose va se produire dans l'espace. Peut-être pas avant dix ans, ni même vingt. Mais il a suffi de vingt-cinq ans, souvenez-vous, pour que naissent les vols commerciaux vers la Lune. Je ne pense pas qu'il faudra aussi longtemps pour Saturne...

» Je ne serai plus là pour le voir, mais quand cela arrivera, je veux qu'on se souvienne de moi. Donc : où devrons-nous bâtir ? »

Je pensais encore qu'il était un peu détraqué mais, du moins, je commençais à le comprendre. Et il n'y avait aucun danger à le satisfaire, aussi répondis-je avec précision.

— « Mimas est trop proche, » dis-je, « ainsi qu'Encelade et Téthys. » (Je dois avouer que ces noms furent assez difficiles à prononcer, après tout ce cognac.) « Saturne bouche tout leur ciel, et nous y avions l'impression que la planète tombait sur nous. Qui plus est, elles ne sont pas assez solides : ce ne sont que des boules de neige disproportionnées. Dioné et Rhéa valent mieux : on y a une vue magnifique de Saturne. Mais toutes ces lunes du système interne sont trop exiguës. Rhéa même ne mesure que douze cents kilomètres de diamètre, et les autres sont bien plus petites.

» Je crois qu'il ne peut y avoir de discussion : il faudra que ce soit Titan. C'est un satellite à l'échelle humaine — bien plus gros que *notre*

Lune, presque aussi vaste que Mars. La gravité y est raisonnable (environ le cinquième de la gravité terrestre) et vos clients ne flotteront pas dans tous les sens. Et il s'y trouvera toujours un important point de ravitaillement en combustible, étant donné le méthane de son atmosphère ; ce qui devrait être un facteur majeur dans vos calculs. Tous les appareils allant à Saturne devront y faire escale. »

— « Et les lunes du système externe ? »

— « Oh ! Hypérion, Japet et Phoebé sont trop éloignées. Sur Phoebé, il faut écarquiller les yeux pour deviner l'existence des anneaux ! N'y pensez plus. Tenez-vous en à ce bon vieux Titan... Même si la température y est de 110 degrés au-dessous de zéro, et si la neige d'amoniaque n'est guère favorable à la pratique du ski. »

Il m'écouta très attentivement et, s'il trouva que je me gaussais de ses notions peu pratiques et peu scientifiques, il ne le laissa pas paraître. Nous nous séparâmes peu après (je ne me souviens pas de la fin de cette soirée) et il dut s'écouler quinze années avant notre entrevue suivante. Il n'eut plus besoin de moi pendant tout ce temps ; mais lorsqu'il voulut me voir, il me fit appeler.

Je vois, maintenant, ce qu'il avait attendu ; sa vision des choses avait été meilleure que la mienne. Il n'avait pu deviner, certes, que la fusée accomplirait les mêmes progrès que la propulsion à vapeur durant le siècle suivant sa création — mais il savait qu'on inventerait *encore mieux*, et j'ai idée qu'il finança les recherches de Saunderson sur la propulsion paragravitationnelle. Mais ce ne fut que lorsqu'on se mit à édifier des usines de fusion, capables de réchauffer des centaines de kilomètres carrés d'un monde aussi froid que Pluton, qu'il prit de nouveau contact avec moi.

C'était maintenant un monsieur très âgé, à l'article de la mort. On me dit combien il était riche, et j'eus du mal à le croire. Je n'y crus qu'en voyant les plans minutieux et les splendides maquettes établis par ses experts avec une remarquable absence de publicité.

Impassible dans son fauteuil roulant, semblable à une momie ratatinée, il regarda mon visage tandis que j'examinais maquettes et plans. Après quoi il déclara :

— « Capitaine, j'ai du travail pour vous... »

Me voilà donc ici. C'est tout à fait semblable à la direction d'un astronef, assurément — nombre de problèmes techniques sont les mêmes. Et je serais actuellement trop vieux pour commander un astronef : je suis donc très reconnaissant envers la mémoire de Mr. Perlman, naturellement.

Voici le gong. Si ces dames sont prêtes, je leur propose d'aller dîner en traversant le Salon d'Observation.

Même après tant d'années, j'aime encore contempler le spectacle du ciel quand Saturne se lève... et ce soir, son disque sera presque plein.

Traduit par P. J. Izabelle.
Titre original : Saturn rising.

JEAN RAY

Irish whisky

Pour la première fois repris dans « Fiction », *voici le Jean Ray primitif, celui qui écrivait en* 1925 « Les contes du whisky » (*éditions La Renaissance du Livre, Bruxelles*). *Jean Ray était alors âgé de trente-huit ans ; il n'avait à son actif que quelques contes en langue néerlandaise, des articles dans des journaux et un roman :* « Terre d'aventures ». *Sa vie s'était davantage passée à bourlinguer sur les mers qu'à tenir la plume d'écrivain. Il y a chez lui à cette époque les imperfections de l'amateur. Et pourtant, d'emblée, il avait su se constituer un style et un monde.*

« Irish whisky » *est la nouvelle qui ouvrait le recueil. Elle demeura longtemps sa plus connue. Son aspect mélodramatique, grand-guignolesque, peut éveiller des réticences. Pourtant — outre l'intérêt historique du texte — on verra que c'est déjà là, indéniablement, du Jean Ray.*



...UN verre d'ale ?

Alors, Monsieur est venue voir le vieux Thomas Wade ? Il a erré de rue en rue, de boue en boue, il a essuyé toutes les injures des voyous de Bethnal Green, et méprisé les rouges convoitises de ceux de Whitechapel, pour venir voir ce fou de Thomas Wade dans son malodorant bureau de Bow ?

Cela ne prend pas, comme dirait Monsieur Prévot, notre correspondant français !

Voici le soir du reste, un affreux soir de Londres ; il y a du *fog* dans l'air ; je vous parie une demi-couronne qu'il remonte en ce moment le *river*, jaune, gras, lent, majestueux comme une jonque sur un fleuve de Chine. Ne serait-il pas déjà à Deptford ?

Il y est, je vous le parie...

...Non, les rôdeurs ne me font aucun mal. Voyez-vous ce mur qui longe les usines à coke, et qui se perd dans la nuit éclaboussée par les lumières du port ?

Il y a pour sûr deux ou trois de ces messieurs dans ses encoi-

gnures ; vous y laisserez votre portefeuille et votre montre, si vous n'y laissez pas votre peau.

...Vous désirez un renseignement ? En effet, je suis ici pour vous le donner. La firme Halett & Gilchrist accepte toutes les expéditions pour tous les ports de l'Egypte et de l'Inde, c'est bien cela...

...Mr. Gilchrist ?... Je n'ai rien à vous dire à ce sujet, je continue les affaires par ordre de Messrs. Pams & Pilley, avocats dans le Strand. Bonsoir.

...Encore ? Mr. Halett est mort depuis sept ans, mais on a laissé son nom sur la plaque d'étain.

Les clients appelaient souvent Mr. Gilchrist par le nom de son associé disparu, mais cela ne faisait rien aux choses, il leur répondait tout de même !

...Comment dites-vous ? C'est comme Marley et Scrooge dans les *Contes de Noël* de Dickens ? C'est bien cela, c'est bien cela ! Vous connaissez Dickens, Monsieur ?

...C'est fort bien, tous les soirs je lis une ou deux pages de Dickens, c'est mon bréviaire à moi. Les trois nuits fantômales de Scrooge ! L'aventure de Thomas Veck dans la haute tour aux cloches ; la chanson du grillon et celle du vieux Caleb devant le verre où dansotte la flamme bleue du punch ; et l'auberge du Houx, Monsieur, et l'ombre de l'homme possédé, et ce que racontèrent par une Noël de détresse les sept voyageurs pauvres...

Vous aimez Dickens, Monsieur, mais vous êtes mon frère, je vous aime presque... et si vous avez la véritable amabilité de remplacer cette pinte d'*ale* aigre par un verre de whisky honorable, je crois que je me laisserai tenter par votre invitation ; mais vous me promettez de ne rien me demander concernant l'histoire de Mr. Gilchrist, rien... et puis... et puis je ne sais rien, moi, je suis un pauvre vieil employé qui adore Dickens et qui aime un petit doigt de whisky, s'il est honorable, comme celui que vous aurez la politesse de m'offrir au bar du « *Site Enchanteur* ».

.. ..

Marchons plus vite. Je sens le *fog* qui est sur nos talons, car moi je l'entends, oui, j'entends le brouillard !

Cela commence par une plainte lointaine, un appel de souffrance perdue pour des millions d'oreilles, et puis il vient sur vous avec un bruit mat d'eaux lourdes et vous en avez pour des heures à entendre de fines petites voix aigrelettes vous insulter derrière les portes closes, des râles sourds monter des encoignures sombres, de longues nausées éclabousser de leur spectrale malhonnêteté les vitres dépolies de vos bureaux.

Non, ne vous attardez pas, ne levez pas les yeux vers l'énigme de cette fenêtre toute blanche dans les ténèbres du mur et de la nuit. Vous m'avez promis de ne pas parler de « l'histoire »... Voici le bar !

Fermons la porte, le *fog* introduirait mille méchancetés sur nos talons dans la pièce. Ah ! comme on est bien ! Voyez donc ; chaque bouteille accroche une âme de flamme à son ventre tendu et lisse, comme celui d'un petit rentier de Paris.

Regardez cette sombre rose qui se dessine derrière le *Peach brandy !* Est-ce une bouche de femme ? Et cette coulée ignée qui enroule sa souple émeraude autour de la carafe de chartreuse. Oh ! Oh ! l'ombre du cruchon du Schiedam fait le moine sur la muraille ; en voilà un hypocrite, je parie pourtant qu'il vient de soûler deux ou trois matelots de Zélande, qui vont s'assassiner proprement dans quelque ruelle adjacente de High Street. Mais ce ruissellement d'or, cette merveilleuse prière de soleil qui égrène son silencieux chapelet de pépites du comptoir au sable fin des dalles, c'est le whiky.

Oui, Monsieur, je suis un vieux bavard que le bon whisky met en grande joie, mais il ne faut pas qu'on me parle de l'histoire de ce vilain crocodile de Gilchrist.

.. ..

...Vraiment, vous allez demander une seconde bouteille de ce whisky plus honorable qu'un membre de la Chambre des Lords ?

Excellent homme, et voilà que vous commandez une fiole de whisky d'Irlande !

Vous avez donc compris ? Je n'ai pas de cheveux roux et je ne m'appelle pourtant pas Patrick...

Je ne suis pas un sectaire, mais de temps en temps je tourne un regard attendri vers ma pauvre patrie, et je la sers, moi le pauvre vieux Tom Wade, en préférant l'âpreté de son whisky au velours de la liqueur écossaise. Oui, je suis né à Limerick... Il y a près du port aux eaux épaisses et pustuleuses comme une immuable gadoue, une petite distillerie. Ah ! miam... miam, cela sentait bon ; et les jours de brume, le brouillard charitable s'imprégnait de ces royales effluves, et nous, pauvres diables, nous léchions sur nos lèvres, sur le duvet de nos mains, un immense whisky à l'eau ! Hi ! Hi ! Hi ! Et Pubney, le distillateur, prétendait faire payer cela, le grigou, un demi penny à ceux qui se tenaient autour de sa vilaine boîte d'usine ! Il y a une petite histoire de ce genre dans vos manuels d'école ; il s'agit d'un rôtisseur qui traîne un pauvre bougre devant le tribunal parce qu'il se délecte à l'arome de ses cuisines.

Nous n'avons pas laissé à Pubney le temps de nous mener devant les juges — ce sont des juges d'Irlande, — moins doux aux pauvres que ceux du Moyen Age ; mais nous avons jeté Pubney dans l'eau pourrie du port. Il n'en est pas revenu.

Son successeur a continué à fabriquer du whisky et nous laissait tranquille les jours de brouillard — il nous donnait même de temps en temps un verre de cette mirifique boisson. Ce qui démontre qu'un

bienfait n'est jamais perdu. Ah ! Ah ! Ah ! Vous riez aussi, hein ? N'est-ce pas que ma petite histoire est plaisante ?

.. ..

...Qu'avez-vous fait servir là ? Des huîtres, des tranches de fromage de Hollande, larges et saumonées, des filets de kippers et des pickles ? Excellent homme, vous me traitez comme un roi.

Mais je pourrais peut-être bien vous raconter quelque chose de l'histoire de Gilchrist.

...Vous refusez ? Vous dites que vous n'êtes pas venu pour cela ? Et tonnerre de toutes les Indes, s'il me plaît de la raconter, moi ? Hein, si cela me plaît ? Depuis quand un sale blanc-bec de journaliste à un sou la ligne prétendrait-il museler le vieux Tom Wade ?

Oui, Tom Wade est une vieille bête, tonnerre de Bombay ! Mais si cela lui plaît de raconter la vilaine aventure de Gilchrist, il la racontera, fût-ce à un journaliste qui fait la petite bouche.

.. ..

...Où en étions-nous ?... Ah ! oui, j'entendis que Murray repoussait sa chaise.

— « Gilchrist, » dit-il d'une voix douce mais très nette, « assez de crimes, le *Waverley* ne partira pas. »

— « Capitaine Murray, » répondit Gilchrist, « vous plairait-il alors de me rendre les quatre mille deux cents livres qui sont votre part dans l'équitable affaire du *Waverley* et que j'eus la faiblesse de vous avancer. »

— « Je ne pourrais le faire maintenant, » dit Murray, très bas, « mais... »

— « Voyons, Murray, ni maintenant ni jamais vous ne pourrez le faire ; le temple de Ghur a besoin de ce pauvre argent ! »

— « Ah ! »

Ce *ah !* terrible, c'est Murray qui venait de le pousser.

L'oreille collée à la porte du bureau de Gilchrist, j'écoutais ce colloque entre mon patron et Murray, le capitaine du *Waverley*, un de nos cargos faisant le service de Londres à Calcutta.

Murray était un grand garçon maigre d'une humeur morose ; son teint sombre dénotait une origine hindoue. C'était un marin intelligent, sobre et estimé de tous.

— « Alors, » continua Murray, « vous savez que... »

— « Mais oui, mon garçon, je sais que vous avez besoin d'un argent fou pour entretenir un tas de futurs révoltés qu'abrite le couvent de Ghur dans la montagne, là-bas... »

— « Si... » gronda le marin.

— « Soyez tranquille, cela n'est pas mon affaire. Je n'aime pas plus la corde de Newgate que vous n'avez de l'affection pour le peloton d'exécution dans la cour d'une caserne de Simla. Vous ferez donc comme pour le *Delaware*. »

J'eus un frisson désagréable dans le dos.

Le *Delaware* était un minable cargo que Murray commandait et qui s'était perdu corps et biens dans l'Atlantique, une dizaine de mois auparavant. Trois ou quatre hommes, dont Murray, avaient échappé au naufrage.

— « Et si cette fois-ci je n'en échappe pas ? » dit Murray.

— « Mais vous en échapperez, mon bon, » clama la voix métallique de Gilchrist, « et vous toucherez, comme l'autre fois, en plus des quatre mille... »

— « Suffit, » grogna le marin.

— « Ah ! Murray, vous ne vous imaginez pas la peine que j'ai eue pour faire doubler l'assurance de mer. Ils se méfiaient de moi ! Mais qui sera bien attrapé quand le *Waverley* ira danser dans les brisants d'Ouessant, hein, mon petit Murray ? »

— « Taisez-vous ! » gronda Murray, « moi je fais cela pour mon peuple et pour mon Dieu. Quand le moment sera venu de payer mes crimes, je payerai, et peut-être que Dieu aura pitié de son indigne serviteur. Mais vous, Gilchrist, que direz-vous sous l'Œil Formidable ? »

— « Je dirai d'abord que nous n'avons pas le même Dieu ; le vôtre s'appelle Vichnou ou Brahma, ou Bouddha, cela m'est bien égal, et je lui tire mon humble révérence par estime pour vous.

» Mais mon Dieu à moi, est là, Murray, derrière l'acier chromé et les serrures Lips de mon coffre-fort. Chapeau bas ! Il s'appelle livre sterling, compte en banque, il s'appelle Argent. Et c'est un Dieu qui excuse tout, à condition de l'avoir à soi. Ah ! Ah !... »

— « Gilchrist, » s'écria le capitaine, « vous êtes une créature immonde. »

— « Murray, » répondit Gilchrist, « vous êtes un âne bâté et un insolent. »

— « Craignez... »

— « Je n'ai peur de rien. »

Alors se passa une chose curieuse.

Ce dernier mot fut suivi d'une exclamation de terreur aiguë.

J'approchai vivement l'œil de la serrure, fourmi lumineuse dans le panneau noir de la porte, et je vis Gilchrist faire de grands gestes de répulsion. La voix de Murray s'éleva alors, ironique et méprisante.

— « Vous n'avez peur de rien, Gilchrist, et cela vous fait blêmir et trembler comme un enfant ! »

— « Tuez-la, Murray, je vous en supplie ; je ne supporte pas d'en voir une, je deviens comme fou d'horreur. »

Je vis s'avancer alors sur la blancheur du mur la pelote velue d'une grosse araignée. Une règle siffla dans l'air et écrasa la bestiole. J'eus tout juste le temps de me réfugier dans un coin obscur quand la porte du bureau s'ouvrit pour livrer passage au capitaine.

Un sourire singulier éclairait sa face naguère sévère et fermée.

.. ..

...Je veux bien encore du whisky, merci.

Et puis ne laissez plus mon verre vide à présent ; il me faut un peu de courage pour vous raconter ce qui va suivre.

.. ..

Huit jours plus tard le *Waverley* se perdit au large d'Ouessant par une nuit sans lune et par gros temps.

Comme tout l'équipage, Murray y laissa la vie. On trouva sa dépouille déchiquetée, dans une crique de la côte ; il serrait dans ses bras le cadavre d'un jeune garçon...

Et ce garçon, Monsieur, c'était Herbert, mon fils !...

Oui, mon Herbert, mon petit enfant !

Je l'ai élevé comme l'aurait fait une maman, car la sienne était morte très jeune ; j'ai couvert de baisers ses petits pieds roses quand ils avaient mal de leurs premiers pas, je lui ai conté de si belles histoires, j'ai pleuré quand il pleurait et j'ai ri quand il avait le cœur en joie.

Je ne voulais pas en faire un marin, Monsieur, mais le voisinage des docks, quelques romans d'aventures, la grande chanson des départs que le triple appel des sirènes affolées lance dans l'air marin, ont tout fait.

S'étant enfui de chez nous, il s'est adressé à ce chien de Gilchrist... et Gilchrist l'a embarqué sur le navire de mort !

Pardonnez-moi les larmes d'un pauvre vieux papa, qui troublent la sérénité grande de ce whisky.

.. ..

...Pourquoi je n'ai pas tué Gilchrist ?

Cela c'est le secret du brouillard, cela c'est l'ordre de Dieu.

Car j'avais en poche le couteau qui devait trancher la gorge au misérable. Mais Dieu ne l'a pas voulu ainsi, et il envoya l'Horreur punir Gilchrist.

Je marchais donc, palpant mon arme fraîchement aiguisée, quand brusquement le *fog* enfuma la rue.

Jamais je ne lui avais connu des volutes plus lourdes, il bourrait littéralement les rues de son étoupe humide et malodorante.

Soudain une voix sortit de la brume, tout près de moi :

— « Tu ne tueras pas Gilchrist ! »

Je me tournai de tous côtés mais je ne voyais que les murs mouvants du *fog*.

— « Ecoute, Thomas Wade, sur l'ordre de Dieu, je punirai Gilchrist et je vengerai Herbert ! »

Je crus alors voir dans le brouillard une haute et maigre silhouette piquée d'une double flamme verte à l'endroit des yeux.

— « Murray ! » m'écriai-je.

Une voix plaintive s'éleva.

— « Pardonne-moi, Wade, comme ton fils m'a pardonné en mourant. »

— « Murray, où es-tu ? »

La voix s'éloigna, se morcelant étrangement.

— « Là où est la... vengeance. Ne tue... pas Gil... christ...

» Son châtiment sera... horrible... horrible... ho... ho... »

Et la grande ombre se fondit parmi les millions de monstres de fumée dont se compose le *fog* de Londres

.. ..

Ce fut un soir que la « chose » se manifesta.

Je travaillais en face de Gilchrist dans le petit bureau.

Les employés enfermés toute la journée dans la soupente appelée pompeusement bureau de réception générale venaient de sortir en claquant joyeusement les portes.

Tout à coup un pas résonna dans l'escalier en spirale. Je vis une expression d'étonnement glisser sur la face ridée de Gilchrist, et comme les pas montaient toujours, cette expression se mua en stupeur, puis en un véritable effroi.

Moi, j'avais du soleil au cœur, et je remerciais Dieu.

Nous venions tous les deux de reconnaître le pas de Murray.

.. ..

Un coup sec fut frappé à la porte.

— « Entrez, » râla Gilchrist.

La porte s'ouvrit, lentement, lentement... sur s'obscurité de l'escalier à peine trouée par l'étoile d'une veilleuse, mais personne n'était là.

Je dis personne...

Un souffle de glace entra avec une terrible odeur de marée, une effluve de toutes les pourritures du jusant.

— « C'est le vent, » déclara Gilchrist rasséréné, « il apporte toutes les mauvaises odeurs du port. » Mais son optimisme cessa aussitôt, car les pas traversèrent la pièce, et l'unique fauteuil gémit sous le poids d'une présence invisible.

— « Dites... Wade... » hoqueta Gilchrist, on dirait qu'il y a quelqu'un... dans le fauteuil. »

Je haussai les épaules avec une pitié affectée.

— « Mr. Gilchrist rêve ! »

Mon dédain l'encouragea, il se pencha de nouveau sur son livre de comptes ; mais je vis son œil inquiet interroger peureusement le coin où se trouvait le fauteuil.

A la fin, il n'y tint plus et s'en approcha.

C'était un siège bien honnête, rendu luisant par un constant usage ; ses formes désuètes et bonasses ne justifiaient aucun effroi.

C'est ce que Gilchrist pensa sans doute, car il étendit vers lui une main assez ferme et...

Bien qu'averti par une influence mystérieuse, j'ai poussé un cri de terreur.

Cette main fut saisie furieusement par une poigne invisible, meurtrie, retournée, déchirée, broyée, et ensuite Gilchrist fut jeté brutalement à travers la pièce.

Puis le gaz pâlit soudain, siffla et s'éteignit en une note grave.

Gilchrist hurla encore une longue minute sous d'invisibles et abominables tortures.

Je parvins à allumer un bout de chandelle qui servait à fondre nos bâtons de cire à cacheter. Mon patron gisait inerte contre le pupitre, il avait du sang aux narines et sa bouche était drôlement tordue.

Je l'ai reconduit jusqu'à la porte ; il parlait d'araignées.

Pourquoi ?

.. ..

Il resta huit jours au lit.

Quand il revint, il cachait sa main gauche dans un gros gant de laine noire, et un bandeau couvrait sa bouche.

Il parlait difficilement, émettant d'étranges consonnes sifflantes en se donnant un mal inouï.

Ses yeux avaient une expression fixe, cruelle, pas humaine. La pensée de la vengeance prochaine me donnait tout juste le courage de supporter ce regard plein d'une singulière et sanglante convoitise.

Les journées passèrent semblables quand un soir la « chose » revint.

Il poussa un cri aigu et tâcha de se lever...

Je vis avec stupéfaction que cela lui était impossible. Il semblait rivé sur sa haute chaise.

Un bruit singulier montait des sous-sols vers les bureaux.

C'étaient des pas de personnes nombreuses — des pas, dis-je, mais c'étaient plutôt des raclements très longs, osseux, frappant le bois des marches avec une certaine cadence, accompagnés d'un grand frôlement soyeux sur les murailles.

La porte fut plutôt arrachée qu'ouverte.

Il n'y avait comme la première fois que l'ombre vide de toute présence.

— « Ar... Ar... Ar... »

C'était Gilchrist qui tâchait de parler. Un flot de sueur rose coulait à grosses gouttes de son front sur ses livres.

Quelque chose rabota le plancher, puis le misérable fut tiré de sa chaise, flotta quelque temps en l'air, et enfin fut collé au plafond.

Oui, collé au plafond !

Une bizarre frénésie secouait à présent son corps. Ses os craquè-

rent, ses joues flasques furent étirées ; par les étoffes déchirées je vis la chair jaune de son ventre s'ensanglanter.

On aurait dit des mitrons d'enfer pétrissant une hideuse pâte de chair humaine.

Et malgré mon désir de vengeance, je m'enfuis criant de peur et de dégoût.

.. ..

Non, il ne mourut pas !

Six semaines plus tard, il avait repris sa place à son bureau devant moi.

Mais cet être enroulé de châles et de couvertures, à la calotte de velours enfoncée profondément sur le front, un mouchoir remontant jusque sous les yeux, comme un haïk de femme arabe, de gros gants cachant les mains, cette créature, était-ce encore Gilchrist ?

Il ne parlait plus, il émettait de temps en temps un sifflement impétueux que je ne saurais reproduire. Et puis, il était plus petit, il était beaucoup plus petit. Ses jambes, s'il en avait encore, étaient emmaillotées comme celles d'un bébé.

Peg, sa vieille servante qui lui était toute dévouée, le conduisait au bureau dans une petite chaise roulante et venait le chercher le soir.

Elle ne voulait rien dire, mais sa figure revêche et méchante était toute bouleversée et comme ravagée par une peur abjecte.

Les mouvements de Gilchrist étaient drôles, saccadés. Je remarquai qu'il bondissait avec une légèreté surprenante pour son âge et, tenez, si peu humaine !

Malgré tout, il surveillait encore âprement ses livres, son coffre-fort ; l'éclat rouge, presque insoutenable de son regard les couvait jalousement avec une fureur muette, désespérée.

Chose inquiétante et invraisemblable, son ombre n'avait plus rien de celle que nous connaissons aux hommes.

Un soir qu'il se penchait vers la lampe, elle s'étala sur la muraille, monstrueuse et difforme.

Oui, Monsieur, c'était bien cela : une pâte devant laquelle un mystérieux modeleur hésite, qu'il étire, laboure, pétrit, gonfle et aplatit avant de lui donner sa forme définitive !

.. ..

Un jour je vis ses yeux se lever sur un point du mur d'en face et s'y fixer avec un regard d'une férocité bestiale.

Et comme je suivais leur direction, je vis... une grosse mouche, qui s'y brossait tranquillement les ailes. Qu'est-ce qui m'a fait quitter le bureau, pour coller brusquement mon œil à la serrure ?

Gilchrist se tourna vers la porte pour voir si j'étais parti, puis d'un seul bond il fut sur l'insecte.

La calotte et le mouchoir tombèrent.

Ah ! Monsieur... ..

A la place de la bouche, une dégoûtante trompe hérissée de crochets et de poils bâillait et autour de la tête, atrocement déformée, de nombreux yeux jetaient leur regard de flamme et de sang.

Et puis... pouah ! il croqua la mouche avec délices !

.. ..

Enfin le châtiment fut complet.

La « chose » revint.

Je ne l'ai pas entendue venir ; Gilchrist non plus, car il était immobile sur la haute chaise.

Tout à coup, une voix claire s'éleva :

— « Gilchrist ! »

Ses yeux s'ouvrirent, fous, démesurés.

— « Gilchrist, » dit la voix, « il faut payer ! »

Et ce fut rapide.

Calotte, mouchoir, châles et couvertures volèrent en lambeaux à travers le bureau, et une série de coups mats frappèrent une boule de chair rose, gluante et pantelante.

Et je vis... Ce ne fut qu'un éclair, mais je vis :

Une gigantesque araignée modelait de ses pattes horriblement griffues ce qui restait de Gilchrist, et lorsque la vision d'horreur s'évanouit, il ne resta plus qu'un affreux petit monstre rougeâtre fuyant à bonds gauches vers le coin le plus obscur de la chambre.

.. ..

Gilchrist a disparu.

C'est ce que dit le monde, et ce que vous direz aussi.

Cela n'est pas vrai.

Il est toujours là, dans le coin du bureau, seulement il a pris les proportions d'une araignée ordinaire, bien que très grosse et particulièrement repoussante.

Dès que j'ouvre le coffre-fort, elle sort de sa cachette et me regarde, me surveille.

Et voici où ma vengeance commence.

Dans les livres, je commets faux sur faux ; je la saisis alors avec les pincettes du foyer et je la jette sur les pages malmenées.

Elle constate le délit, court affolée sur le papier blanc et fait d'horribles gestes de ses pattes velues ! Car Dieu lui a laissé toute son intelligence d'homme dans sa minuscule enveloppe d'insecte immonde.

J'ouvre alors le coffre-fort et je prends son cher argent.

Ne croyez pas que je le vole, Monsieur ! Quoi, prendre des banknotes encore rouges et chaude du sang de mon enfant ?

Lentement je flatte, de la soie des papiers précieux, son ventre gonflé, puis je brûle les livres sterling à la flamme de la bougie.

C'est alors qu'il faut voir la bête !

Elle fait des bonds, escalade les encriers, tâche de me mordre.

Elle a bien failli réussir l'autre jour, mais d'un coup de règle je l'ai amputée d'une patte !

Il fallait la voir se tordre en une hideuse souffrance !

Mais là ne s'arrête pas cette juste persécution. Chaque matin je détruis la toile qu'elle tisse maladroitement dans son coin.

J'ai épuré le bureau d'insectes ; vingt attrape-mouches glanent au plafond les bestioles ailées. L'araignée souffre lamentablement de la faim. De temps en temps je lui abandonne quelques maigres moustiques, car je ne veux pas qu'elle meure.

Et lorsqu'à mes faux continuels elle a des velléités de révolte, il suffit que je lui crie : « Gilchrist, tu seras privé de mouches aujourd'hui, » pour la voir se rouler de désespoir.

Hier encore, je lui ai signifié qu'elle serait amputée d'une seconde patte.

Je l'avais emprisonnée sous une cloche de verre et comme je m'approchais avec les ciseaux pour l'exécution projetée, je vis sous elle, immobile, une petite poussière liquide qui brillait.

Gilchrist pleurait !

.. ..

Voilà, Monsieur, versez-moi le whisky que le barman a mis à fraîchir dans la cour pleine de brouillard, froide comme une nuit de pôle.

Irish whisky, whisky d'Irlande au goût de sang et de larmes, rafraîchis ma bouche amère, ampoulée de fièvres, et réchauffe mon cœur, mon pauvre cœur...

IDRIS SEABRIGHT

Eithné

Voici une nouvelle où Idris Seabright, reine de l'insolite en science-fiction, a décidé de jouer sur une corde entièrement différente : le fantastique intimiste. Nous sommes au XIXe siècle en Angleterre, en pleine ère victorienne, et notre héroïne est une charmante jeune épouse (et future jeune mère) qui étouffe un peu dans ce milieu (on la comprend). Il semble que dans le cas d'Eithné, il n'existe nulle porte de sortie. Pourtant elle en trouve une — ou croit en trouver une... Mais la vision poétique d'Idris Seabright s'avère finalement bien cruelle.



QUAND la grossesse d'Eithné devint apparente, Herbert lui fit quitter leur villa de Corstophine, pour l'envoyer à Wracksand, village minuscule sur la côte Nord. L'air de Corstophine, prétendait-il, était mauvais pour une femme dans son état (on y respirait effectivement des fumées d'usine). Mais, selon Eithné, il avait surtout honte de sa présente disgrâce physique.

De toute façon, partir lui était égal. Sa femme de chambre l'accompagnait et Herbert, en lui remettant son argent de poche, s'était montré généreux. Et puis elle se sentait plus à l'aise, en un certain sens, loin de lui, de sa sensualité à la fois puritaine et maladive. Elle reviendrait à Corstophine pour mettre au monde son enfant ; Herbert avait déjà retenu pour cette occasion un médecin du voisinage. Le Dr. Trevin était un praticien rompu aux méthodes modernes. Il soulagerait ses douleurs au chloroforme, comme on l'avait fait pour la reine en 1853, à la naissance du petit prince Léopold.

A leur arrivée à Wracksand, il s'avéra toutefois qu'il n'y avait pas de place pour Dawkins, la femme de chambre. Eithné supporta d'abord patiemment les récriminations de celle-ci. Mais la grossesse rendait son humeur instable ; brutalement elle lui dit de retourner à la maison. Elle s'arrangerait seule avec la logeuse, Mrs. Neville. Dès l'abord, cette dernière avait plu à Eithné.

Dawkins s'en alla, continuant de maugréer. Eithné s'accorda un

peu de repos, puis Mrs. Neville lui suggéra d'aller faire un tour au bord de la mer et de s'asseoir au soleil. Il faisait beau pour le mois d'octobre et un peu d'exercice lui ferait du bien.

Eithné était ravie. Elle prit dans sa valise le dernier volume de poèmes de Matthew Arnold (elle goûtait fort la poésie, ce qui agaçait Herbert) et elle se mit en route. Mrs. Neville lui avait indiqué le chemin. La côte était presque partout rocheuse, mais elle trouva sans mal la petite plage enclose entre des rocs.

Elle s'installa au soleil, les mains ouvertes au creux de ses genoux, sans toucher au livre. Son esprit vagabonda vers Herbert et Corstophine. Herbert n'avait que le mot « devoir » à la bouehe. C'était le « devoir » d'Eithné, sans doute, de procréer...

Le soleil était chaud. Elle se sentit prisonnière soudain de sa lourde robe. Elle se leva. Personne ne venait ici, avait dit Mrs. Neville, pas même les pêcheurs. Les doigts tremblant un peu, Eithné se mit à dégrafer son corsage. Elle fit passer la robe par-dessus ses épaules — comme elle était pesante, plus encore que son enfant à naître ! Et ses sous-vêtements ne l'étaient pas moins, amidonnés qu'ils étaient, surchargés de lacets et de broderies.

Enfin elle se retrouva nue. Un regard anxieux autour d'elle, mais il n'y avait personne. Les vagues se brisaient sur la grève, dans des jaillissements d'écume blanchâtre, et l'eau était d'un bleu minéral. Elle ferma les yeux sur le spectacle offert par son corps et pénétra dans la mer d'un pas hésitant.

C'était la première fois qu'elle se baignait ainsi, sans costume. L'eau était froide, mais ce froid même avait quelque chose de délicieux. Elle s'agenouilla, entrant dans l'eau jusqu'à la poitrine, puis jusqu'aux épaules. La douceur de cette caresse glacée ! Elle s'y arracha pour courir vers ses vêtements abandonnés sur le sable.

Elle n'avait rien pour s'essuyer. Le vent la sécha, laissant sur sa peau une fine croûte de sel. Elle remit ses vêtements ; leur poids lui semblait plus supportable, maintenant qu'elle s'en était délivrée l'espace d'un instant.

Elle finissait de boutonner son corsage quand elle vit, à une trentaine de mètres du rivage, des têtes apparaître à fleur d'eau. Elle se figea, puis éclata de rire. Des phoques. Ce n'étaient que des phoques qui l'avaient observée.

Mrs. Neville lui préparait à goûter quand elle rentra au cottage.

— « Bonne promenade, madame ? » demanda-t-elle, tout en ébouillantant la théière.

— « Excellente. Le soleil était délicieux. Tiens, j'ai vu des phoques. »

— « Des phoques ! » Mrs. Neville reposa la théière avec un bruit sec. « Vous en êtes sûre, madame ? Il n'en vient plus par ici depuis

le temps de ma grand-mère, depuis au moins trente ou quarante ans. »

— « C'était bien des phoques, » dit Eithné. « J'ai vu leurs têtes rondes. »

— « Ainsi ils sont revenus. Les habitants de la mer (c'est le nom qu'on leur donne par chez nous). Penser qu'ils sont revenus, après toutes ces années ! »

— « C'étaient sans doute les pêcheurs de phoques qui les éloignaient ? » fit Eithné en s'asseyant.

— « A ce qu'on raconte. Mais ma grand-mère disait : c'est parce que les gens sont devenus mauvais qu'ils sont partis. Aujourd'hui on creuse la terre pour trouver du fer et du charbon, et on fait travailler les enfants dans les usines, où ils ne sont pas mieux traités que des chiens. Tout ça n'est pas normal. »

— « C'est le progrès, » déclara Eithné, citant une sentence d'Herbert.

— « Le progrès ! » s'exclama Mrs. Neville, le regard fulgurant. « Je vous dis que ce sont les gens qui deviennent mauvais... Mais excusez-moi, madame, et prenez votre goûter. »

Eithné se versa une tasse de thé et commença à beurrer un toast.

« Mettez beaucoup de lait dans votre thé, madame, » lui recommanda Mrs. Neville. « Le lait, voilà ce qui soutient une femme dans votre état. »

Le soir, en se déshabillant avant de se mettre au lit, Eithné porta son poignet à ses lèvres et l'humecta de sa langue. Elle rit d'y sentir le goût du sel.

***

Le temps continua d'être beau ; Eithné allait tous les jours sur la petite plage. Elle emportait son déjeuner dans un panier d'osier — œufs, fromage, pain et lait — et demeurait là jusqu'au déclin du soleil. Assise sans rien faire, sans penser, perdue dans la contemplation des vagues. Parfois des têtes de phoques se montraient, tantôt lointaines, tantôt si proches qu'elle eût pu leur jeter des pierres.

Chaque semaine elle écrivait à Herbert. Il lui répondait régulièrement : les affaires allaient bien, l'usine prospérait, Eithné lui manquait. Dawkins viendrait à la mi-janvier la chercher pour la ramener à Corstophine ; d'ici là, il avait enjoint à la femme de chambre de tricoter de la layette pour le bébé.

Eithné déchirait les lettres aussitôt lues et les jetait au feu. Corstophine, Herbert, l'usine — ces sujets étaient loin de sa pensée. Elle avait hâte de se retrouver sur la plage pour les oublier.

Elle avait un désir : se mettre nue à nouveau et goûter la caresse froide de l'eau. Mais elle avait peur pour l'enfant. Pourtant elle

n'éprouvait plus de douleurs comme à Corstophine. Elle se sentait le corps dispos.

Le temps se gâta à la fin de novembre. La pluie dura des jours. Eithné, recluse, essayait de tricoter sans entrain et bâillait. Elle préférait encore écouter les bavardages de Mrs. Neville.

Celle-ci, les premiers temps, parlait des gens du village et relatait les potins locaux. Mais, quand elle fut plus à l'aise avec Eithné, elle lui raconta les histoires qu'elle tenait de sa mère. Des légendes sur les génies de l'océan et les esprits des plaines, et sur le chemin qui mène au royaume des fées. Eithné écoutait, plongée dans une douce quiétude, le corps engourdi.

Au bout de trois semaines, survint la première éclaircie. Mrs. Neville emmitoufla Eithné dans des lainages et l'envoya prendre l'air. Eithné se dirigea vers la plage.

Le soleil était pâle, dans un ciel sans nuages. La mer ce jour-là était agitée de vaguelettes, aux mille arêtes miroitantes. Eithné s'assit au soleil, à l'abri du vent. Les reflets de l'eau l'aveuglaient. Elle s'assoupit.

Elle reprit conscience avec un sursaut. Quel rêve avait-elle fait ? Les histoires de Mrs. Neville avaient couru dans son imagination — elle avait rêvé des deux chemins que les hommes empruntent : la route tortueuse vers les cieux et la riante route vers les enfers, et puis du troisième chemin, le chemin enchanté qui mène au royaume des fées.

Absurde ! Un seul chemin comptait : celui du devoir — comme disait Herbert. Son devoir à elle était de retourner à Corstophine pour y donner naissance à son enfant.

Corstophine ! Elle détestait cet endroit. Les chambres trop vastes, humides et froides. Les domestiques obséquieux et scrutateurs. Le jardin nu aux parterres tristes. Et le Dr. Trevin, qui observerait son corps avec une froideur dédaigneuse, lors de l'accouchement.

Son devoir... Mais pourquoi ne resterait-elle pas au contraire *ici*, pour avoir son bébé sur place ?

Elle joignit les mains avec ravissement. L'idée était-elle si folle ? Il y avait à Wracksand une sage-femme habile, Mrs. May ; Mrs. Neville racontait qu'elle avait sauvé la vie d'une femme en couches, dans un village voisin, alors que deux médecins avaient renoncé. Et Mrs. Neville elle-même était si bonne. Elle traitait Eithné comme sa propre fille. Elle se sentait heureuse et en sécurité auprès d'elle. Ce serait si simple d'avoir le bébé ici.

Herbert serait furieux. Elle connaissait ses colères. Il enverrait peut-être Dawkins pour la ramener, mais celle-ci n'était qu'une domestique, elle ne pourrait obliger Eithné à la suivre. Et Herbert tenait trop à sa dignité pour s'offrir le ridicule de lutter opiniâtrement contre le caprice, somme toute innocent, d'une femme en voie d'être

mère. La condition de femme avait du bon, parfois. C'était décidé. Elle resterait ici. Le soir même elle écrirait à Herbert.

Elle rentra et fit part à Mrs. Neville de son projet. « Comme je suis heureuse ! » s'exclama la vieille femme, les yeux brillants. « Un bébé dans la maison ! Comme dans l'ancien temps !

» Je suis bien sûre que vous ne le regretterez pas, ma chère enfant. Il n'y a pas meilleure sage-femme que Mrs. May. Et je pourrai vous aider à habiller le bébé. J'ai encore de la layette d'autrefois dans ma commode. Je vous la ferai voir tout à l'heure, quand vous aurez pris votre thé. »

La réponse de Herbert vint. Il était encore plus en colère qu'Eithné ne l'avait prévu. Il la traitait de folle — confier ainsi *sa vie* à des femmes ignorantes, alors qu'il avait tout arrangé *au mieux* pour elle ! Tout bouleverser pour une lubie stupide et désordonnée ! Elle n'avait jamais eu et n'aurait jamais la notion de ses devoirs d'épouse... Et il continuait ainsi pendant trois pages.

Il donnait néanmoins au projet un semblant d'assentiment, à la fin de sa lettre ; Eithné s'y était attendue et cela lui suffisait. Peut-être Herbert était-il secrètement soulagé, au fond, d'être débarrassé d'elle jusqu'au bout. Elle espérait seulement qu'il ne lui ferait pas payer, à son retour, l'affront infligé à son orgueil masculin.

L'enfant devait naître fin janvier. Le soir du 28, en se couchant, Eithné fut prise des douleurs et appella Mrs. Neville, qui partit chercher Mrs. May.

Demeurée seule, Eithné céda à un accès de panique. Elle avait été folle, Herbert avait raison. Il y a des femmes qui meurent en couches, même entre les mains des meilleurs médecins. Et elle, elle allait se livrer à deux femmes ignorantes... Elle gémissait presque de peur quand Mrs. Neville revint avec la sage-femme.

Mrs May la dévisagea longuement puis lui adressa un sourire. Quand Eithné fut déshabillée et lavée, elle vint s'asseoir près d'elle. Une contraction plia Eithné en deux. Mrs. May lui appuya les mains sur les épaules.

— « Vous vous y prenez mal, mon enfant. Ne cherchez pas encore à aider la nature. Et n'ayez pas peur. Vous devez simplement vous ouvrir, comme une porte. »

Elle resta à son chevet, lui tenant la main et lui parlant. Peu à peu la frayeur d'Eithné s'apaisa. Elle avait eu tort de douter de Mrs. May.

Vers dix heures du soir, les contractions se firent plus fréquentes. Mrs. May lui montra comment les accompagner pour aider l'enfant à descendre. Eithné évitait de parler pour économiser ses forces et elle ne put donc confier à Mrs. May la découverte surprenante qu'elle faisait : elle n'éprouvait pas de réelle douleur.

Le bébé fit son apparition peu après une heure du matin. Eithné,

regardant le visage de Mrs. May, y lut une expression bizarre et fugitive, comme le vent qui vient rider la surface de l'eau.

— « Tout est normal ? » demanda-t-elle anxieusement.

— « Oui. C'est une fille. Une ravissante, parfaite petite fille. »

Eithné tendit ses bras las.

— « Donnez-la moi, » fit-elle.

***

Elle fut surprise du plaisir que lui procurait sa maternité. La perfection physique de cette créature miniature l'enchantait. Jamais elle ne permettait qu'on retirât sa fille de ses bras. Elle avait craint de ne pouvoir nourrir, jugeant sa poitrine trop menue, mais Mrs. Neville avait ri, en disant que la grosseur n'y faisait rien. Après une première tentative, Eithné se soumit avec fierté à la tétée. Un seul nuage assombrissait son bonheur : la perspective de devoir bientôt rentrer à Corstophine.

Elle avait écrit à Herbert pour lui annoncer la naissance de l'enfant. Sa réponse, sèche et brève, avait exprimé le regret que ce fût une fille. Mais il n'avait pas parlé du retour d'Eithné. Pourtant, songeait-elle, il lui faudrait bien revenir un jour.

Jusqu'au début de mars, le temps resta couvert. Puis le ciel s'éclaircit. On sentait le printemps dans l'air. Eithné descendit un jour sur la plage avec sa fille, en emportant à déjeuner.

Elle donna le sein à la petite Una, assise sur le sable, le dos appuyé à un rocher. Un engourdissement agréable la gagnait, et elle pensa aux histoires racontées par Mrs. Neville la veille au soir. Celle-ci avait parlé des phoques, disant que certains n'étaient que des animaux, mais que d'autres étaient les vrais Habitants de la Mer : des êtres dotés de pouvoirs, capables de se dépouiller de leur pelage et d'aller sous forme humaine parmi les gens de la terre ferme. Leur nombre était invariable ; à la mort de l'un d'eux sa peau revenait à un autre. Et les phoques étaient leur troupeau, sur lequel ils veillaient avec amour.

Le bébé, repu, lâcha le sein et Eithné reboutonna son corsage. Elle regarda la mer où n'apparaissait aucun phoque. Si, pourtant, presque à perte de vue dans le lointain, elle distinguait une tête à la surface de l'eau.

Un bruit de pas fit crisser le sable. Eithné se retourna : un homme, débouchant de derrière les rochers, se dirigeait vers elle. Il portait un tricot de jersey et un pantalon de velours, et avait un filet sur l'épaule. Sans doute un pêcheur du village, songea Eithné.

Arrivé près d'elle, il lui dit bonjour ; elle lui répondit sans inquiétude. Bien qu'ils fussent seuls sur la plage déserte, elle n'avait

pas peur de lui. Le regard doux de l'homme la mettait en confiance.

Il sourit en apercevant le bébé et dit : « C'est votre petite fille ? Je peux la regarder ? »

Eithné ne put résister au plaisir de faire admirer sa progéniture — bien que l'homme sentît terriblement le poisson.

— « Bien sûr, » dit-elle.

L'homme s'accroupit et, du doigt, toucha la joue du bébé qui se mit à sourire et gazouiller.

— « Un bien beau bébé, que vous avez là, » dit-il en contemplant Una. « Oui, un bien beau bébé. »

— Merci, » répondit Eithné, tout en espérant qu'il ne voudrait pas prendre Una dans ses bras.

Mais il se remit debout, la remerciant de lui avoir permis de regarder l'enfant et lui disant au revoir. Il s'éloigna et disparut à l'autre bout des rochers.

Eithné fronça les sourcils. L'aspect de l'homme lui avait paru vaguement familier. Au bout d'un instant, elle identifia cette impression : c'était à Mrs. May qu'il ressemblait. Sans doute un cousin. Dans un petit village, il y a beaucoup de liens de parenté.

Trois jours plus tard, Herbert arriva de façon inattendue à Wracksand.

Eithné finissait son petit déjeuner quand on frappa à la porte. A la vue de son mari, elle fut pétrifiée. Etait-il venue la chercher, la reprendre ?

Il l'embrassa, disant : « Bonjour, ma chère, » puis regarda autour de lui. « Je désire vous parler. Y a-t-il un endroit où nous puissions être seuls ? »

Mrs. Neville les observait. Il répugnait à Eithné de conduire Herbert à la petite plage où elle avait passé tant d'heures paisibles, mais elle ne voyait pas d'autre endroit. Elle prit la petite Una et, à contre-cœur, partit avec son mari.

Ils s'assirent sur le sable. Il sortit un livre de sa poche et le tendit à Eithné. « Un cadeau pour vous, » expliqua-t-il.

C'était un recueil de poèmes : en fait, l'ouvrage de Matthew Arnold qu'elle possédait déjà. Mais l'intention de son mari avait été de lui être agréable. « Merci, Herbert, » dit-elle.

— « Dès que je l'ai vu, j'ai pensé à vous. » Il feuilleta le volume, s'arrêta sur « *Dover Beach* » et se mit à lire le poème à haute voix, avec une diction un peu ânonnante. « *Soyons-nous fidèles, ô mon amour, / Car en ce monde, contrée de rêve étendue sous nos pas, / Il n'est de joie, ni de lumière, / Ni de certitude...* »

Herbert s'interrompit et referma le livre, en regardant Eithné. Celle-ci attendit qu'il parlât.

— « Je commence à penser, » dit-il lentement, « que je n'ai pas

assez attaché d'importance à l'amour... Il y a d'autres choses dans la vie que le devoir. Oui, vraiment. »

Eithné l'écoutait avec une froideur mêlée de surprise. Essayait-il de lui dire qu'en son absence une autre femme était entrée dans sa vie ? Ou n'était-ce que le prélude à une recrudescence de son désir d'elle — ce désir sombre, obsessionnel, qu'elle connaissait bien ?

Mais quelle importance ? Face à lui, elle se rendait compte qu'il n'éveillait plus rien chez elle, que tout sentiment était mort. Il avait beau arriver, son livre de poèmes à la main, ses paroles de bienvenue à la bouche, elle restait aussi rigide que du marbre. Il comptait moins pour elle que les phoques de la mer.

Le bébé s'éveilla, se mit à geindre pour réclamer la tétée. Eithné défit son corsage et lui donna le sein. Elle surprit le regard de son mari sur sa poitrine ; il avait les lèvres entrouvertes, les yeux brillants. Le rouge monta aux joues d'Eithné. Non, elle ne voulait pas. Mais elle savait que, finalement, elle serait forcée de consentir.

Après la tétée, il remarqua :

— « Pourquoi lui donner le sein dès qu'elle le réclame ? Même un bébé doit apprendre le sens du devoir et de la discipline. Vous la gâtez trop. »

— « Elle avait faim, » protesta faiblement Eithné.

— « Elle doit savoir attendre. Autre chose : il faut la baptiser. J'ai toujours pensé, Eithné, que votre méconnaissance fondamentale des devoirs d'une femme provenait de votre conversion tardive à la religion. J'ai déjà choisi le parrain et la marraine. Les prénoms également. Elle s'appellera Mary Gertrude. »

— « Je l'appelle Una, » répliqua Eithné d'un ton morose.

— « Voyons, ce n'est pas un prénom chrétien... Eithné, il faut que vous rentriez à Corstophine. »

Les paupières d'Eithné tressautèrent.

— « Je... je ne me sens pas encore très bien. »

— « Peut-être. Mais j'ai consulté le Dr. Trevin. Il estime que d'ici une semaine vous serez en état de vous conformer à vos devoirs. »

Mes devoirs, mes devoirs ! pensa Eithné avec colère. Qu'en sait-il ? Elle pensa aux appétits brutaux de Herbert, aux actes honteux accomplis dans le noir. C'était cela qu'il appelait l'amour ? Dans ce cas, son amour lui répugnait... Mais quand il se releva, l'air inflexible, frottant de la main le sable sur son pantalon, elle l'imita et le suivit docilement.



Elle prévint la propriétaire qu'elle partirait le mercredi suivant. Mrs. Neville approuva sans commentaire. Eithné lui fut reconnaissan-

te de son silence. Elle n'aurait pu supporter de parler de ce départ.

Les jours suivants, elle se leva de bonne heure et se rendit à la plage aussitôt après son petit déjeuner. Elle y restait la journée durant, à contempler la mer, comme si elle attendait quelque chose — une chose dont la fuite des heures rendait la venue de plus en plus improbable. Par moments, elle prenait conscience de cette attente presque anxieuse, se forçait à se décontracter. Mais l'instant d'après elle se surprenait à observer à nouveau avec avidité, les têtes de phoques dans la mer et la crête lumineuse des vagues.

Cela mis à part, elle se sentait calme. Le retour à Corstophine était maintenant si proche qu'il n'éveillait plus aucune émotion en elle.

Le mardi arriva. Dawkins serait le lendemain à Wracksand. Eithné, comme de coutume, alla sur la plage à une heure matinale. Mais vers trois heures de l'après-midi une impatience soudaine la saisit. Elle ne resterait pas plus longtemps. C'était ridicule d'attendre ainsi une chose dont la nature même était ignorée d'elle.

Elle rangea ses affaires dans son panier et saisit son bébé. Una — Mary Gertrude — se mit à crier, son petit visage convulsé de rage. Les jours précédents, elle s'était montrée irascible, elle qui avait toujours eu jusque là bon caractère.

Eithné se rassit pour la consoler. Elle était en train de la bercer quand elle entendit un pas sur le sable.

C'était le pêcheur déjà rencontré par elle. Il portait sur l'épaule quelque chose de foncé, pareil à de la fourrure à poil ras. Il n'avait plus le filet qu'elle lui avait vu auparavant entre les mains.

Eithné se leva brusquement. Les pleurs du bébé s'étaient calmés.

— « C'est vous que j'attendais, » dit-elle. « Je pensais que vous ne viendriez pas. »

— « Oh ! si. Vous aviez raison : il existe bien un troisième chemin. »

— « En dehors des deux que suivent les hommes ?... Comment est-ce, sous la mer ? »

— « C'est vert et froid et on y glisse. » Il eut un sourire. « C'est plus beau que les mots. »

— « Plus beau que ce qu'a dit Mrs. Neville ? »

— « Oui, plus beau que ce qu'elle a dit. »

Eithné eut un soupir. La petite Una bougea dans ses bras.

— « Je ne peux pas laisser ma fille, » dit-elle.

— « Donnez-la moi. Mrs. May dit qu'elle est marquée des signes. »

Il prit des bras d'Eithné l'enfant et pénétra dans l'eau avec elle. A cet instant, Eithné fut la proie d'une peur affreuse, comme celle qu'elle avait ressentie la nuit de son accouchement. Una allait se noyer, c'était folie de l'avoir confiée à cet étranger... Puis son esprit s'apai-

sa : comme cette nuit-là, elle savait que tout était bien. Lorsque le pêcheur revint vers elle, elle était assise tranquillement dans le sable.

Il lui rendit le bébé et s'assit auprès d'elle. Les cheveux et les langes de la petite Una dégouttaient d'eau de mer. Mais ses joues étaient roses, et quand Eithné se mit à la dorloter, elle babilla de plaisir.

— « Alors, elle peut vivre sous la mer, et être heureuse, » dit-elle.

— « Elle peut y vivre et être très heureuse, » répondit-il de sa voix profonde et douce.

La marée montait. Eithné regarda de biais le pêcheur. Elle ramassa une poignée de sable qu'elle laissa s'écouler entre ses doigts. Au moment où de telles perspectives s'ouvraient à elle, elle cherchait à en retarder l'accomplissement, à prolonger la joie anticipée qui la baignait. Enfin elle se mit debout.

— « Je... je suis prête maintenant. Nous venons avec vous. »

Elle commençait à défaire sa robe. A son tour il se leva.

— « Eithné... pauvre Eithné... vous ne comprenez pas. Il faut choisir. Vous ne pouvez venir toutes les deux. Il n'y a qu'une seule peau de disponible. »

Anéantie, elle le regarda. Le sol de la plage lui semblait vaciller sous ses pieds. Dans son esprit défila une kyrielle de pensées. Herbert... ses devoirs... Corstophine... le baptême du bébé... la discipline... les deux chemins. Puis elle lui tendit l'enfant. Elle n'eût pas été capable de le faire si elle avait hésité davantage.

— « Tenez, » dit-elle. « Prenez-la. »

— « Au revoir, Eithné, » fit-il doucement. « Elle sera heureuse. »

Et, pour la seconde fois, il s'avança dans l'eau porteur de l'enfant.

Quand la mer se fut refermée au-dessus de sa tête, Eithné mesura la portée de son acte. Elle courut à sa suite, s'enfonçant dans l'eau jusqu'à la ceinture, jusqu'aux épaules, criant le nom d'Una jusqu'au moment où les vagues vinrent clapoter au ras de sa bouche.

Il n'y eut pas de réponse. Au loin sous l'horizon, se détachait un point noir qui était peut-être la tête d'un phoque.

Eithné rentra au village épuisée, en sanglots, ses cheveux défaits couvrant ses épaules. Elle raconta qu'elle s'était endormie à l'heure de la marée, que le flot montant avait emporté l'enfant. Mrs. Neville la pressa contre elle et tenta de la consoler.

Mais elle continua de pleurer.

Elle pleura pendant son témoignage lors de l'enquête judiciaire, elle pleura sous les insultes de Herbert. (Il obtiendrait la séparation disait-il, elle ne valait pas mieux qu'une meurtrière, il ne vivrait pas plus longtemps avec une femme à ce point irresponsable.) Elle pleura tant que ses yeux ne furent plus que des fentes dans sa figure gonflée.

Mais plus tard, quand elle vit, obscurcis par ses larmes, le visage et le regard sagace de Mrs. May, elle sut que l'étincelle de quelque chose couvait sous son chagrin. Elle avait choisi, et elle avait eu le courage de faire le bon choix. Ce n'était pas sur Una qu'elle pleurait. C'était sur elle-même.

Traduit par Alain Dorémieux.
Titre original : Eithne.

Le mois dernier, ne pouvant les attribuer à la science-fiction ni au fantastique, nous présentions des histoires sous une rubrique intitulée « Hors-série » *dans notre sommaire. Notre ami Stephen Spriel nous suggère d'employer un terme commode pour qualifier de telles histoires — à savoir le terme :* Insolite. *Son défaut est d'être vague, donc de pouvoir recouvrir des notions variables ; sa qualité, en revanche, de marquer une distinction précise avec le fantastique qu'on appellera traditionnel. Maintes histoires présentées dans* « Fiction » *appartenaient en fait à cet insolite qui est, si l'on veut, un fantastique moderne. Exemples : divers textes de Sternberg, Buzzati, Mandiargues, Owen, Damonti, Béalu, Topor — sans parler de beaucoup de contes du Banc d'Essai. Caractéristique principale : substituer aux ressorts essentiels du fantastique classique (qui sont en principe de type surnaturel) des effets plus subjectifs, souvent sous-entendus, qui peuvent être axés vers le symbolisme, ou l'absurde, ou l'onirisme, ou la psychologie, mais qui de toute façon correspondent à une « intériorisation » très nette de la démarche de l'esprit vers le fantastique. Au point de développement où en est la revue, il nous semble utile de concrétiser maintenant cette catégorie. C'est pourquoi vous trouverez dorénavant à nos sommaires, en annexe à la séparation habituelle en deux genres, une troisième branche dite « insolite » — et ce mois-ci représentée par les trois textes qui suivent.*

JORGE LUIS BORGES

Abenhacan el Bokhari mort dans son labyrinthe

Dans notre précédent numéro (1), *nous avons illustré un aspect coutumier de Borges : l'auteur de métaphores poétiques et philosophiques. Voici aujourd'hui un autre aspect — secondaire — de sa personnalité : l'auteur « policier »* (au *sens le moins strict et le moins littéral du terme). Deux des nouvelles de son recueil « Fictions »* : « La mort et la boussole » *et* « Le jardin aux sentiers qui bifurquent », *étaient*

(1) Voir « Les ruines circulaires ».

déjà des œuvres policières. En voici une autre, moins connue puisqu'elle n'a jamais paru en librairie et fut seulement éditée en août 1959 dans la revue « Preuves ».

Une histoire de type policier ? Pourquoi dans ce cas la faire figurer ici ? La réponse est simple : parce que Borges parvient à mettre de l'insolite dans tout ce qu'il écrit et que, même sur une trame « rationalisée », il parvient à suggérer la présence interne du fantastique.



« *...ils ressemblent à l'araignée, qui construit sa maison.* »
CORAN, XXIX, 40

« Cette terre, » dit Dunraven, avec un grand geste qui ne refusait pas les étoiles ennuagées et qui embrassait le plateau noir, la mer et un édifice majestueux et croulant qui paraissait un gigantesque haras, « cette terre est celle de mes ancêtres. »

A côté de lui, Unwin retira la pipe de sa bouche et émit quelques sons modestes et approbateurs. C'était la première soirée de l'été 1914. Lassés d'un monde auquel manquait la dignité du péril, les deux amis appréciaient la solitude de ce coin retiré de la Cornouaille. Dunraven entretenait une barbe sombre et se savait l'auteur d'une épopée considérable que ses contemporains pourraient à peine scander et dont le thème ne lui avait pas encore été révélé. Unwin avait publié une étude sur le théorème que Fermat n'écrivit pas en marge d'une page de Diophante. Tous deux — est-il besoin de le dire ? — étaient jeunes, distraits et passionnés.

« Il y aura bientôt un quart de siècle, » dit Dunraven, « que Abenhacan el Bokhari, chef ou roi de je ne sais quelle tribu des bords du Nil, mourut des mains de son cousin Saïd dans la chambre centrale de cet édifice. Les ans ont passés. Les circonstances de sa mort demeurent obscures. »

Docilement, Unwin demanda pourquoi. « Pour diverses raisons, » répondit Dunraven. « En premier lieu, cette maison est un labyrinthe. En second lieu, elle était gardée par un lion et par un esclave. En troisième lieu, un trésor secret disparut. En quatrième lieu, l'assassin était mort quand le crime se produisit. En cinquième lieu... »

Agacé, Unwin l'arrêta. « Ne multiplie pas les mystères, » dit-il. « Ils doivent être simples. Rappelle-toi la lettre volée de Poe et la chambre close de Zangwill. »

— « Ou complexes, » répliqua Dunraven. « Rappelle-toi l'univers. »

Ils gravissaient les collines sablonneuses. Ils étaient parvenus à proximité du labyrinthe. Celui-ci leur apparut alors comme une paroi rectiligne et presque interminable, construite en briques, sans revêtement, à peine plus haute qu'un homme. Dunraven affirma qu'elle était de forme circulaire, mais que le rayon en était si vaste que la courbure devenait imperceptible. Unwin se souvint de Nicolas de Cuse, pour qui toute ligne droite est l'arc d'un cercle infini... Vers minuit, ils découvrirent une porte en ruines, qui introduisait à un couloir aveugle et hasardeux. Dunraven dit qu'à l'intérieur de la maison il y avait de multiples carrefours mais qu'en tournant toujours à gauche, ils arriveraient en un peu plus d'une heure au centre du labyrinthe. Unwin accepta. Leurs pas prudents résonnèrent sur le sol de pierre. Le couloir se divisa en d'autres plus étroits. La maison semblait vouloir les noyer. Le toit était très bas. Ils durent avancer l'un derrière l'autre dans la ténèbre inextricable. Unwin marchait le premier. Sous sa main, l'invisible mur continuait inlassablement, compliqué sans cesse de saillies et de coudes. Unwin, lent dans l'obscurité, entendit de la bouche de son ami l'histoire de la mort de Abenhacan.

« Le plus ancien de mes souvenirs, » raconta Dunraven, « est peut-être celui de Abenhacan el Bokhari au port de Pentreath. Il était suivi par un nègre accompagné d'un lion. C'était assurément le premier nègre et le premier lion que virent mes yeux, si j'excepte les gravures de la Bible. J'étais alors un enfant, mais le fauve couleur de soleil et l'homme couleur de nuit m'impressionnèrent moins que ne le fit Abenhacan. Il me parut très grand. C'était un homme à la peau olivâtre, aux yeux noirs mi-clos, au nez insolent, aux lèvres charnues, à la barbe safran, au thorax puissant, à la démarche sûre et silencieuse. A la maison, je proclamai qu'un roi était arrivé sur un bateau. Ensuite, quand les maçons se mirent au travail, j'élargis le titre et je parlai du Roi de Babel.

» La nouvelle que l'étranger se fixerait à Pentreath fut reçue avec plaisir, l'étendue et la forme de sa maison avec stupeur et même avec indignation. Il parut inadmissible qu'une maison se composât d'une seule chambre et de lieues et de lieues de corridors. A entendre les gens, les Maures pouvaient bien construire de telles maisons, mais sûrement pas les Chrétiens. Notre recteur, Mr. Allaby, homme aux étranges lectures, exhuma l'histoire d'un roi châtié par la divinité pour avoir bâti un labyrinthe. Il la lut en chaire. Le lundi, Abenhacan vint au presbytère. On ne sut rien alors de la brève en-

trevue, mais aucun sermon ne fit désormais allusion à l'orgueil. Le Maure put engager des maçons. Beaucoup plus tard, quand Abenhacan mourut, Allaby révéla aux autorités la substance du dialogue.

» Abenhacan, debout, lui avait dit ces mots (ou d'autres semblables) : « Personne, maintenant, ne peut blâmer ce que je fais. Les fautes qui me rendent infâme sont telles que même si je répétais des siècles durant la Suprême Appellation de la Divinité, cela ne suffirait pas à tempérer un seul de mes tourments. Les fautes qui me rendent infâme sont telles que même si je tuais Dieu de mes propres mains, ce forfait n'aggraverait pas les supplices que me réserve la Justice Infinie. Il existe une contrée où mon nom est inconnu. Je suis Abenhacan el Bokhari et j'ai régné sur les tribus du désert avec un sceptre de fer. Durant de nombreuses années, je les ai dépouillées avec l'aide de mon cousin Saïd, mais Dieu entendit leur clameur et consentit qu'elles se rebellent. Mes troupes furent détruites et égorgées. Je parvins à fuir avec le trésor amassé pendant mes années de pillage. Saïd me guida jusqu'au tombeau d'un saint au pied d'une montagne de pierre. J'ordonnai à mon esclave de surveiller la face du désert. Saïd et moi, exténués, dormîmes. Cette nuit-là, je rêvai que j'étais prisonnier d'un réseau de serpents. Je me réveillai épouvanté. L'aube venait. A côté de moi, dormait Saïd. Le contact d'une toile d'araignée sur ma peau m'avait fait rêver ce songe. Je fus fâché que Saïd, qui était lâche, dormît avec une si parfaite tranquillité. Je réfléchis que le trésor n'était pas infini et qu'il pouvait m'en réclamer une part. A ma ceinture, était une dague à poignée d'argent. Je la dégainai et la plongeai dans sa gorge. Dans son agonie, il balbutia quelques mots que je ne pus comprendre. Je le regardai. Il était mort. Mais, craignant qu'il ne se lève, j'ordonnai à l'esclave de lui écraser le visage avec une grosse pierre. Ensuite, nous errâmes sous le ciel et, un jour, nous aperçûmes la mer. Des navires de haut bord la sillonnaient. Je pensai qu'un mort ne pouvait pas se mouvoir sur les eaux. Je décidai de chercher d'autres terres. La première nuit de ma navigation, je rêvai que je tuais Saïd. Tout se répéta. Mais, cette fois, je comprenais ses paroles. Il disait : « *De même que maintenant, tu m'effaces, je t'effacerai où que tu sois.* » Je jurai de rendre vaine cette menace. Je me promis de me cacher au centre d'un labyrinthe où son fantôme se perdrait. »

» Cela dit, Abenhacan avait pris congé. Allaby essaya de conclure que le Maure était fou et que l'absurde labyrinthe était une image et un témoignage évident de sa folie. Ensuite, il réfléchit que cette explication concordait avec l'extravagant édifice et avec l'extravagant récit, mais non avec l'impression d'énergie que lui avait laissé son interlocuteur. Peut-être de semblables histoires étaient-elles ordinaires dans les sables d'Egypte. Peut-être de telles étrange-

tés correspondaient-elles (comme les dragons de Pline) moins à une personne qu'à une culture...

» Allaby, à Londres, feuilleta de vieux numéros du *Times*. C'était exact. Une rébellion avait eu lieu. Elle avait eu pour conséquence la déroute d'Abenhacan et de son vizir, lequel passait pour lâche.

» El Bokhari, aussitôt que les maçons eurent terminé, s'installa au centre du labyrinthe. On ne le vit plus jamais au village. Parfois Allaby craignait que Saïd ne l'eût atteint et anéanti. La nuit, le vent nous apportait le rugissement du lion et les brebis du pâturage se ramassaient sous l'effet d'une terreur immémoriale.

» Des navires, venus des ports de l'Orient, jetaient souvent l'ancre dans la petite baie, en route vers Cardiff ou Bristol. L'esclave descendait du labyrinthe qui, alors, je m'en souviens, n'était pas rose mais cramoisi. Il échangeait des mots africains avec les équipages et paraissait rechercher parmi eux le fantôme du roi. Ces navires avaient la réputation de convoyer de la contrebande : des stupéfiants et des ivoires défendus. Pourquoi pas, dans ces conditions, des hommes morts ?

La maison était terminée depuis trois ans quand la « *Rose of Sharon* » jeta l'ancre au pied des collines. Je ne suis pas de ceux qui virent ce voilier, et peut-être l'image que je gardai de lui fut-elle influencée par des lithographies oubliées d'Aboukir et de Trafalgar. Mais je pense qu'il était de ces bateaux très travaillés qui ne paraissent pas l'œuvre de charpentiers, mais de menuisiers, et d'ébénistes encore plus que de menuisiers. Celui-ci (sinon dans la réalité, du moins dans mes rêves) était luisant, sombre, silencieux et rapide. Des Arabes et des Malais formaient son équipage.

» Il jeta l'ancre à l'aube d'un jour d'octobre. Au crépuscule, Abenhacan fit irruption chez Allaby. Il était en proie à une terreur extrême. Il put à peine articuler que Saïd était entré dans le labyrinthe et que l'esclave et le lion avaient déjà péri. Il demanda sérieusement si les autorités pouvaient le protéger. Avant d'attendre la réponse d'Allaby, il s'enfuit comme s'il était poursuivi par la même peur qui l'avait précipité dans cette maison pour la seconde et la dernière fois. Allaby, seul dans sa bibliothèque, pensa que ce poltron avait opprimé dans le Soudan des tribus de fer et savait ce qu'était une bataille et ce que c'était que tuer. Le lendemain, il remarqua que le voilier avait pris le large (pour Suakin dans la Mer Rouge, comme on l'apprit plus tard). Il décida que son devoir était de vérifier la mort de l'esclave et se dirigea vers le labyrinthe. Le récit balbutié du Bokhari lui avait paru fantastique, mais au détour d'un couloir il trébucha contre le lion et le lion était mort, et à un autre détour contre l'esclave et l'esclave était mort, et, dans la chambre centrale, il trouva El Bokhari dont la tête était écrasée. Aux pieds

de l'homme, il y avait un coffre incrusté de nacre. Quelqu'un avait forcé la serrure et il ne contenait plus une seule pièce de monnaie. »

Les phrases finales, alourdies de pauses oratoires, se voulaient éloquentes. Unwin devina que Dunraven les avait déclamées plusieurs fois avec la même cadence et avec la même inefficacité. Il demanda, afin de simuler quelque intérêt, comment étaient morts le lion et l'esclave.

L'incorrigible voix répondit avec une sombre satisfaction :

— « On leur avait également écrasé la tête. »

Au bruit des pas s'ajouta le bruit de la pluie. Unwin pensa qu'ils seraient obligés de dormir dans le labyrinthe, dans la « chambre centrale » du récit, et que, dans leur souvenir, ce long inconfort deviendrait une aventure. Il resta silencieux. Dunraven ne put se contenir et lui demanda, à la façon de qui réclame le paiement d'une dette :

— « Cette histoire n'est-elle pas inexplicable ? »

Unwin lui répondit, comme pensant à haute voix :

— « Je ne sais pas si elle est explicable ou inexplicable ; je sais qu'elle est mensongère. »

Dunraven se répandit en jurons et évoqua le témoignage du fils aîné du recteur (Allaby, semble-t-il, était mort) et de tous les habitants de Pentreath. Non moins étonné que Dunraven, Unwin s'excusa. Le temps, dans l'obscurité, paraissait s'écouler plus lentement. Tous deux eurent peur de s'être égarés. Ils étaient très fatigués, quand une mince lueur en haut leur fit voir les premières marches d'un escalier étroit. Ils montèrent et parvinrent à une habitation ronde et à demi ruinée. Il ne restait que deux traces de l'épouvante du malheureux roi : l'étroite fenêtre qui dominait le plateau et la mer, et sur le sol une trappe qui s'ouvrait sur l'escalier. Bien que spacieuse, la chambre ressemblait beaucoup à une cellule de prison.

Cédant moins à la pluie qu'au désir d'avoir plus tard de quoi se souvenir et raconter, les deux amis passèrent la nuit dans le labyrinthe. Le mathématicien dormit tranquillement, mais non le poète, poursuivi par des vers que sa raison estimait détestables :

« *Faceless the sultry and overpowering lion,*
Faceless the stricken slave, faceless the king. »

Unwin croyait que l'histoire de la mort du Bokhari ne l'avait pas intéressé. Il se réveilla cependant avec la conviction d'avoir déchiffré l'énigme. Toute la journée, il fut préoccupé et insociable, combinant et recombinant les pièces du puzzle. Trois ou quatre nuits plus tard, il donna rendez-vous à Dunraven dans une brasserie de Londres et lui dit les mots suivants (ou d'autres semblables) :

— « En Cornouaille, j'ai affirmé que l'histoire que tu m'as ra-

contée était un mensonge. Les *faits* étaient vrais ou pouvaient l'être, mais, racontés comme tu l'as fait, ils constituaient, de façon évidente, autant de mensonges. Je commencerai par le plus grand mensonge : l'incroyable labyrinthe. Aucun fugitif ne se cache dans un labyrinthe. Il ne construit pas un labyrinthe sur un endroit élevé de la côte, surtout un labyrinthe cramoisi que tous les marins aperçoivent de loin. Il n'est pas nécessaire de construire un labyrinthe quand l'Univers déjà en est un. Pour qui veut vraiment se cacher, Londres est un meilleur labyrinthe qu'un observatoire où conduisent tous les couloirs d'un édifice. La sage réflexion que je te soumets présentement m'éclaira l'autre nuit, quand nous entendions pleuvoir sur le labyrinthe en attendant le sommeil. Averti et réconforté par elle, je choisis d'oublier tes absurdités et de penser à quelque chose de sensé.

— « A la théorie des ensembles ou à la quatrième dimension de l'espace ? » proposa Dunraven.

— « Non, » dit Unwin sérieusement, « j'ai pensé au labyrinthe de Crête. Un labyrinthe dont le centre était un homme à tête de taureau. »

Dunraven, expert en romans policiers, pensa que la solution du mystère était toujours inférieure au mystère lui-même. Le mystère relève du surnaturel et même du divin ; la solution, de la prestidigitation. Pour différer l'inévitable, il objecta :

« Le Minotaure a une tête de taureau sur les monnaies et sur les bas-reliefs. Dante l'imagina au contraire avec un corps de taureau et une tête d'homme. »

— « Cette version me convient aussi, » consentit Unwin. « L'important est la correspondance de la maison monstrueuse avec l'habitant monstrueux. Le Minotaure justifie et au-delà l'existence du labyrinthe. Personne ne dirait la même chose d'une menace perçue en rêve. Une fois évoquée l'image du Minotaure (évocation fatale dès qu'il y a labyrinthe), le problème était virtuellement résolu. Toutefois, je confesse que je n'ai pas compris que cette antique image m'apportait la clé du mystère, si bien qu'il fut nécessaire que ton récit me fournisse un symbole plus précis : la toile d'araignée. »

— « La toile d'araignée, » répéta, perplexe, Dunraven.

— « Oui, il ne m'étonnerait pas que la toile d'araignée, j'entends la forme universelle de la toile d'araignée ou, pour parler clairement, la toile d'araignée de Platon, eût suggéré à l'assassin (parce qu'il y a un assassin) son crime. Tu te souviens qu'El Bokhari rêva dans un tombeau d'un réseau de serpents et qu'il découvrit à son réveil qu'une toile d'araignée lui avait suggéré ce songe. Reportons-nous à la nuit où El Bokhari rêva de serpents : le roi vaincu, le vizir et l'esclave fuient à travers le désert avec un trésor. Ils se réfugient dans

un tombeau. Le Vizir s'endort. D'où nous savons qu'il est un lâche. Le Roi ne dort pas. D'où nous savons qu'il est brave. Le Roi, pour ne pas partager le trésor avec le Vizir, le tue d'un coup de couteau. Plus tard le fantôme du Vizir le menace dans un rêve. Tout cela est incroyable. La nuit fatale, c'est le Roi, le vaillant, qui dormit, et Saïd, le peureux, qui resta éveillé. Dormir est se distraire de l'univers et la distraction est difficile à qui se sait poursuivi avec des épées nues. Le Ministre avide s'inclina sur le sommeil de son Roi : il pensa à le tuer. Peut-être joua-t-il avec le poignard. Mais il n'osa pas. Il appela l'esclave. Ils cachèrent une partie du trésor dans la tombe et s'en furent à Suakin, puis en Angleterre. Ce n'est pas pour se cacher du Bokhari, mais pour l'attirer et le tuer, qu'il construisit en face de la mer le haut labyrinthe de murs rouges. Il savait que les navires porteraient jusqu'aux portes de Nubie la renommée de l'homme cuivré, de l'esclave et du lion, et que, tôt ou tard, El Bokhari viendrait le chercher dans son labyrinthe. Le piège attendait au terme du dernier corridor du dédale. El Bokhari méprisait Saïd infiniment. Il ne s'abaisserait pas à prendre la moindre précaution. Le jour tant attendu arriva. Abenhacan débarqua en Angleterre, il atteignit la porte du labyrinthe, battit les corridors aveugles, et peut-être gravissait-il les premières marches de l'escalier quand son Vizir le tua — je suppose, d'une balle — depuis la trappe. L'esclave dut tuer le lion et une autre balle dut tuer l'esclave. Ensuite, Saïd écrasa les trois têtes avec une pierre. Il fut obligé d'agir ainsi. Un seul mort avec la tête écrasée aurait posé un problème d'identité. Mais le fauve, le nègre et le roi formaient une série ; étant donnés les deux premiers termes, chacun ferait la même hypothèse pour le troisième. Il n'est pas étonnant que Saïd ait été dominé par la terreur quand il parla avec Allaby : il venait de commettre son horrible forfait et se disposait à quitter l'Angleterre pour récupérer le trésor. »

Un silence pensif ou incrédule suivit le discours d'Unwin. Dunraven demanda un autre pot de bière avant de répondre.

— « Je consens, » dit-il, « que mon Abenhacan soit Saïd. De telles métamorphoses, me diras-tu, sont des ruses classiques dans un pareil genre. Ce sont de véritables *conventions*. Le lecteur exige qu'on les observe. Mais il m'est difficile d'admettre qu'une partie du trésor soit restée au Soudan. Souviens-toi que Saïd fuyait le Roi et les ennemis du Roi. Il m'est plus facile de l'imaginer volant tout le trésor que s'attardant à en enterrer une partie. Peut-être n'a-t-on pas trouvé de pièces parce qu'il ne restait plus de pièces. Les maçons avaient épuisé une abondance qui, à la différence de l'or rouge des Niebelungen, n'était pas infinie. Nous aurions ainsi Abenhacan traversant la mer pour réclamer un trésor dilapidé. »

— « Dilapidé ? Non, » dit Unwin. « Dépensé pour aménager sur

la terre des Infidèles un énorme piège circulaire en briques, destiné à le capturer et à l'anéantir. Saïd, si ta conjecture est correcte, agit poussé par la haine et par la peur, non par l'avidité. Il vola le trésor et il comprit ensuite que le trésor n'était pas l'essentiel pour lui. L'essentiel était la mort d'Abenhacan. Il simula d'être Abenhacan, tua Abenhacan et, finalement, *fut Abenhacan.* »

— « Oui, » confirma Dunraven, « il fut un vagabond qui, avant d'être personne dans la mort, a dû se souvenir d'avoir un jour été un roi ou d'avoir fait semblant d'être un roi. »

Traduit par Roger Caillois.

APPENDICE

LES DEUX ROIS ET LES DEUX LABYRINTHES
(ceci est l'histoire que le recteur lut en chaire)

Les hommes dignes de foi racontent (mais Allah sait davantage) qu'en les premiers jours du monde, il y eut un roi des îles de Babylonie qui réunit ses architectes et ses mages et leur ordonna de construire un labyrinthe si perplexe et si subtil que les hommes les plus sages ne s'aventureraient pas à y entrer et que ceux qui y entreraient s'y perdraient. Cet ouvrage était un scandale, car la confusion et l'émerveillement, opérations réservées à Dieu, ne conviennent point aux hommes. Avec le temps, un roi des Arabes vint à la cour et le Roi de Babylonie (pour se moquer de la simplicité de son hôte) le fit entrer dans le labyrinthe où il erra, outragé et confondu, jusqu'à la tombée de la nuit. Alors il implora le secours de Dieu et trouva la porte. Ses lèvres ne proférèrent aucune plainte, mais il dit au roi de Babylonie qu'il possédait en Arabie un meilleur labyrinthe et qu'avec la permission de Dieu, il le lui ferait connaître quelque jour. Puis il rentra en Arabie, réunit ses capitaines et ses lieutenants et dévasta le royaume de Babylonie avec tant de bonheur qu'il renversa les forteresses, détruisit les armées et fit prisonnier le roi. Il l'attacha au dos d'un chameau rapide et l'emmena en plein désert. Ils chevauchèrent trois jours avant qu'il lui dise : « O Roi du temps, Substance et Chiffre du Siècle ! En Babylonie, tu as voulu me perdre dans un labyrinthe de bronze aux innombrables escaliers, murs et portes. Maintenant, le Tout-Puissant a voulu que je te montre le mien, où il n'y a ni escaliers à gravir, ni portes à forcer, ni murs qui empêchent de passer. »

Il le détacha et l'abandonna au cœur du désert, où il mourut de faim et de soif. La gloire soit à Celui qui ne meurt pas.

FEREYDOUN HOVEYDA

La manne du ciel

Est-ce pour se délasser d'avoir écrit « Les quarantaines », *roman de fort calibre, que Fereydoun Hoveyda a composé ce conte-miniature ? On y trouvera en tout cas, malgré sa forme brève, matière à réflexion. En deux paragraphes (l'un rédigé à la Robbe-Grillet) totalement indépendants en apparence, Hoveyda suggère un rapprochement, établit un lien implicite et mystérieux entre deux séries de faits de nature banale, tout cela sans conclure et en fournissant simplement des données brutes au lecteur. A celui-ci de décider d'une interprétation.*



Il plongea la petite cuiller en argent dans le sucrier qui se trouvait sur le guéridon placé à sa droite. La palette s'enfonça dans la poudre blanche jusqu'à la naissance du manche qu'il poussa légèrement vers le bas. La palette émergea à la surface en arrachant avec elle un cône de sucre en poudre. Il suoleva ensuite l'ustensile en lui conservant la position horizontale et le tapota contre le goulot du récipient. De la porcelaine ainsi heurtée, jaillit un son métallique qui vibra un instant dans l'air, tandis que le trop-plein retombait dans le sucrier. Il ramena alors la cuiller lentement devant lui, vers la table sur laquelle fumait son café. Lorsque la palette se trouva au-dessus de la tasse, il l'inclina d'un coup. Le sucre tomba sans bruit à la surface du liquide, brunissant à ce contact, avant de sombrer vers le fond. Il plongea la cuiller dans le liquide et se mit à le remuer. Il ne se rendit pas compte qu'un peu de poudre blanche, échappée de la cuiller pendant l'opération, s'étalait sur le sol sablonneux de la terrasse entre les deux tables...

... D'imperceptibles points blancs se mêlèrent aux grains de sable, sur quelques centimètres carrés. Une fourmi qui venait de sortir de son trou aperçut les minuscules cristaux. Elle s'en approcha, les palpa de ses antennes, puis retourna rapidement dans la fourmilière. Bientôt, une

vingtaine d'hyménoptères émergèrent et se répandirent sur l'espace qui entourait leur gîte. Elles recueillirent les particules de sucre et les rapportèrent dans leur galerie. Les nombreuses facettes de leurs yeux latéraux fractionnaient en une multitude de parcelles l'image du paysage environnant et les fourmis ne pouvaient apercevoir l'homme qui prenait son petit déjeuner à quelques pas d'elles, sur la terrasse fleurie du jardin.



Le soleil tombait à pic, effaçant les aspérités, nivelant les surfaces, enveloppant tout dans une égale clarté. Les roches cariées s'enfonçaient dans le sable brûlant dont les fines vagues achevaient de se perdre dans les rayons intenses de l'astre du jour. Le ciel et la terre se confondaient dans une même couleur jaune-gris. Chantant mille mélopées, pour se donner du courage, les hommes tiraient leurs bêtes fatiguées. Depuis des jours l'immense caravane s'égrenait à perte de vue dans l'océan sans fin du désert. Lorsqu'après avoir obliqué, les rayons de feu s'inclinèrent au point de devenir tangents à la surface aride, la théorie humaine s'arrêta. Des tentes se dressèrent pour abriter les familles et les bêtes de trait purent prendre quelque repos. Le disque de feu sombra à l'horizon occidental et tout s'engouffra dans les ténèbres de la nuit. Seul le murmure de ces êtres affamés troublait le silence. Mais les hommes, femmes et enfants finirent par s'endormir. Aux premières lueurs de l'aube, en sortant de leurs tentes, ils aperçurent une couche de rosée autour du camp. Quand elle se fut dissipée, sous l'effet des premiers rayons du soleil, il y avait à la surface du désert quelque chose de menu comme des grains, quelque chose de menu comme la gelée blanche sur la terre. Un homme à la vénérable barbe blanche se baissa, ramassa une grainc de cristal pur et la porta à sa bouche. Le goût sucré qui envahit sa langue éclaira son visage d'un sourire tranquille. Il avertit les autres qui se mirent à recueillir fébrilement l'étrange produit. Les hommes se courbaient, se relevaient, allaient et venaient. Bientôt, leur agitation cessa : le sable avait repris sa couleur jaunâtre. Il commençait même à virer au gris, car les rayons de feu, s'approchant de la perpendiculaire, éclaboussaient le paysage entier d'une lumière aveuglante.

RICHARD MATHESON

Moutons de Panurge

Voici un Matheson « mineur » .Par les dimensions, réellement ultra-brèves. Par l'optique, qui réduit le sujet à une esquisse à peine tracée. Mais non certes par les implications de ce sujet, à la fois parfaitement simple et parfaitement étonnant. Nous nous sommes posé la question : s'il n'était signé de Matheson, ce conte nous aurait-il frappés ? En dépit de sa sécheresse, de sa volontaire absence de tout effet, il nous semble que oui. Méditez-y et vous verrez.



« D'OU viennent-ils donc tous ? » demanda Reordon.

— « De partout, » dit Carmack.

Ils se trouvaient au bord de la grand-route qui suit le littoral. A perte de vue, il n'y avait que des voitures. Des milliers d'automobiles s'agglutinaient, pare-chocs à pare-chocs et flanc contre flanc.

« En voici encore d'autres, » dit Carmack.

Les deux policiers regardaient la foule qui se dirigeait vers la plage. Beaucoup de gens bavardaient en riant. Certains restaient calmes et sérieux. Mais tous marchaient en direction de la plage.

Reordon secoua la tête.

— « Je ne comprends pas, » fit-il pour la centième fois de la semaine. « Je n'arrive pas à comprendre. »

Carmack haussa les épaules.

— « N'y pense plus, » dit-il. « C'est comme ça. On n'y peut rien. »

— « Mais c'est *de la folie.* »

— « Tiens, ça y est, ils y vont, » dit Carmack.

Sous le regard des deux policiers, la foule traversait les sables gris de la plage et entrait dans la mer. Quelques-uns se mirent à nager. La plupart ne purent le faire à cause de leurs vêtements. Carmack vit une jeune femme se débattre à la surface et couler, entraînée par son manteau de fourrure.

En quelques minutes ils eurent tous disparu. Les deux policiers contemplèrent l'endroit où les gens avaient pénétré dans l'eau.

— « Combien de temps ça va durer ? » demanda Reordon.

— « Jusqu'à ce qu'ils y soient tous allés, je suppose, » dit Carmack.

— « Mais *pourquoi ?* »

— « Tu n'as jamais rien lu sur les lemmings ? » lui demanda Carmarck.

— « Non. »

— « Ce sont des campagnols qui vivent dans les régions arctiques. Tant que durent leurs réserves de nourriture, ils prolifèrent. Après quoi, ils traversent le pays en ravageant tout sur leur passage. Arrivés à la mer, ils poursuivent leur progression. Ils nagent jusqu'à épuisement de leurs forces, puis ils se noient. Par millions. »

— « Et tu crois que c'est *pareil ?* » questionna Reordon.

— « Peut-être, » dit Carmack.

— « Mais les hommes ne sont pas des rats ! » dit Reordon irrité.

Carmack ne répondit pas.

Ils reprirent leur faction au bord de la route, mais plus personne n'apparut.

« Où sont-ils ? » demanda Reordon.

— « Peut-être que tout le monde est passé, » dit Carmack.

— « *Tout le monde ?* »

— « Voilà plus d'une semaine que ça dure, » dit Carmack. « Les gens ont pu venir de partout. Et il y a aussi les lacs. »

Reordon frissonna.

— « Tout le monde, » dit-il.

— « Je n'en sais rien, » dit Carmack. « Mais ils n'ont pas cessé d'affluer jusqu'à présent. »

— « Seigneur, » dit Reordon.

Carmack prit une cigarette et l'alluma.

— « Bon, » dit-il doucement, « et maintenant ? »

Reordon soupira.

— « A nous ? » dit-il.

— « Vas-y, » dit Carmack. « J'attends encore un peu pour voir s'il y en a d'autres. »

— « D'accord. » Reordon tendit la main. « Adieu, Carmack, » dit-il.

Ils se serrèrent la main.

— « Adieu, Reordon, » dit Carmack.

Fumant sa cigarette, il regarda son ami traverser la plage de sable gris et avancer jusqu'à ce que l'eau recouvrît sa tête. Il vit Reordon nager quelques dizaines de mètres avant de disparaître.

Au bout d'un moment, il jeta sa cigarette, examina les alentours. Puis à son tour il pénétra dans la mer.

Un million de voitures vides stationnaient le long de la plage.

Traduit par P. J. Izabelle.
Titre original : Lemmings.

MONTAGUE R. JAMES

La chambre n° 13

Montague Rhodes James, universitaire et archéologue britannique, est né en 1862 et mort en 1936. Venu en 1894 à la littérature, il se spécialisa dans la nouvelle surnaturelle et reste aujourd'hui considéré comme un des maîtres du genre en Angleterre. Ses récits furent rassemblés en quatre recueils : « Ghost stories of an antiquary » (1904), « More ghost stories » (1911), « A thin ghost and others » (1919), « A warning to the curious » (1925).

Par le style et l'esprit, il s'inscrit dans la grande tradition de l'histoire de fantôme anglo-saxonne, qu'il porta à un haut degré de réalisme et de « crédibilité ». Disciple de Sheridan Le Fanu, il le surpasse grâce à un plus grand pouvoir de choc, une manière plus subtile de découper l'action. Archéologue de vocation, sa faculté de s'intéresser aux vieux lieux le fait se pencher sur les légendes qui s'y rattachent, et puiser directement à la source de ces légendes.

« La chambre n° 13 », *nouvelle écrite en* 1899, *fut publiée initialement en français dans* « Nouvelles histoires de fantômes anglais » (*Gallimard,* 1939). *Ce recueil et celui qui l'avait précédé marquèrent à l'époque une date importante. Ils étaient introuvables depuis des années, mais Gallimard réédite ce mois-ci les deux tomes en un seul volume, sous le titre général* « Histoires de fantômes anglais ». (*Nous en parlerons longuement dans un prochain numéro*).

M. R. James reste fort peu connu dans notre pays, puisque seuls deux autres de ses récits y parurent à notre connaissance : « Cœurs perdus », *dans l'* « Anthologie du Fantastique » *de Roger Caillois* (*Club Français du Livre,* 1958) *et* « Sortilège », *dans les* « Histoires abominables » *d'Hitchcock* (*Laffont,* 1960). *Nous espérons vous présenter à l'avenir d'autres œuvres de lui, cette fois inédites.*

PARMI toutes les villes du Jutland, Viborg détient à juste titre une des premières places. Siège d'un archevêché, elle possède une belle cathédrale, encore que presque entièrement restaurée, un charmant jardin public, un lac magnifique, et, de nombreuses cigognes. Tout à côté s'élève Hald, considéré comme l'un des plus purs joyaux du Danemark, et non loin, Finderup où Marsk Stig assassina le roi Erik Glipping, le jour de la sainte Cécile en l'an 1286. L'on retrouva, dit-on, sur le crâne d'Erik, quand sa tombe fut ouverte au XVII[e] siècle, les traces de cinquante-six coups de massues de fer à bout carré. Mais, il n'est pas dans mon intention de rédiger ici un guide touristique.

Il existe de bons hôtels à Viborg : le Preisler et le Phœnix sont recommandables. Mais mon cousin, dont je veux vous relater les aventures, lorsqu'il se rendit pour la première fois en cette ville, descendit au Lion d'Or. Il n'y est jamais retourné depuis et les pages qui suivent justifieront sans doute les raisons de sa décision.

Le Lion d'Or est l'un des rares bâtiments de la ville qui échappèrent au grand incendie de 1726 — incendie qui détruisit la Cathédrale, la Sognekirke, le Raadhuus et tant de trésors inestimables. C'est une grande maison de briques, ou plutôt, à façade de briques, avec des pignons à créneaux, une inscription gravée au-dessus de la porte ; mais les bâtiments de la cour intérieure, où les omnibus vous déposent, sont construits en un style rustique, à croisillons noirs et blancs, de bois et de chaux.

Le soleil déclinait à l'horizon, lorsque mon cousin se dirigea vers la grande porte. La façade imposante était alors toute illuminée par les reflets du couchant. L'aspect quelque peu désuet du lieu lui plut, et il se réjouit à la pensée de faire un séjour dans une auberge aussi pittoresque du vieux Jutland.

Ce n'était pas précisément des affaires, au sens ordinaire du terme, qui amenaient Mr. Anderson à Viborg. Il se consacrait à l'histoire de l'Eglise au Danemark, et il avait appris qu'il existait dans le Rigsarkiv des documents, miraculeusement échappés au sinistre, touchant à la dernière période de la domination catholique dans le pays. Il se proposait donc de passer beaucoup de temps — peut-être même quinze jours ou trois semaines — à les compulser, à les recopier ; il désirait trouver au Lion d'Or une pièce assez vaste pour lui servir à la fois de chambre à coucher et de bureau. Il fit part de ses intentions au patron qui, après un moment de réflexion, lui proposa de visiter lui-même les plus grandes chambres, et d'en choisir une à son gré. Ce que Mr. Anderson accepta.

L'étage supérieur fut écarté parce que trop fatigant pour y accéder après une journée de travail ; le deuxième ne contenait aucune pièce de la dimension voulue, mais, au premier, deux ou trois chambres, assez vastes, semblaient remplir les conditions requises.

Le patron recommanda chaleureusement le n° 17, mais Mr. Ander-

son fit remarquer que les fenêtres donnaient sur le mur sombre de la maison d'en face, et que la lumière y serait fort mauvaise dans la journée. Les chambres 12 et 14 lui plaisaient davantage, car elles donnaient toutes deux sur la rue, et la vue compenserait largement le bruit du dehors.

La chambre n° 12 fut donc choisie. Comme les pièces voisines, elle possédait trois fenêtres, toutes du même côté. Très haute de plafond, elle était d'une longueur peu ordinaire. Il n'y avait naturellement pas de cheminée, mais un ancien poêle, assez beau, de fer forgé, orné sur le côté d'une sorte de bas-relief représentant Abraham sacrifiant Isaac, et surmonté de l'inscription : « *1 Bog Mose, Cap.* 22 ». La chambre ne contenait aucun autre objet intéressant, hormis une ancienne gravure en couleurs de la ville, datant environ de 1820.

L'heure du dîner approchait et, lorsque Anderson, après avoir procédé à sa toilette, descendit dans le hall, il eut encore quelques minutes de loisir avant le coup de cloche. Pour passer le temps, il se mit donc à examiner la liste des pensionnaires. Selon la coutume danoise, leurs noms étaient inscrits sur un vaste tableau noir, divisé en colonnes et en interlignes, les numéros des chambre figurant au début de chaque ligne. La liste ne présentait qu'un médiocre intérêt. On y voyait les noms d'un avocat, ou Sagförer, d'un Allemand. et de quelques commis-voyageurs de Copenhague. Le seul détail curieux laissé à l'imagination était l'absence de tout n° 13 sur la liste des chambres ; mais Anderson se rappela avoir déjà remarqué plusieurs fois cette particularité dans les hôtels danois. Cependant, il s'était toujours étonné que cette répugnance pour un nombre particulier, superstition bien connue, fût si vivace, et répandue au point d'empêcher une chambre portant un tel numéro d'être louée ; il se promit de demander au patron si ses collègues et lui s'étaient souvent réellement vu refuser la chambre n° 13 par les clients.

Le dîner eut lieu sans incidents (je relate les faits tels qu'ils me furent contés), ainsi que la soirée, qu'Anderson passa à défaire ses valises, à ranger ses vêtements, livres et papiers. Vers onze heures, il décida de se coucher, mais, comme pour beaucoup d'entre nous aujourd'hui, la lecture de quelques pages imprimées lui était nécessaire, pour pouvoir s'endormir ; il se rappela alors que le livre qu'il avait commencé dans le train se trouvait dans la poche de son pardessus suspendu au porte-manteau de l'antichambre, à côté de la salle à manger.

En moins d'une minute, il descendit, prit son livre, et, comme les couloirs étaient suffisamment éclairés, il ne lui fut pas difficile de retrouver sa porte. Ou du moins, le crut-il. Cependant, lorsqu'il tourna la poignée, la porte refusa de s'ouvrir ; et il lui sembla alors entendre des pas précipités à l'intérieur de la pièce. Sans doute s'était-il trompé de chambre. Où la sienne se trouvait-elle donc ? A gauche ou à droite ? Il jeta un coup d'œil sur le numéro : c'était le 13. Sa chambre

était donc à gauche, et il entra chez lui. Mais à peine s'était-il couché, à peine venait-il de lire trois ou quatre pages de son livre, d'éteindre la lumière, et de se tourner sur le côté pour s'endormir, qu'il lui revint à l'esprit que le n° 13 ne figurait pas sur le tableau noir, alors qu'il existait effectivement une chambre numérotée 13. Il regretta de ne pas l'avoir choisie. Sans doute eût-il rendu ainsi service au patron en lui donnant l'occasion de raconter qu'un gentleman anglais très distingué l'avait occupée pendant trois semaines sans le moindre désagrément. Mais probablement en avait-on fait une chambre de domestique ou de débarras. Après tout, peut-être n'était-elle pas aussi vaste et agréable que la sienne. Et il regarda distraitement sa chambre, qui était à demi éclairée par le réverbère de la rue. Or, c'était étrange. Une pièce paraît ordinairement plus grande dans la pénombre qu'en plein jour, mais celle-ci semblait s'être rétrécie en longueur, et élevée en hauteur. Mais le sommeil l'emporta sur ces rêveries et Anderson s'endormit.

Le lendemain de son arrivée, Anderson attaqua le Rigsarkiv de Viborg. Comme toujours au Danemark, il y fut fort bien reçu et on lui facilita grandement ses recherches. Les documents qui lui furent apportés étaient plus nombreux et plus intéressants qu'il ne l'avait espéré. Outre les pièces officielles, un épais dossier contenait la correspondance de l'Evêque Jörgen Friis, dernier catholique romain, détenteur d'un siège, et il y découvrit maints détails curieux, dits « intimes », sur la vie privée et le caractère de divers personnages. Il y était longuement question d'une maison de la ville appartenant à l'évêque, mais que celui-ci n'occupait pas ; son locataire, de toute évidence, constituait un obstacle pour les partisans de la Réforme. Il était un sujet de scandale pour toute la ville, écrivaient ses adversaires, il s'adonnait aux pratiques magiques interdites et avait vendu son âme au diable. Et quelle preuve écrasante de corruption et de superstition pour l'Eglise de Babylone qu'une telle vipère, qu'un vampire, un *Troldmann,* fût ainsi protégé et recueilli par l'évêque ! L'évêque répondait de haut à ces accusations ; il affirmait sa propre répugnance pour les arts magiques, et priait ses antagonistes de venir exposer eux-mêmes les faits à son tribunal spirituel, naturellement, afin de régler le différend. Personne plus que lui n'était désireux de condamner Mag. Nicolas Francken si les preuves de sa culpabilité lui étaient fournies.

Anderson, avant la fermeture de la bibliothèque, n'eut que le temps de jeter un rapide coup d'œil sur la lettre suivante, émanant du chef des protestants, Rasmus Nielsen, mais il en comprit la teneur ; les chrétiens n'étaient plus désormais soumis aux décisions des évêques de Rome, et le tribunal de l'évêque n'était, et ne pouvait être, un tribunal compétent pour juger une cause aussi grave. En quittant la bibliothèque, Anderson fut accompagné par le vieil archiviste qui la conservait et, marchant, ils se mirent tout naturellement à parler des documents en question.

Herr Scavenius, l'archiviste de Viborg, bien que connaissant parfaitement les divers documents qui lui étaient confiés, n'était pas spécialisé dans cette période de la Réforme. Il se montra très intéressé par ce qu'Anderson lui apprit à ce sujet, et lui assura qu'il prendrait un vif plaisir à la lecture de son article, relatif aux documents de cette période. « Cette maison de l'évêque Friis, » ajouta-t-il, « me préoccupe, car je ne sais où elle a pu s'élever. J'ai étudié avec soin la topographie du vieux Viborg, mais, par malchance, parmi les listes des biens de l'évêque relevés en 1560 que nous possédons à l'Arkiv, seule celle de ses biens en ville manque. Tant pis. Peut-être la retrouverai-je un de ces jours. »

Après s'être promené je ne sais plus où, Anderson revint au Lion d'Or où l'attendaient son dîner, son jeu de patience et son lit. Dans le couloir, il se rappela avoir oublié d'interroger le patron au sujet de l'omission du n° 13, mais se promit de vérifier si la chambre existait réellement avant d'y faire quelque allusion.

La solution lui fut bientôt fournie. Là, se trouvait la porte avec son numéro nettement peint et elle était certainement occupée, car, en s'en approchant, il entendit à l'intérieur un bruit de pas et de voix ou plutôt d'une voix. Lorsqu'il s'arrêta un instant pour vérifier le numéro, les pas cessèrent, juste derrière la porte, semblait-il, et il fut quelque peu surpris d'entendre le souffle un peu rauque d'une personne très émue.

Il se rendit dans sa propre chambre, et de nouveau, éprouva la même curieuse impression que la veille : la pièce lui semblait plus petite que lorsqu'il l'avait choisie. Légère déception après tout ! Car il lui serait facile, s'il le désirait, d'en choisir une autre. Entre temps, il eut besoin de quelque chose — autant que je me le rappelle d'un mouchoir — dans sa valise qui avait été placée par le porteur sur un tabouret, contre le mur, à l'autre extrémité de la pièce, et assez loin de son lit. Mais une autre surprise l'attendait. La valise avait disparu. Quelque domestique l'aura enlevée, pensa-t-il, après avoir vidé son contenu dans un des tiroirs de la commode. Mais aucun des objets ne s'y trouvait. Ce contretemps l'importuna. Il éloigna tout de suite l'hypothèse du vol. On ne vole guère au Danemark, mais une erreur avait dû être commise (ce qui n'est pas si rare) et il se promit d'en faire l'observation à la *stuepige*.

Néanmoins, rien ne pressait, et il décida de ne pas déranger les domestiques à cette heure. Il se dirigea vers la fenêtre — celle de droite — et regarda dehors. Un grand bâtiment au mur nu s'élevait en face dans la rue tranquille ; aucun passant ; une nuit sombre qui ne laissait rien distinguer. La lampe, placée derrière lui, lui permettait d'apercevoir nettement son ombre sur le mur d'en face. Et aussi, à gauche, l'ombre de l'homme barbu du n° 11 qui allait et venait, en manches de chemise : il se brossa les cheveux et, quelques minutes

après, repassa en robe de chambre. Et, à droite, l'ombre du n° 13. Là, le spectacle semblait plus intéressant. Car l'occupant du n° 13, appuyé sur ses coudes, se penchait comme lui à la fenêtre et regardait dans la rue. C'était, semblait-il, un homme grand et mince — ou par hasard était-ce une femme ? De toute façon, l'inconnu avait l'habitude de se couvrir la tête d'une sorte de voile avant d'aller au lit et devait posséder une lampe à abat-jour rouge, qui vacillait beaucoup. Une lumière d'un rouge sombre dansa de haut en bas sur le mur d'en face. Il se pencha légèrement pour apercevoir plus distinctement l'inconnu, mais, hormis un morceau de tissu clair, peut-être blanc, sur l'appui intérieur de la fenêtre, il ne put rien distinguer.

Un bruit de pas se fit entendre au loin ; l'occupant du n° 13 parut alors se rappeler qu'il était exposé aux regards indiscrets car, précipitamment, il se retira à l'intérieur ; et la lumière rouge s'éteignit. Anderson, qui avait fumé une cigarette, la déposa sur l'appui intérieur de la fenêtre et alla se coucher.

Le lendemain matin, il fut réveillé par la *stuepige,* qui apportait de l'eau chaude. Il se souleva et, après avoir cherché ses mots, dit en danois : « Vous n'auriez pas dû toucher à ma valise. Où se trouve-t-elle ? »

Comme cela se produit souvent, la femme de chambre se mit alors à rire et sortit sans fournir de réponse distincte.

Anderson, irrité, se souleva dans son lit, pour la rappeler, mais il resta cloué sur place, les yeux fixés devant lui. La valise se trouvait sur le tabouret exactement à l'endroit où l'avait déposée le garçon d'étage, le jour de son arrivée. Quel démenti pour un homme habitué à exercer avec succès ses dons d'observation ! Comment, la veille, avait-il pu être ainsi victime de ses sens ? Néanmoins, tel était le fait.

Le grand jour lui réservait d'autres surprises ; il redonnait d'abord à sa chambre ses véritables proportions, avec ses trois fenêtres, et Anderson se félicitait déjà de son choix ; mais, lorsqu'il s'avança vers la fenêtre du milieu pour voir s'il faisait beau temps, un autre détail imprévu le fit sursauter ! Qu'il avait donc été distrait la veille ! Il eût soutenu *mordicus* qu'avant d'aller se coucher il avait fumé devant la dernière fenêtre, celle de droite. Cependant, le bout de sa cigarette se trouvait sur le rebord de la fenêtre du milieu.

Il sortit de sa chambre pour aller déjeuner. Il s'était mis en retard, mais l'occupant du n° 13 l'était davantage, car ses souliers étaient encore à la porte — des chaussures d'homme. Ainsi le n° 13 était un homme et non une femme. En levant les yeux, il lut machinalement le numéro de la porte. C'était le 14. Il crut avoir dépassé le 13 par inadvertance. Trois stupides erreurs en douze heures, c'était impardonnable pour un esprit méthodique et précis, aussi revint-il sur ses pas pour s'assurer qu'il ne s'était pas trompé. La chambre, à côté du n° 14, était la sienne, le n° 12. Il n'y avait pas de n° 13.

Après avoir consacré quelques minutes à se rappeler ce qu'il avait bu et mangé depuis les dernières vingt-quatre heures. Andreson décida d'abandonner le problème. Si sa mémoire ou sa vue commençait à lui faire défaut, il aurait d'autres moyens de s'en rendre compte au cours de la journée ; sinon, il allait devenir le héros d'une très intéressante aventure. Dans les deux cas, l'enchaînement des événements méritait l'attention.

Pendant la journée, il poursuivit l'examen de la correspondance épiscopale, que j'ai sommairement résumée. Il fut déçu de la trouver incomplète. Il ne découvrit qu'une seule lettre touchant l'affaire de Mag. Nicolas Francken. Elle était de l'évêque Jörgen Friis à Rasmus Nielsen.

« *Attendu que nous n'approuvons nullement le jugement que vous portez sur notre tribunal, et que nous serons prêts, si besoin est, à vous combattre jusqu'au bout sur ce point, attendu que notre loyal et bien-aimé Mag. Nicolas Francken, contre lequel vous avez osé porter des accusations fausses et malignes, a été subitement enlevé à notre affection, il appert que pour cette fois l'affaire est close. Mais pour autant que vous déclarez que l'apôtre et évangéliste Saint Jean, dans sa divine* Apocalypse, *décrit la Sainte Eglise Catholique et Romaine sous l'allégorie de la Bête Ecarlate, sachez bien que,* etc... »

En dépit de toutes ses recherches, Anderson ne put trouver aucune explication à la façon dont l'« enlèvement » du *casus belli* s'était produit. Il supposa donc que Francken était mort subitement car deux jours seulement s'étaient écoulés entre la dernière lettre de Nielsen — alors que Francken, de toute évidence, était encore vivant — et celle de l'évêque.

L'après-midi, Anderson visita rapidement Hald, prit le thé à Baekkelund ; et, bien qu'il se sentît très nerveux, il ne remarqua aucun trouble de sa vue ni aucune altération de sa mémoire, ainsi que l'incident du matin le lui avait fait craindre.

A dîner, il se trouva placé à côté du patron.

— « Pour quelle raison, » lui demanda-t-il après avoir échangé quelques propos insignifiants, « omet-on si souvent, dans la plupart des hôtels de ce pays, le n° 13 de la liste des chambres ? J'ai remarqué que c'était le cas ici ? »

Le patron sourit.

— « C'est curieux que vous l'ayez remarqué ! J'y ai pensé, à vrai dire, plusieurs fois. Un homme instruit n'a rien à faire de ces croyances d'un autre âge, me suis-je dit. J'ai fait mes études ici, au lycée de Viborg, et notre bon maître s'élevait toujours contre ce genre de superstition. Il est mort depuis longtemps déjà. C'était un homme parfait, aussi adroit de ses mains que de sa tête. Je nous revois, enfants, par une journée de neige... »

Et il se plongea dans ses souvenirs.

— « Alors, vous croyez qu'aucune raison fondée ne peut justifier l'omission volontaire d'une chambre numérotée 13 ? »

— « Aucune ! C'est mon vieux père, vous savez, qui m'a appris le métier. Il dirigea tout d'abord un hôtel à Aarhuus, puis, à ma naissance, vint ici, à Viborg, sa ville natale, et s'occupa du Phœnix jusqu'à sa mort, qui survint en 1876. J'ai débuté à Silkeborg, et voilà deux ans seulement que je suis ici. »

Puis il donna de nouveaux détails sur les bénéfices de l'affaire, et l'état des lieux lorsqu'il avait pris l'hôtel en main.

— « Et lorsque vous êtes arrivé ici, y avait-il un numéro 13 ? »

— « Non. J'allais vous le dire. Vous comprenez, dans un hôtel comme celui-ci, la clientèle commerciale est de beaucoup la plus importante. Et comment proposer le numéro 13 à des commis-voyageurs ? Ils préféreraient plutôt coucher dehors. Pour moi, ça ne ferait pas l'ombre d'une différence, et je me ficherais bien du numéro de ma chambre, ainsi que je le leur ai souvent répété, mais ils sont persuadés que cela leur porterait malheur. Ils vous racontent aussitôt un tas d'histoires à dormir debout à propos de gens qui ont couché au numéro 13 et qui n'ont plus jamais été les mêmes, ou qui ont perdu ensuite leurs meilleurs clients, ou... que sais-je ! » dit-il, après avoir cherché une phrase plus brillante.

— « Alors, à quoi sert donc votre chambre 13 ? » demanda Anderson, qui éprouva, en prononçant ces mots, une sorte d'angoisse, que ne justifiait nullement l'importance de la question.

— « Ma chambre 13 ? Mais je viens de vous dire qu'il n'y en avait pas ici. Je pensais que vous l'aviez remarqué : elle serait alors à côté de la vôtre. »

— « En effet. Cependant, je croyais avoir vu, l'autre soir, une porte numérotée 13 dans ce couloir, et je suis presque certain de ne pas m'être trompé, car je l'ai revue hier encore. »

Naturellement, Mr. Kristensen se mit à rire, ainsi qu'Anderson l'avait prévu, et affirma qu'aucun n° 13 n'existait, et n'avait jamais existé à sa connaissance dans son hôtel.

Anderson fut en quelque sorte rassuré par ces déclarations, mais un doute subsistait encore en son esprit, et il pensa que le meilleur moyen de savoir s'il avait été victime de quelque hallucination était d'inviter le patron chez lui un peu plus tard dans la soirée. Quelques photographies des villes anglaises et un bon cigare lui fourniraient le prétexte nécessaire.

Mr. Kristensen fut flatté de l'invitation qu'il accepta de bonne grâce. Rendez-vous fut pris pour dix heures et Anderson, qui avait des lettres à écrire, se retira. Il avait honte de se l'avouer, mais il se sentait inquiet à propos de ce n° 13, et à tel point qu'il se dirigea vers sa chambre en passant devant le n° 11, pour éviter l'endroit où la porte aurait dû se trouver. Il inspecta vivement, et avec quelque mé-

fiance, sa chambre en y entrant, mais il n'y remarqua rien qui pût éveiller ses soupçons, si ce n'est qu'elle lui semblait vaguement plus petite que pendant le jour. Il ne pouvait être question de la valise qu'il avait lui-même vidée de son contenu, et placée sous le lit. Par un effort de volonté, il décida de ne plus penser au n° 13 et s'assit à sa table pour écrire.

Ses voisins n'étaient guère bruyants. De temps en temps, une porte s'ouvrait dans le couloir, et on entendait la chute d'une paire de chaussures violemment jetée par terre, ou bien un voyageur de commerce passait en chantonnant ; dehors, une charrette roulait lourdement sur les énormes pavés, ou les pas d'un promeneur attardé résonnaient sur le trottoir.

Anderson termina ses lettres, commanda un whisky and soda, puis se dirigea vers la fenêtre pour inspecter le vieux mur d'en face et les ombres qui s'y dessinaient.

Autant qu'il s'en souvenait, le n° 14 était occupé par l'avocat, homme austère qui parlait peu aux repas, toujours absorbé par la lecture de quelques feuillets posés à côté de son assiette. Cependant, il devait sans doute avoir l'habitude de se détendre, quand il était seul, sinon pourquoi eût-il dansé ainsi ? L'ombre provenant de la chambre voisine le prouvait suffisamment. Une mince silhouette se dessina de nouveau devant la fenêtre, des bras s'agitèrent, et une jambe maigre se leva avec une surprenante agilité. Ce personnage devait être pieds nus, ou le parquet singulièrement solide, car aucun bruit ne trahissait ses folles gambades. Maître Anders Jensen, dansant à dix heures du soir, dans une chambre d'hôtel, quel sujet rêvé pour une peinture historique de grand style !

Et les pensées d'Anderson, comme celles d'Emily dans les « *Mystères d'Udolpho* », se mirent à « s'arranger d'elles-mêmes » dans l'ordre suivant :

Quand je reviens à l'hôtel
A dix heures le soir
Les gens me croient martel
Qu'ils viennent donc y voir
Et quand j'ai fermé ma porte
Et jeté mes souliers dehors
Je danse, je danse en sorte
Que les voisins souhaitent ma mort
Je danse, je danse, à perdre haleine
Car j'ai pour moi la loi
Et me moque bien de leur peine...

Si le patron n'avait, alors, frappé, il est probable qu'un poème interminable se déroulerait ici sous les yeux du lecteur. A en juger par l'étonnement qui se dessina sur son visage, Mr. Kristensen avait été

surpris, comme Andersen, par l'aspect insolite de la chambre. Mais il ne fit aucune remarque. Les photographies l'intéressèrent vivement, et servirent de prétexte à de nombreux souvenirs autobiographiques. On peut se demander comment la conversation se serait dirigée sur la chambre n° 13, si l'avocat ne s'était soudain mis à chanter, et d'une telle façon qu'on ne pouvait mettre en doute qu'il fût ivre à tomber ou fou à lier. On entendait cette voix pointue, suraiguë, et étrangement fausse, comme si elle ne s'était pas exercée depuis longtemps. On ne distinguait ni l'air, ni les paroles. Elle s'élevait jusqu'au plus étonnant soprano aigu, pour retomber dans un gémissement désespéré semblable au vent d'hiver dans une cheminée vide, ou à un orgue auquel le souffle vient soudain à manquer. C'était un bruit vraiment horrible, et Anderson se dit que s'il avait été seul, il se fût enfui pour chercher asile dans la chambre accueillante de quelque autre pensionnaire.

Le patron restait bouche bée.

— « Je n'y comprends rien, » murmura-t-il en s'essuyant le front. « C'est affreux. Je l'avais déjà entendu une fois, mais j'ai cru qu'il s'agissait d'un chat. »

— « Est-il fou ? » demanda Anderson.

— « Il doit l'être. C'est bien triste ! Un aussi bon client, et qui réussissait si bien dans ses affaires et père de plusieurs enfants. »

A ce moment, quelqu'un frappa avec impatience et entra sans attendre la réponse. C'était l'avocat, en toilette de nuit, les cheveux en broussaille : il semblait fort en colère.

— « Je vous demande pardon, monsieur, » dit-il, « mais je vous serais très obligé de bien vouloir... »

Il s'arrêta, car, de toute évidence, aucune des deux personnes présentes n'était responsable du vacarme ; après un moment d'hésitation, il revint à la charge, avec plus de violence encore.

— « Mais, au nom du ciel, qu'est-ce que tout cela signifie ? » s'écria-t-il. « D'où cela provient-il ? Est-ce que je perds la tête ? »

— « Sans aucun doute, Mr. Jensen, cela provient de votre chambre. Sans doute y a-t-il un chat ou quelque autre animal pris dans la cheminée ? »

Anderson ne trouvait à dire que ces paroles, dont il savait l'inutilité ; mais tout était préférable plutôt que de rester muet, d'écouter l'horrible voix et de regarder le visage ahuri, livide, du patron qui suait à grosses gouttes en serrant désespérément les bras de son fauteuil.

— « Impossible, » déclara l'avocat, « impossible. Il n'y a pas de cheminée. Je suis entré chez vous parce que j'étais sûr que cela venait d'ici. Ça se passait sûrement dans la chambre à côté de la mienne. »

— « N'y a-t-il pas d'autre porte entre la vôtre et la mienne ? » demanda Anderson avec impatience.

— « Non, monsieur, » répondit sèchement Jensen. « Du moins, il n'y en avait pas ce matin. »

— « Ah ! Et ce soir ? »

— « Je n'en suis pas sûr, » répondit l'avocat avec quelque hésitation.

Soudain, la voix qui chantait ou criait dans la chambre voisine s'interrompit, et l'on entendit une sorte de ricanement. Les trois hommes frissonnèrent. Puis le silence se fit.

— « Allons, qu'avez-vous à dire, Mr. Kristensen ? » demanda l'avocat.

— « Seigneur ! » répondit Kristensen. « Je ne sais rien de plus que vous, messieurs. Je voudrais ne plus jamais entendre ça. »

— « Et moi non plus, » ajouta Mr. Jensen, puis il murmura quelques mots inintelligibles, où Anderson crut discerner les derniers mots du psaume *Omnis spiritus laudet Dominum.*

— « Il faut faire quelque chose à nous trois, » dit Anderson. « Allons visiter la chambre voisine. »

— « Mais c'est celle de Mr. Jensen, » gémit le patron, « et c'est inutile, puisqu'il en sort. »

— « Je n'en suis pas certain, » dit Jensen. « Monsieur a raison. Allons sur place. »

Les seules armes défensives dont ils purent disposer sur-le-champ étaient une canne et un parapluie. Les membres de la petite expédition se dirigèrent dans le couloir, non sans trembler. Un silence mortel régnait ; seul un rai de lumière était visible sous la porte voisine. Anderson et Jensen s'en approchèrent. Ce dernier tourna la poignée, donna une vigoureuse poussée à la porte. Ce fut en vain. La porte résista.

— « Mr. Kristensen, » dit Jensen, « voudriez-vous aller chercher vos hommes les plus forts. Il faut tirer cela au clair. »

Le patron acquiesça et s'enfuit, trop heureux de quitter le champ des opérations. Jensen et Anderson restèrent immobiles devant la porte.

— « Vous voyez, c'est bien le numéro 13, » dit Anderson.

— « Oui. Voici votre porte et voici la mienne, » répondit l'autre.

— « Ma chambre a trois fenêtres pendant le jour, » reprit Anderson en réprimant un rire nerveux.

— « Mon Dieu, la mienne aussi ! » répondit l'avocat, en regardant Anderson. Il tournait alors le dos à la porte.

A ce moment même, la porte s'entr'ouvrit, un bras en sortit, et s'avança vers son épaule. Ce bras était enveloppé d'un linge jauni, en lambeaux, et la peau qu'on entrevoyait par endroits était couverte de longs poils gris. Avec un cri de dégoût et d'effroi, Anderson n'eut que le temps de pousser Jensen hors de cette étreinte ; puis la porte se referma et un rire étouffé se fit entendre.

Jensen n'avait rien vu, mais lorsqu'Anderson lui expliqua le risque qu'il venait de courir, il se mit à trembler, proposa d'abandonner les recherches et de s'enfermer dans une de leurs chambres.

Or, pendant qu'il exposait son plan, le patron et deux aides arrivè-

rent gravement sur les lieux. Jensen, dans un flux de paroles, leur raconta les derniers événements qui n'étaient guère faits pour les encourager.

Les hommes déposèrent les haches qu'ils avaient apportées et déclarèrent tout de go qu'ils n'allaient pas risquer leur peau dans cet antre de malheur. Le patron, de plus en plus nerveux, hésitait, sachant que si le danger n'était pas conjuré, son hôtel serait voué à la faillite, mais en même temps il s'avouait incapable d'affronter le mystère tout seul. Anderson, alors, par quelque inspiration de génie, sut frapper sur la corde sensible et ranimer le courage défaillant de ses compagnons.

— « Est-ce donc là ce fameux courage danois dont on m'a tant rebattu les oreilles ? Notre adversaire n'est pas alllemand, que diable ! Et s'il l'était, nous serions cinq contre un ! »

Encouragés, les deux domestiques et Jensen se jetèrent contre la porte.

— « Attendez ! » s'écria Anderson. « Ne perdez pas la tête. Vous allez rester là, patron, et vous tiendrez la lampe, pendant que l'un de vous deux enfoncera la porte, mais n'entrez pas quand elle cédera. »

Les hommes acquiescèrent et le plus jeune avança, leva sa hache et en assena un coup formidable sur le panneau supérieur.

Le résultat fut bien différent de ce que l'on attendait. On n'entendit aucun craquement de bois, mais un son mat comme si le mur seul avait été atteint. L'homme laissa retomber son outil avec un juron et se frotta le coude. Son cri attira l'attention générale. Puis Anderson regarda de nouveau la porte. Elle avait disparu. Le mur du couloir s'élevait devant eux : une grosse entaille marquait le coup de hache. Le n° 13 s'était effacé.

Ils restèrent un instant cloués sur place, regardant fixement le mur nu. Dans la cour, un coq matinal se mit à chanter ; et, comme Anderson tournait la tête, il vit par la fenêtre au bout du long couloir que le ciel commençait à pâlir sous les premiers rayons de l'aurore.

— « Ces messieurs préfèreront peut-être une chambre à deux lits ? » demanda le patron avec quelque hésitation.

Ni Jensen ni Anderson ne refusèrent. Ils préféraient maintenant partager leur sort commun. Ils décidèrent même de s'accompagner dans leur chambre, l'un tenant le bougeoir, pendant que l'autre prendrait les objets nécessaires pour la nuit. Ils remarquèrent que les chambres 12 et 14 avaient bien chacune *trois* fenêtres.

Le lendemain matin, le petit groupe se réunit au numéro 12. Le patron ne tenait naturellement pas à engager d'étrangers pour les aider ; mais il importait que le mystère fût tiré au clair au plus tôt. Les deux

domestiques assumeraient donc le rôle de menuisiers. Les meubles furent enlevés, et après de nombreux efforts, la partie du plancher la plus proche du numéro 14 fut soulevée.

Vous pensez peut-être qu'on y découvrit un squelette — par exemple celui de Mag. Nicolas Francken ? Nullement. Ce que l'on trouva sous le parquet fut une petite boîte de cuivre. A l'intérieur, se trouvait un parchemin soigneusement plié, et recouvert d'une vingtaine de lignes manuscrites. Anderson et Jensen (qui se révéla quelque peu paléographe) furent très émus de cette découverte qui promettait de fournir la clef de ces extraordinaires phénomènes.

Je possède un exemplaire d'un ouvrage astrologique que je n'ai jamais lu. En frontispice, on y voit un bois gravé par Hans Sebald Beham où sont représentés des sages assis autour d'une table. Ce détail permettra aux connaisseurs d'identifier l'ouvrage. Je ne peux moi-même me souvenir du titre ; mais les pages de garde sont recouvertes d'une écriture inconnue et il m'a toujours été impossible de découvrir dans quel sens cette écriture devait être déchiffrée, ou en quelle langue elle était rédigée. Anderson et Jensen, après avoir examiné de près le document de la boîte de cuivre, éprouvaient la même incertitude que moi.

Après deux jours d'étude, Jensen, qui était des deux le plus téméraire, exprima l'hypothèse que c'était du latin ou du vieux danois.

Anderson ne hasarda aucune surenchère, et se montra très impatient de remettre la boîte et son contenu à la Société Historique de Viborg, afin d'en enrichir le musée.

Je détiens ce récit de sa propre bouche ; il me le fit quelques mois plus tard, près d'Upsala où nous avions visité la bibliothèque et où je m'étais moqué du contrat par lequel Daniel Salthenius (plus tard professeur d'hébreu à Königsberg) avait vendu son âme à Satan. Anderson n'avait pas paru goûter mon ironie.

— « Cet imbécile, » dit-il en parlant de Salthenius, « n'était encore qu'étudiant lorsqu'il commit cette imprudence ! Connaissait-il seulement celui qu'il invoquait ? »

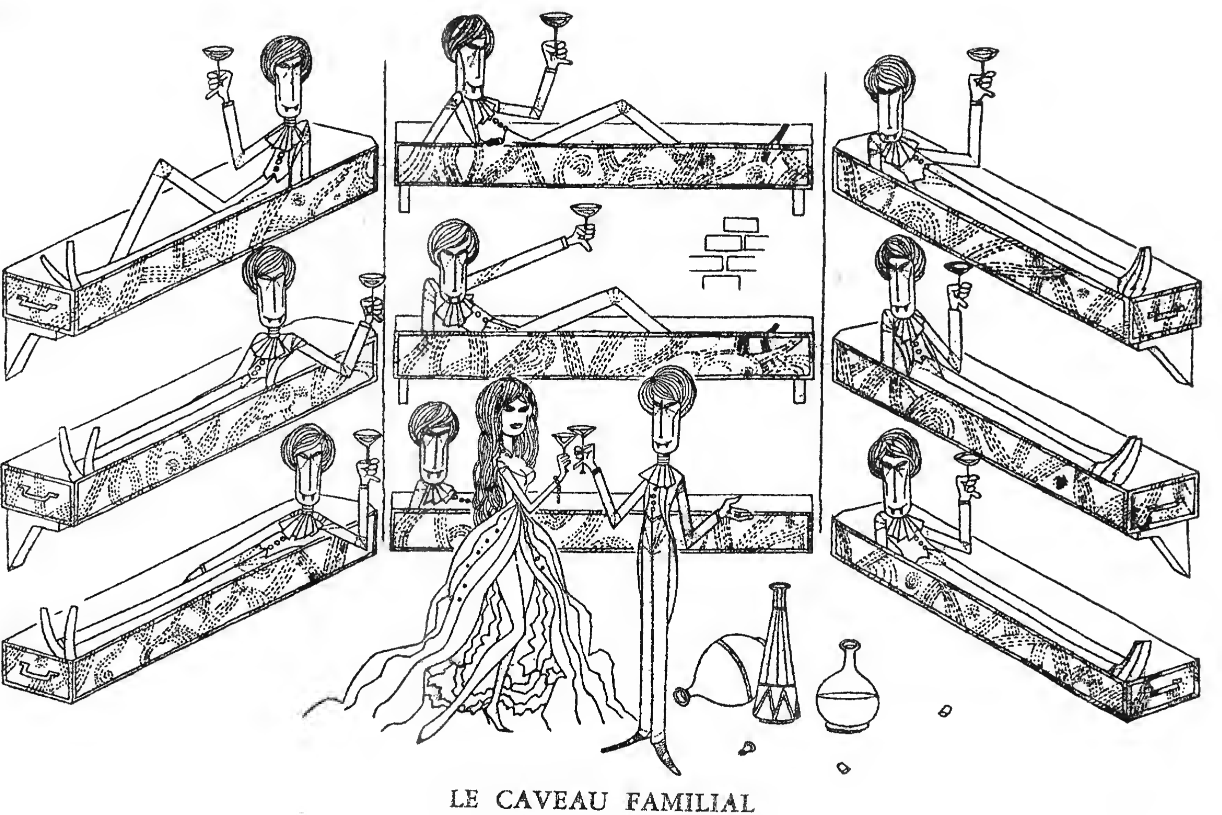
Et quand je lui répondis par des lieux communs, il grommela quelque réponse inintelligible. Mais l'après-midi même, il me confia cette histoire, refusant d'y ajouter le moindre commentaire, et me priant de ne révéler à quiconque que je la tenais de lui.

Titre original : Number 13.
Traduit par Georgette Camille.

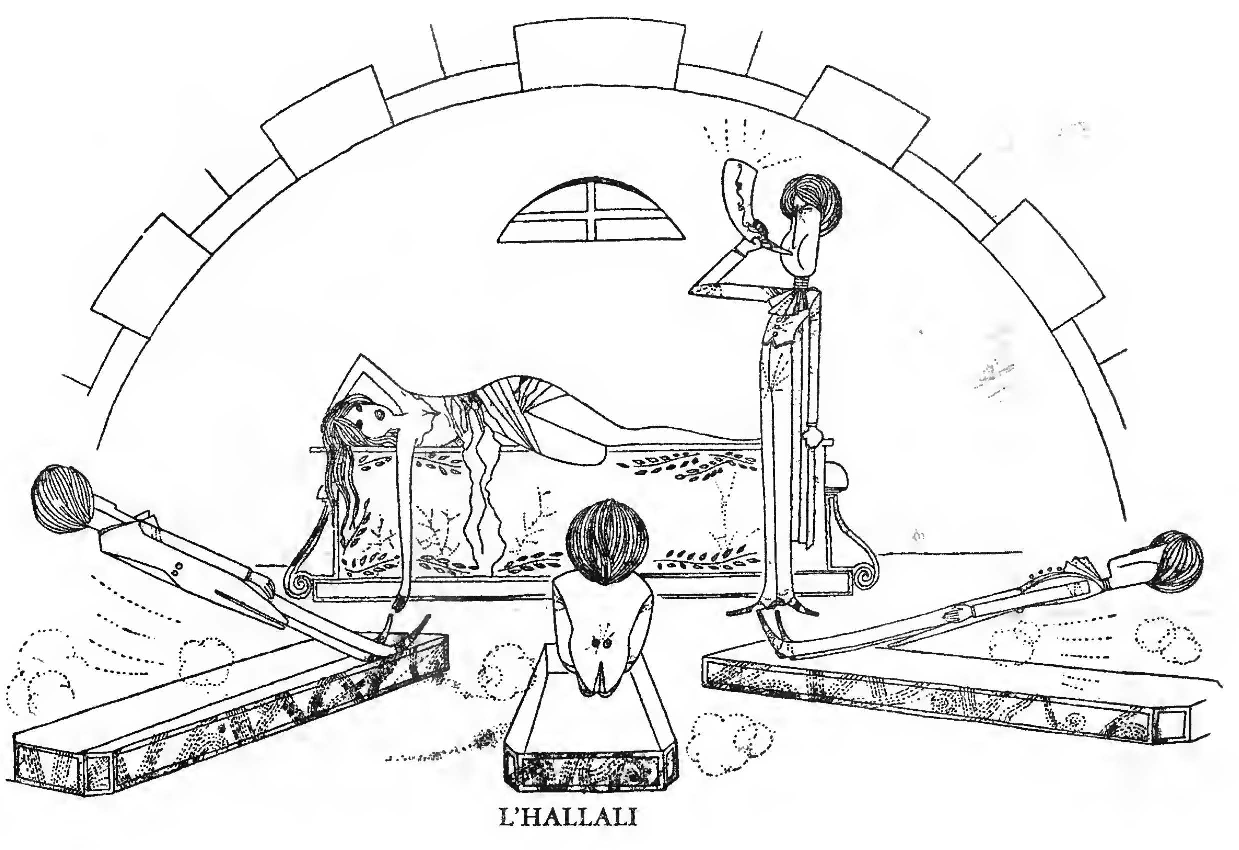
La vie privée du vampire

par Patrick Mallet
et Michel Peltier

Patrick Mallet et Michel Peltier sont deux jeunes dessinateurs, auteurs d'une centaine de caricatures inédites sur le thème des vampires. « *Fiction* » leur en a retenu un certain nombre, car elles apportent indéniablement un ton et un style. Vous trouverez ci-après les deux premières.



LE CAVEAU FAMILIAL



L'HALLALI

Ici, on désintègre !

A l'honneur dans notre sélection du mois, trois romans de S. F. qui sont, chacun à sa manière, trois chefs-d'œuvre. Un anglais : « La cité et les astres » *d'Arthur C. Clarke ; un américain :* « Les croisés du cosmos » *de Poul Anderson ; un polonais :* « Feu Vénus » *de Stanislas Lem.*

Arthur C. Clarke
La cité et les astres

Voilà enfin offert au lecteur de langue française un des plus grands chefs-d'œuvre de la science-fiction contemporaine, un récit dont les qualités de couleur, de poésie et d'architecture méritent qu'on lui applique cet adjectif dont on abuse souvent : *inoubliable.*

L'histoire de ce livre (c'est-à-dire la façon dont il vit le jour, et non l'action qu'il raconte) a été résumée par son auteur en une *préface* qui n'a pas été incluse dans cette version française. Arthur Clarke commença à l'écrire en 1937, alors qu'il était âgé d'une vingtaine d'années, et en acheva la première version en 1948. Celle-ci s'intitulait « *Against the fall of night* », et fut refusée, paraît-il, par John W. Campbell jr., ce qui ne parle guère en faveur de la clairvoyance du rédacteur en chef d'« *Astounding Science Fiction* ». Le récit fut publié en 1948 dans un autre magazine, « *Startling Stories* », et les lecteurs l'accueillirent avec enthousiasme. Cependant, le passage des années rendit l'auteur mécontent de son œuvre, et Clarke récrivit son récit, en augmentant ses dimensions : il en résulta « *The city and the stars* » qui parut en volume, aux Etats-Unis et en Angleterre, en 1956.

Un milliard d'années a passé. Après avoir conquis les astres, l'humanité a progressivement oublié sa grandeur ancienne. Dans la cité de Diaspar, dont les habitants poursuivent des recherches esthétiques gratuites lorsqu'ils ne se laissent pas simplement vivre, vit un jeune non-conformiste, Al-

vin, qui cherche à savoir ce qu'il y a hors des limites de cette cité parfaite (ce n'est sans doute pas par hasard que le nom de *Diaspar* est un anagramme de *paradis*, même sans le *e* final du vocable anglais). Alvin découvre ainsi successivement l'autre cité vivante de la terre, Lys, et sa civilisation pastorale. Il explore ensuite l'ancienne forteresse de Shalmirane où, selon la légende, l'humanité livra son ultime combat contre les mystérieux envahisseurs venus du dehors. Non content de ce qu'il apprend, il cherche de plus en plus loin, dans le passé et dans l'espace...

C'est, très simplement, cette quête que raconte le livre, cette quête et ses conséquences pour les habitants de Lys et de Diaspar. Il s'agit donc d'un récit à la structure linéaire, ne possédant aucune des contre-intrigues qui font le sel de nombre de romans science-fiction. Arthur Clarke raconte son histoire en la menant de son commencement à sa fin, ne s'accordant qu'à peine le luxe d'un coup de théâtre — d'ailleurs tout relatif — ou d'un « suspense » passager.

Cependant, s'il renonce à ces ressorts familiers, l'auteur apporte d'autre part une fraîcheur nouvelle aux éléments grâce auxquels il bâtit son récit et son décor. Pour apprécier cette qualité, il est sans doute bon de dire d'abord ce que « *La cité et les astres* » n'est pas.

Une civilisation en apparence idéale — ici, celle de Diaspar — et un protagoniste qui en découvre peu à peu les faiblesses : on reconnaît là l'intrigue utilisée par Cyril Kornbluth et Frederik Pohl dans « *The space merchants* » (1) et ultérieurement exploitée, par les mêmes auteurs, dans un roman moins heureux, « *Gladiator-at-law* ». Cette idée centrale fournit encore le fond d'un autre ouvrage, plus récent et franchement médiocre, « *Preferred risk* » (2). Dans tous ces romans, le protagoniste est au départ un membre de l'« élite » au pouvoir et il en découvre progressivement la perversion ; il se joint au « maquis » qui lutte contre elle et contribue donc à l'établissement de ce qu'on peut appeler un ordre meilleur. Quelles que soient leurs autres qualités, tous ces récits ont une faiblesse fondamentale : la conversion du héros n'est jamais convaincante, car sa cécité à l'égard des défauts de la pseudo-élite est invariablement exagérée. Or, Clarke a entièrement évité cet écueil.

Parfaite, la cité de Diaspar ? Ses habitants la croient telle, et Alvin lui-même pense comme eux au début de l'action. Cependant, cette perfection toute relative n'est point le prétexte d'une opposition facile avec la culture fort différente de Lys : Alvin n'abandonne pas l'idéal de la première pour celui de la seconde, l'auteur ayant eu l'habileté de pourvoir chacune des deux cités de caractéristiques favorables. Même après la découverte de Lys, qui lui révèle beaucoup de valeurs qu'il ignorait, Alvin conserve de l'attachement à l'égard de Diaspar. Tout au plus se dit-il peut-être que sa ville à lui porte des marques plus profondes de son âge — en dépit de l'éternelle jeunesse de ses habitants.

Arthur Clarke ne cherche point à dépeindre une nouvelle Utopie. Il évite d'ailleurs le côté immo-

(1) Traduit en français sous le titre « Planète à gogos ».

(2) Ce roman est signé Edson McCann ; il s'agirait là d'un pseudonyme dissimulant la collaboration de Frederick Pohl avec Lester Del Rey.

biliste des constructions utopiques en présentant chaque cité comme parvenue à une sorte d'aboutissement, qui pourrait bien être la sagesse de l'expérience. Ceux qui ont dressé les plans de Diaspar, il y a fort longtemps, n'ont-ils pas été jusqu'à prévoir l'existence d'un Bouffon, destiné à apporter de l'imprévu dans l'existence bien ordonnée de la cité ? La faiblesse de Diaspar et de Lys ne réside aucunement dans la forme de bonheur qu'elles proposent à leurs habitants ; elle est dans l'oubli que leurs structures ont permis : l'oubli de la grandeur passée de l'humanité. Et c'est pour cela que les habitants de l'une et l'autre villes seront également décontenancés par les révélations qu'Alvin et son compagnon — Hilvar, natif de Lys — rapporteront de leur voyage.

L'action progresse selon un rythme lent, qui ne manque pas de grandeur : le lecteur sent que les personnages ont une longue vie devant eux et que, pour être pleinement réalisées, leurs découvertes doivent être faites de façon progressive. Ainsi, le refus presque complet des artifices habituels de construction (coups de théâtre, renversements de situations, etc.) contribue au caractère majestueux de l'ensemble.

De la même façon, les personnages ne sont pas vigoureusement différenciés. Il serait naïf de s'en étonner : dans l'état atteint par la science en ce lointain avenir, la réalisation systématique d'un type jugé parfait serait souhaitée par les responsables de Diaspar (mais non par ceux de Lys : et, précisément, les personnages qu'Alvin rencontre dans la seconde cité possèdent des individualités plus marquées). Un reproche en apparence plus grave viserait l'évocation un peu floue de la cité de Diaspar. Cependant, là aussi, l'effet est de toute évidence voulu : il présente au lecteur la ville comme à travers une brume, qui en estompe les arêtes et en confond les détails. Car là n'est pas le vrai sujet du roman.

Ce vrai sujet, c'est l'immensité du temps et de l'espace, devant lequel l'importance de l'humanité peut paraître médiocre. Mais cette humanité a eu sa grandeur, et il suffit qu'un seul de ses représentants en retrouve le souvenir pour que tout puisse changer. En dépit des apparences, « *La cité et les astres* » comporte un message optimiste, exprimé par le paragraphe ultime du livre :

« *Sur cet univers, la nuit tombait ; les ombres s'allongeaient vers un orient qui ne connaîtrait pas d'autre aurore. Mais partout ailleurs, les étoiles étaient encore jeunes et la lumière du matin s'attardait ; et sur le chemin qu'il avait autrefois suivi, l'homme, un jour, irait de nouveau.* »

L'oubli de la grandeur humaine ne saurait être que momentané. En dépit des habitudes, si confortables soient-elles ; en dépit des illusions d'optique dues à l'éloignement dans le temps ou dans l'espace, l'homme a en lui la faculté d'aller de l'avant : ce qu'il a su faire une fois dans son passé, il sera à même de le refaire, et de le continuer. Tel est le message qu'Arthur Clarke a choisi de placer au centre de son livre. Et il ne l'a pas exprimé par la vigueur d'une épopée, mais bien par le charme d'un récit dont le caractère poétique est sans égal dans la science-fiction contemporaine.

La poésie du style de Clarke est très différente de celle qui fit la réputation d'un Bradbury, mais elle n'est pas moins réelle. Les notations extérieures et les sensations

intérieures sont alternées avec une rare délicatesse, de sorte que le caractère vivant de l'ensemble s'en trouve souligné. Paradoxalement, la poésie du « scientifique » Clarke se révèle plus humaine que celle du « littéraire » Bradbury : elle dit davantage en insistant moins sur l'intérêt de son message.

C'est pour toutes ces raisons que « *La cité et les astres* » est un livre inoubliable ; il est d'ailleurs mieux que cela : il unit les qualités les plus hautes de la vraie science-fiction — idées, narration, style — en un tout dont on chercherait vainement ailleurs l'équivalent.

Demètre Ioakimidis.

« *La cité et les astres* » (The city and the stars), par Arthur C. Clarke : Gallimard, « Le Rayon Fantastique » — 3,89 NF

Poul Anderson
Les croisés du cosmos

Claude Lévi-Strauss, dans sa « *Pensée sauvage* », soutient brillamment que les primitifs ne nous sont inférieurs que par la technique, et qu'ils nous valent bien sur le plan intellectuel, en dépit d'apparences qui ne trompent que des interprètes un peu pressés. Une belle idée qui ne pouvait que séduire Poul Anderson, l'auteur le plus gothique de la génération S.F. de 1950 : dans « *Les arriérés* » (« *Fiction* » n° 58), il évoquait des Grands Galactiques dont toute la supériorité matérielle tenait à l'ancienneté de leur culture, et que les Terriens moins évolués mais mieux doués roulaient comme en se jouant. Toute question de Q. I. mise à part, les civilisés, aux yeux du même auteur, ont devant les barbares le handicap moral d'une sécurité prolongée, fort propre à diminuer leur esprit d'initiative : le héros du « *Voyage prématuré* » (n° 39) ne survit pas longtemps à son isolement au sein d'une société archaïque ; en revanche « *Un travail de Romain !* » (n° 58) montre que nos ancêtres, projetés dans le monde moderne, s'y adaptent sans difficultés, tant ce monde est doux et bonasse au regard du leur.

Bornons là nos références : elles montrent assez que le thème est un des favoris d'Anderson. L'illustration qu'il en donne aujourd'hui n'en fera pas moins sensation, tant la donnée est extravagante, et tant l'auteur relève superbement le gant qu'il s'est à lui-même lancé. « *Les croisés du cosmos* » est un livre-défi comme la science-fiction tout entière n'en a guère produit à ce jour, et ses gags seraient parmi les plus *hénaurmes,* si le sérieux imperturbable de l'auteur ne finissait par les hausser au rang des plus vertigineux. Un seigneur anglais du XIVe siècle vient de réunir le ban et l'arrière-ban de ses vassaux pour rejoindre en France le roi Edouard III, qui n'a pas encore gagné la bataille de Crécy. Arrive un navire de l'espace. L'ost lui donne l'assaut et s'en empare, comptant bien l'utiliser dans la guerre contre le roi de

France. Malheureusement l'extra-terrestre prisonnier qui les pilote emmène le navire, sans crier gare, jusqu'à son lieu d'origine. La petite armée féodale, coupée de son univers et plongée dans l'inconnu, entreprend alors la « Haute Croisade » (selon le titre original, bien plus joli que la traduction française) et finit par fonder un empire galactique, au moment même où Edouard III gagne sans elle la bataille de Crécy.

Si jamais roman mérita le nom de space-opera, c'est bien « *Les croisés du cosmos* » : pour ce livre, c'est plus qu'une définition ; c'est une revendication, un titre de gloire, une fin esthétique. En un sens la formule (épées contre armes atomiques) n'est pas nouvelle, et bien des auteurs, depuis van Vogt et son « *Empire of the atom* » se sont efforcés d'imaginer des situations qui permettent de recréer, sans trop faire de concessions, les prestiges de l'ancienne épopée ; car ce n'est pas un mince plaisir de pouvoir dire, dans un roman de science-fiction : « *Il sortit, son manteau tourbillonnant derrière lui comme de grandes ailes* » (p. 39).

Ce qui fait l'originalité de Poul Anderson, c'est que jamais il n'oublie l'énormité de l'anachronisme. Donnant libre cours à une imagination réellement digne d'être qualifiée d'enfantine (« *Pan. Nos catapultes — et Boum ! Nos balistes !* » écrit-il allègrement p. 121), il n'oublie jamais qu'il s'agit d'un malentendu. De là un sens des situations ahurissantes qui ne se dément jamais : l'astronef transformé en camp du drap d'or, la dame qui tape de son petit pied sur le pont d'acier, les chars d'assaut recouverts d'écus et de fanions, le chevalier à genoux, son casque vitré de cosmonaute sous le bras, plongeront les amateurs de « *Flash Gordon* » dans une délectation d'autant plus vive qu'un peu d'ironie perce à travers ces visions magnifiques, un peu de mélancolie aussi ; et finalement, par-delà la mélancolie et l'ironie, c'est au vertige qu'ils viendront, au vertige devant l'abîme qui sépare la condition d'enfant de la condition d'homme.

Car les héros de Poul Anderson sont des enfants projetés dans un univers de vieillards. Ils ne comprennent jamais totalement ce qui leur arrive, et l'auteur obtient un très beau renouvellement du thème des « visions étranges d'outre-espace » en faisant décrire ces visions par des yeux du XIVe siècle. Le plus touchant symbole est peut-être ce troupeau de cochons, de vaches et de chèvres que nos héros entraînent jusqu'au bout de leur aventure, cherchant pour lui des pâturages au moment même où ils négocient d'égal à égal avec de puissantes confédérations galactiques. Ce qui fait la beauté de cette situation, c'est que l'auteur, loin de faire le coup du mépris à ses barbares, les entoure de tout son respect et de toute sa tendresse. Il ne cesse jamais de sourire dans cette guerre des épées contre les fusées, quand par exemple il fait dire à l'historiographe des croisés : « *Mais le combat n'était pas égal pourtant, car ils n'avaient point d'armures* » (p. 123) ; mais il dépasse toujours la plaisanterie, par un mouvement auquel il nous a habitués de longue date, pour nous montrer comment et pourquoi le paradoxe peut devenir réalité. La conclusion, la voici : « *Nous ne sommes point des sauvages simplement parce que nous utilisons des armes différentes* » (p. 145). Voilà une pensée digne de Lévi-Strauss, et qui, je pense, lui plairait s'il venait à lire ce livre.

L'arrogance des civilisés se voit donc mise à dure épreuve, et bien des prétentions intellectuelles font l'objet d'une satire à peine déguisée, à commencer par celles de la science-fiction. Les hommes des étoiles ne comprennent rien aux croisés, parce qu'ils cherchent trop loin : ils prennent la prière pour une dangereuse méthode d'intégration psychologique, le système féodal pour une organisation d'eugénisme, les rosaires pour des machines, Dieu lui-même pour un ordinateur électronique. Le thème des grands galactiques fait partie de leur « folklore », nous dit Anderson, et ne contribue pas peu à répandre la terreur devant les croisés ; ceux-ci au contraire n'ont jamais lu de science-fiction, et leur naïveté les préserve de surestimer la puissance de l'adversaire. Il n'est pas jusqu'au frère Parvus qui ne se justifie en citant Aristote, malice visiblement adressée à van Vogt : car le non-A, ici, est en pleine déroute, et les plus éclatants triomphes sont réservés à ceux qui ont le moins de connaissances et de discipline mentale.

La pensée d'Anderson est une philosophie de l'action, très anglo-saxonne d'esprit et d'allure. La réalité, c'est l'avenir : « *Cela peut fort bien devenir vrai ; ce n'est donc pas un mensonge* » (p. 162). La vérité, c'est d'aller de l'avant, et de créer ce qu'on peut contester — ou de détruire ceux qui contestent, opération qui détruit en même temps leur pensée : « *Sir Roger se pencha vers ce capitaine et je l'entendis lui souffler : « Et la preuve que mon argument est irréfutable, c'est que je découperai en morceaux celui qui en discutera plus avant !* »

» *En fait, je trouvai qu'à sa façon grossière, mon maître avait saisi la vérité. A mes moments perdus, je remettrai sa logique dans la bonne forme syllogistique, bien sûr ; mais en attendant, j'étais grandement réconforté et les autres au moins n'étaient plus démoralisés* » (p. 82).

Dans ces conditions, les plus insignifiants des hommes, aussi pusillanimes soient-ils, sont sauvés dès lors qu'ils agissent : « *Le garçon le suivit ; ses dents s'entre-choquaient, mais il n'avait pas abandonné néanmoins le bouclier des Tourneville dont il avait la charge* » (p. 57). Le tout est d'être un homme libre — libre surtout de ses propres peurs.

Dès le début, à l'arrivée du navire galactique en Angleterre, on voit bien que les choses sont dépassées — mais non les hommes : « *La chose dominait la ville comme une falaise d'acier forgée par un sorcier pour de hideux desseins.* (...) *Le château même, naguère si arrogant, paraissait diminué, grisâtre.*

» *Mais nos gens simples, rouges, riants, suants montaient en foule les rampes que nous avions abaissées en différents niveaux du navire et pénétraient dans le grand pilier étincelant* » (p. 31).

La morale de l'histoire, c'est que rien n'est impossible à qui sait oser. C'est en cela que réside la justification du scénario : car il fallait imaginer une situation que ses victimes, normalement, ne devraient pas pouvoir contrôler ; seulement ces victimes n'ont rien de normal : ce sont, comme Anderson le remarque avec humour, des Anglais (du XIVe siècle, bien entendu !).

Le personnage principal de cette histoire, Sir Roger de Tourneville, est le plus andersonien des héros et une des plus belles créations de la science-fiction tout court. Im-

perturbable, obstiné, rusé, sans scrupules, il fait songer par moments, par ses idées fixes d'homme de guerre, à un personnage de haute comédie : « *Rien que d'immenses fenêtres ouvertes, comme un assaut serait aisé, murmura-t-il. Quelle occasion! Comme j'aimerais attaquer cet endroit!* » (p. 160). Ne cessant d'affronter des situations inextricables, il est souvent désemparé mais n'en laisse rien voir : « *Il avait l'air très reposé lui aussi. Il y avait en lui une étincelle diabolique. Seuls ceux qui le connaissaient bien eussent pu deviner quel vide l'habitait* » (p. 152). Ce désarroi, ce vide, c'est le lot de l'homme d'action : « *Je savais qu'il improvisait au fur et à mesure des besoins. Il était comme un coureur qui trébuche et doit courir d'autant plus vite pour ne point tomber.*

» *Mais au moins courait-il glorieusement!* » (p. 104).

Cette gloire ne va point sans pathétique, et c'est sur ce mot, un peu inattendu peut-être à propos d'une œuvre aussi souriante, que nous voudrions finir. Anderson joue avec son malaise. Ce hiatus profond qu'il ouvre dans le monde, il n'a d'autre hantise que de le combler. La gageure de son scénario, il la tient jusqu'au bout, pour l'insolence et la gloire, comme son héros. Mais il redevient humain, tout à coup, pour parler de l'amour craintif que son héros entretient à l'égard de Dame Catherine : cette intrigue amoureuse un peu conventionnelle n'a rien de secondaire et de rajouté ; son auteur y croit, et la sauve par sa conviction. En quoi il se révèle, une fois encore, le plus américain des écrivains de science-fiction.

Jacques Goimard.

« *Les croisés du cosmos* » (The high crusade) par Poul Anderson : Denoël « Présence du Futur » — 6 NF

Stanislas Lem

Feu Vénus

En 1957 parut déjà une traduction néerlandaise de cet ouvrage polonais, le plus important roman de S.F. qui nous soit venu d'au-delà du rideau de fer. Même « *La nébuleuse d'Andromède* » d'Efremov pâlit en regard. Car Lem est de ces auteurs, trop rares, qui ne se contentent pas d'être romanciers de S.F. mais se révèlent bons romanciers tout court. Et si son livre renferme quelques maladresses, elles importent peu en regard du niveau général de l'œuvre.

La première partie débute par un récit classique, tant de fois conté qu'il semble vain d'en espérer une variation nouvelle. Le fameux météore de 1908, qui tient lieu de serpent de mer et de soucoupes volantes pour les pays de l'Est, était bien un vaisseau spatial vénusien, venu opérer une reconnaissance, et en 2003, le rapport

rédigé par son équipage est mis à jour dans la toundra.

Nous sommes à la page 20, et voilà que l'attention s'éveille. Nous ne tenons pas entre les mains un stéréotype du récit traditionnel. Ce rapport ne sera pas déchiffré en un tour de main par un savant génial. Il demande la réunion d'un concile œcuménique de savants, et rien ne nous est épargné des difficultés rencontrées dans son interprétation, des hypothèses de travail, des méthodes employées pour mener ce travail à bonne fin. Revoici une S.F. de papa, lentement écrite, bien charpentée, bien documentée, minutieuse, où la science et les connaissances jouent un rôle de premier plan :

« *Six cent quarante et une heures de travail ininterrompu s'écoulèrent depuis l'instant où les bandes perforées parvinrent au mécanisme, à celui où les lampes rouges de contrôle s'éteignirent... Pendant ce temps l'ordinateur effectua sans relâche, et de jour et de nuit, cinq millions de calculs à la seconde. L'immense potentiel du cerveau fut même, à diverses reprises, insuffisant. Des transmetteurs automatiques branchèrent alors ses câbles souterrains à d'autres ordinateurs électroniques de Leningrad, comme par exemple au cerveau électrique de l'institut d'aérodynamique théorique* » (p. 23).

On croirait lire une page de Jules Verne, impression qui se confirme quand nous abordons le résumé du rapport, les conflits et les discussions entre les divers comités scientifiques, l'émoi provoqué par ce membre de phrase : « *Après le deuxième élément de révolution les rayons seront braqués vers la planète. Lorsque la coagulation ionique baissera de moitié, on donnera le départ du grand mouvement.* » La Terre est en péril. Convient-il de prendre les devants ? Le canon à deutons qui doit pulvériser un astéroïde ferait de même voler Vénus en éclats. Mais la Terre préfère discuter, envoyer une expédition sur Vénus. Et suit la longue description, avec schémas, du Cosmocrator.

Voilà close la première partie. On y retrouve l'optimisme raisonné, la confiance en la science, cette volonté de s'écarter le moins possible du réel, et jusqu'à des phrases qui semblent détachées des Voyages Extraordinaires. Comme la réponse à ce savant déclarant que Vénus ne peut être habitée, vu ses conditions physiques. « *Behrens répondit (...) qu'un éminent savant avait écrit un traité fort logique démontrant que l'homme ne construirait jamais une machine volante plus lourde que l'air et que, même s'il y parvenait, il ne pourrait l'arracher de la Terre. Pour ne point ressembler à ce savant je préfère ne pas répondre* » (p. 35).

La seconde partie conserve quelque temps encore cet accent de réalisme quotidien. Les personnages nous sont présentés avec soin, tel Smith le pilote, dont le grand père était un noir américain, exilé en Russie et qui « *jusqu'à sa mort s'ennuya de son Amérique natale, cachant à tout le monde son profond et perpétuel mal du pays* » (p. 75-76). Souvenirs d'enfance, études, vocation d'astronaute et premières amours, rien n'est oublié :

« *Quand j'ai pour la première fois dit des mots d'amour à une jeune fille, je n'ai su lui exprimer tout ce que je ressentais. Je lui ai dit que l'amour ne ressemblait pour moi ni au vol supersonique, ni au ciel qui m'était familier, mais à la terre où l'on enfonce des pieux, où l'on bâtit des murs, où l'on construit des maisons. La fille ne sembla guère convaincue par*

mes propos, mais ceci est une autre histoire. » (p. 81).

L'amour, mais la passion virile e non l'amour de romance, l'amour des hommes et de la terre, reparaîtra sans cesse dans les propos des voyageurs, comme un leitmotiv.

Ces hommes qui choisirent l'espace restent liés à la Terre, et souffrent de sa perte. Que tel ou tel des membres de l'équipage évoque soudain un visage de femme, toujours cet amour se liera à la Terre. Quand Arséniev évoque la mort de son père, c'est à elle encore qu'il revient : « *Des milliers, des millions, des milliards d'êtres vivent ou vivront sur Terre, mais dans cette immense cohue, pendant des siècles et des siècles, il n'y aura plus ce seul homme que j'aimais. Ainsi nous aimons la Terre sans nous rendre compte de sa nécessaire omniprésence* » (p. 117).

Nous voilà bien enfoncés dans le réel. Les héros ne sont pas des armures de fer blanc, sonores et creuses, mais des hommes avec des joies, des peines, des souvenirs, des rêves et des espoirs ; chacun est devenu un être bien réel et non un fantoche, que ce soit le pilote, le géologue, un physicien, ou ce chimiste qui nous conte, par l'intérieur, le processus d'une découverte scientifique, avec ses échecs, le rôle sournois du hasard, et jusqu'à la part du subconscient, se faisant jour au travers du rêve.

C'est alors que nous sommes confrontés avec un monde déroutant et effarant, et le choc est d'autant plus brutal que durant des pages et des pages nous n'avions jamais abandonné le monde quotidien. Inconsciemment nous voyions en Vénus une seconde Terre, avec d'autres couleurs, une flore et une faune obéissant à une autre morphologie, mais pas à ceci. Tout le reste du volume nous allons le passer à explorer un monde aberrant, évoquant sans cesse un décor, monde minéral avec ses arbres et ses buissons de verre, ses ruisseaux de formol, avec des forêts qui n'en sont pas, où courent les fourmis métalliques qui sont des livres, monde à l'intérieur duquel coulent des fleuves de glu, noirs et électriques... non, de protoplasme conscient ; univers incroyable aux multiples et brutales sautes de température, que l'expédition explore pendant des mois, rencontrant cette mystérieuse sphère blanche, alimentée en énergie, par toute la planète. Autour d'elle, le champ de gravitation est modifié, les rayons lumineux suivent des courbes imprévues, et d'étranges merveilles l'entourent. Au reste tout cela semble dépourvu de sens. Et l'on comprend qu'un des personnages, las de sentir le sol se dérober sous ses pieds, se replonge dans Euclide, comme pour exorciser cet univers.

On pense alors à Henneberg et ses mondes déroutants, mais le style est autre, et surtout l'esprit. Vénus, si pareille à un tableau surréaliste, n'est pas un cauchemar éternel où se déchaînent des puissances incohérentes. Tout ce merveilleux est strictement matérialiste et ne nous déroute que du fait de notre ignorance. Tout s'explique, tous ces prodiges sont les conséquences de lois connues, tout s'éclaire... sauf l'essentiel. Quelle clé donnera le secret de ce monde ?

Elle est simple, logique et cependant inattendue. Poussés par leurs machines, les Vénusiens ont déchaîné la guerre nucléaire, transformant leur planète en cette machine absurde, tournant à vide. Nous attendons alors une condamnation, qui ne vient pas.

« *Etaient-ils vraiment l'incarnation du mal ?... Notre esprit recule*

devant l'immensité des souffrances que recouvrent les mots « destruction d'une planète ». Devons-nous condamner les fauteurs, les traiter de monstres ? Je ne le crois pas. La Terre aussi a connu bien des guerres. Les millions d'êtres humains qui moururent dans ces luttes étaient-ils indignes ? » (p. 248).

Les dernières pages font entendre un ton assez inhabituel de gravité, bien loin du manichéisme grossier de trop d'ouvrages, loin également d'un optimisme facile. Et si Arséniev a foi en l'avenir, ce n'est pas à la raison, ou à la science, ou à une philosophie ou un ordre quelconque qu'il fait appel :

« *Je crois que l'homme dépassera les limites du système solaire, qu'il ira loin. Je crois que dans un million d'années, ou un milliard d'années, l'Homme peuplera la voie lactée. Bien que nous ne puissions imaginer ce monde futur, je crois fermement que l'amour subsistera en cet avenir lointain, car l'amour c'est le reflet de la beauté du monde vue dans les yeux d'un autre* » (p. 249).

Jacques Van Herp.

« *Feu Vénus* » par Stanislas Lem : Hachette, « Le Rayon Fantastique » — 3,89 NF

Arthur C. Clarke

S. O. S. Lune
Naufragés de la Lune

Ce n'est sans doute pas un des grands Clarke ; nulle pensée métaphysique ou philosophique ne s'y révèle comme dans « *Les enfants d'Icare* » ou « *La cité et les astres* ». Tout comme dans « *Earthlight* », l'auteur se consacre tout entier à la peinture d'une tranche de vie des temps futurs. Il nous conte une histoire très simple : un véhicule lunaire se perd dans une poche de poussière, est retrouvé et sauvé. Il ne lui en faut pas plus pour remplir deux volumes de 184 pages, sans qu'on puisse y trouver une seule longueur. Cela n'est possible qu'en raison du métier très sûr de Clarke. Quoique certains pensent, écrire un roman de S.F. n'est pas différent d'écrire un roman ordinaire ; c'est seulement plus difficile. Il faut concilier à la fois l'intérêt scientifique, c'est-à-dire extérieur, de l'action, avec la peinture interne des personnages. Ce dosage, Clarke le réussit fort bien, tout comme il manie en maître le suspense. Suspense entretenu par une construction nettement cinématographique, faisant alterner les séquences plus ou moins longues, nous faisant passer des naufragés du *Séléné* au groupe des chercheurs et sauveteurs. Le découpage va même plus loin ; il n'est pas difficile de retrouver sous le récit les mouvements de caméra, et jusqu'à l'indication des gros plans. Et, comme de juste, chaque séquence se termine sur un point d'interrogation.

Mais c'est là un côté purement

mécanique de l'action ; le suspense est également entretenu du point de vue scientifique. Comment survivre dans le *Séléné,* comment le repérer, le relever ? Autant de questions trouvant leur réponse, non du fait du hasard ou de la volonté de l'auteur, mais selon des lois physiques connues, enseignées, mais dont les manifestations sont différentes sur la Lune. Ainsi le second engloutissement du *Séléné,* qui fait rebondir l'action, n'a rien d'un artifice, il est la conséquence logique et inéluctable de faits antérieurs ; chacun, lecteur ou acteur, pouvait le prévoir. S'ils ne le firent point, c'est que leur attention était distraite par d'autres préoccupations.

Enfin les nombreux personnages sont bien typés, dotés de suffisamment de vie pour s'imposer au lecteur et lui faire souhaiter d'en connaître plus long sur chacun d'eux : l'astronome marqué par son enfance, l'affolé de soucoupes volantes, le commandant d'astronef à la retraite. Autour d'eux le cadre de la Lune, décrit avec art, conditionne l'action autant que les décisions des hommes. Enfin, Clarke sème partout un humour sous-jacent, né le plus souvent des situations elles-mêmes. Sauf dans le petit résumé du best-seller de l'époque : « *L'orange et la pomme* », œuvre d'une écolière de dix-sept ans, et relatant les amours d'Isaac Newton (Ike) et de Mrs. Gwynn.

Jacques Van Herp.

« *S. O. S. Lune* » et « *Naufragés de la Lune* » (Fall of moondust) par Arthur C. Clarke : Fleuve Noir, « Anticipation » — 2,50 NF chaque volume.

Maurice Limat : **Les fils de l'espace** **Batelier de la nuit**
F. Richard-Bessières : **Les derniers jours de Sol 3** **Les sept anneaux de Rhéa**
B. R. Bruss : **Le tambour d'angoisse**

N'en déplaise aux esprits chagrins, le Fleuve Noir a beaucoup fait pour la science-fiction. Sa collection « Anticipation », plus qu'aucune autre, a contribué à diffuser le goût de la S.F., et même de la bonne S.F., et actuellement, bien souvent, le niveau moyen des « Fleuve Noir » se rapproche des premiers « Rayon Fantastique ». N'oublions pas que les F.N. n'ambitionnent qu'à distraire et visent une clientèle jeune en se bornant à lui offrir de bons space-opéras. Dans ce domaine restreint, nous avons droit à de bonnes surprises : ainsi les deux derniers Richard - Bessières : « *Les derniers jours de Sol* 3 » et « *Les sept anneaux de Rhéa* », qui sont deux romans plus qu'honorables, inattendus, signal peut-être d'une mutation de l'auteur.

« *Les derniers jours* » est un roman sobre, aux personnages suffisamment dessinés pour attacher. Non seulement l'auteur abandonne ses plaisanteries ordinaires, mais

tout, construction, dialogues, descriptions et réactions des personnages, s'est modifié. Rien dans le récit des folles inventions coutumières, mais simplement la chronique de quelques destins individuels. Sur un globe voué à la destruction, pouvant éclater d'un instant à l'autre, quelques abandonnés se cherchent, se trouvent, se déchirent encore sous l'aiguillon de vieilles rancœurs que rien ne peut juguler. Récit presque étouffant, sombrement pessimiste ; il n'est pas jusqu'à la faible note d'espoir de la dernière page qui ne prenne soudain une résonance fallacieuse. Conclusion ? 12/10 pour R.B., 5/10 dans l'absolu. Car, malgré tout, ceci reste assez sommaire : on ne ramène pas impunément à 184 pages un thème qui en demande un millier.

« *Les sept anneaux* » est bien plus un roman fantastique qu'une S.F., et certains côtés, certaines descriptions, peuvent soutenir la comparaison avec les meilleurs ouvrages du genre. Comme le dit l'auteur, c'est « *la lutte farouche, décisive, des puissances magiques montant à l'assaut du raisonnable* ». L'affrontement des forces du bien et du mal, à travers ces mondes concentriques dont l'ensemble donne la Terre, le monde central étant celui de Lucifer. Ces mondes de misère ou d'horreur sont vigoureusement décrits, par des touches sûres et sans grandiloquence. Et pourtant le point de départ est plus ample encore, avec le savant voulant créer, non un surhomme, mais Dieu lui-même.

C'est toutefois dans la série « Angoisse » que l'écurie du F.N. peut donner sa pleine mesure. Souvent les récits de S.F. qu'elle produit déçoivent en raison de la grisaille des décors, dessinés à traits brouillés, des personnages stéréotypés et des dialogues mécaniques. Défauts dont certains sont dus au fait que les auteurs veulent écrire pour adolescents. Les récits fantastiques, au contraire, se déroulent le plus souvent dans le monde quotidien ; les descriptions y sont moins nécessaires, cédant le pas aux réactions des personnages. De plus « Angoisse » étant nettement destinée à des adultes, les personnages ont soudain plus d'épaisseur, de complexité, de vie. Il en va de même pour les dialogues, où l'imagination cède le pas au réalisme. Ainsi il y a un monde entre les héros des « *Fils de l'espace* » et ceux de « *Batelier de la nuit* ». Pourtant « *Les fils de l'espace* » est sans doute un des meilleurs romans de Limat, né de la juxtaposition de trois nouvelles : « *Les montres* », « *Les machines* », « *Les hommes* ». Et la seconde d'entre elles n'est pas loin d'une réussite complète, avec ce monde artificiel, tout en faux-semblants, empli de l'ombre et de l'écho des choses mortes, piège où errent et s'affolent les astronautes. Mais si le décor est planté et vit, quels pauvres acteurs, plus creux encore que cet univers factice ! Alors que dans le récit fantastique l'auteur, libéré de cette sujétion, conte librement l'histoire de cette jeune fille un instant échappée aux griffes de la mort et qui, invinciblement, retourne se mettre entre ses mains.

« *Le tambour d'angoisse* » est aussi, avec « *Terreur en plein soleil* », un des meilleurs livres de B.R. Bruss. Un groupe d'archéologues, prisonniers dans une ville morte, assourdis par l'incessant roulement monotone d'invisibles tambours, glissent un à un dans la démence. Dans un suprême instant de lucidité, chaque victime dénonce les habitants indécela-

bles de la ville. Tout ne serait peut-être que le rêve dément des deux survivants si un petit fait ne venait en prouver la réalité. Ici également, le décor quotidien de la Terre contraint l'auteur au réalisme et le force à centrer le dépaysement sur le comportement des esprits, ce qui, loin de le desservir, renforce au contraire le domaine de l'étrange et du fantastique.

Jacques Van Herp.

« *Les fils de l'espace* » par Maurice Limat, « *Les derniers jours de Sol 3* » et « *Les sept anneaux de Rhéa* », par F. Richard- Bessières : Fleuve Noir, « Anticipation » — 2,50 NF chaque volume.

«*Batelier de la nuit* » par Maurice Limat, « *Le tambour d'angoisse* » par B.R. Bruss : Fleuve Noir, « Angoisse » — 2,40 NF chaque volume.

Pierre Barbet

Vers un avenir perdu

Le thème fondamental de ce roman n'est pas plus faible qu'un autre. L'hypothèse sur laquelle il se fonde est que notre univers est du type « pulsant », son expansion actuelle devant être suivie d'une contraction ; il s'agit de savoir ce qu'il y aura après cette dernière, une fois que toute matière aura réintégré l'atome originel. Le manque de métier et la prétention pseudo-scientifique de l'auteur nous valent cependant, sur cette trame, un affligeant massacre.

En premier lieu, il faut noter que l'idée fondamentale résumée plus haut, et à laquelle fait allusion le texte de présentation de la couverture, est traitée en sept pages exactement (241 à 247). Le reste du volume est consacré à des aventures à la sauce interplanétaire, dont la connaissance n'est aucunement indispensable à cette révélation terminale. L'ouvrage s'en trouve évidemment déséquilibré, les épisodes antérieurs représentant une matière qu'il eût été possible de délayer ou de condenser au gré, sans doute, de l'éditeur.

Cet effet de remplissage est encore accentué par les nombreux interludes pseudo-scientifiques, destinés à initier le lecteur aux ressources des habitants de ce lointain futur et à leurs découvertes. Ces passages sont de deux espèces : les uns font partie de descriptions présentées par l'auteur, les autres — tout-à-fait analogues de ton — sont échangés par les personnages en de laborieux dialogues. Ils sont à peu près tous également inintéressants. Exemple des premiers : « *Douze satellites menaient autour d'elle* (il s'agit d'une planète imaginaire) *une ronde déférente, s'étalant sur une distance allant de* 170.000 *à* 12.300.000 *kilomètres. Le diamètre du plus gros était de* 5.700 *kilomètres ; les autres, de taille assez disparate, paraissaient tout malingres auprès des* 115.000 *kilomè-*

tres de la planète. Sa rotation sur son axe lui donnait des jours de 10 h. 15 » (p. 113). Exemple des seconds : « *...le cerveau des chydesinsectoïdes ne devait pas atteindre le mètre cube, ce qui, étant donné le nombre des organes annexes qui s'y trouvent pour la vision, l'audition, le langage, etc., ne laisse que peu de place à l'émetteur en question* » (p. 173).

Bien entendu, une certaine quantité de science ou de pseudo-science est généralement nécessaire dans un roman d'anticipation. Chaque lecteur de Jules Verne le sait. Ces éléments non narratifs sont souvent difficiles à placer dans le récit des événements qu'ils contribuent à éclairer, puisque leur présence suspend momentanément l'action. Or, cette dernière condition, Pierre Barbet semble l'ignorer totalement : ses digressions sont le plus souvent gratuites, car elles ne concernent que des éléments accessoires du décor — accessoires et passagers. Cette évocation est faite de façon très artificielle, par l'accumulation pesante d'éléments arbitraires (en ce sens qu'ils ne jouent aucun rôle dans le déroulement de l'action) et l'attention s'en trouve bien rapidement lassée. Des renvois au bas de certaines pages viennent encore ajouter à cette impression. Parfois, ils correspondent à des faits connus du pauvre lecteur du XX[e] siècle, comme à la p. 199 : « *actinies — vulgairement appelées étoiles de mer* » (pourquoi, au fait, ne pas avoir mis *étoiles de mer* dans le texte ?) D'autres fois, ils sont destinés à mettre des points comiques sur des *i* imaginaires. Exemple, p. 136 : « *diagnostiqueur — appareil destiné à fournir, dans un temps record, le diagnostic des maladies et la thérapeutique à suivre* ».

Quelle est la place, en fait, qu'occupe la science dans ce roman ? La pseudo-science, ainsi qu'on l'a relevé, s'y trouve évoquée à de nombreuses reprises, mais nullement par nécessité. En réalité, Pierre Barbet n'énonce jamais — ne suggère même jamais clairement — les règles du jeu pseudo-scientifique dans lequel il lance ses personnages. Le but et les moyens de la mission confiée à ses astronautes ne sont à aucun moment fixés avec netteté et le lecteur a l'impression que leur randonnée est menée par un pur hasard.

Cette impression est d'ailleurs accentuée par une maladresse supplémentaire : dans son souci de dépeindre une civilisation très avancée, Pierre Barbet munit ses « héros » d'armes et d'appareils extrêmement perfectionnés — tellement perfectionnés, en vérité, qu'ils rendent ceux qui les utilisent pratiquement invulnérables. De ce fait, et pour qu'il y ait tout de même des aventures à raconter, l'auteur est obligé de présenter ces engins en train de tomber en panne aux moments les plus inopportuns, ce qui soumet les astronautes à quelques dangers, mais rend d'autre part assez ridicules les descriptions de leur efficacité.

Lorsque l'auteur, par exception, précise un point, c'est pour le démentir lui-même un peu plus loin. Son protagoniste affirme ainsi (p. 88) : « *...si l'on veut effectuer un voyage d'exploration dans le temps, il est absolument nécessaire de sortir de notre univers empli d'ions et de particules de toute sorte...* ». Le lecteur a à peine le temps de se demander ce qu'on peut bien explorer une fois sorti de notre univers, qu'il assiste (p. 107 et 116), en particulier, à

plusieurs incursions dans le temps, lesquelles se déroulent sur des planètes possédant une vie intelligente.

Ces faiblesses ne sont rachetées ni par le style, remarquablement homogène dans sa platitude, ni par le relief des personnages principaux, vagues silhouettes auxquelles un nom est arbitrairement attribué et qui s'expriment toutes, hélas, comme l'auteur.

En vérité, on ne voit pas bien la raison pour laquelle un tel ouvrage a été publié, si ce n'est pour offrir aux romanciers en puissance un exemple commode de ce qu'il ne faut pas faire en écrivant de la science-fiction.

Demètre Ioakimidis

« *Vers un avenir perdu* » par Pierre Barbet : Gallimard, « Le Rayon Fantastique ».

Ici, on désintègre (en série)

LE CONSEIL DES SPÉCIALISTES

Mauvais .... •
Médiocre .... *
Moyen/assez bon ...... **
Bon .... ***
Excellent .... ****
(Blanc : pas lu ou abstention.)

	No de «Fiction» où l'ouvrage a été critiqué	JACQUES BERGIER	ALAIN DOREMIEUX	DEMETRE IOAKIMIDIS	JACQUES GOIMARD	STEPHEN SPRIEL	MARTINE THOMÉ	JACQUES VAN HERP	PIERRE VERSINS	Moyenne
Malpertuis .... par Jean Ray.	103	***	****	****		**½	**	***½	***½	**3,20**
Un corbeau de toutes couleurs .... par Claude Seignolle.	103	****	***			***	**½	***	***	**3**
La forteresse perdue .... par Nathalie Charles-Henneberg.	102	***	***	***	***	**½	***	***½	***	**3**
S.O.S. Lune et **Les naufragés de la Lune** .... par Arthur C. Clarke.	108	***	**		**½	***		***		**2,70**
Voyage au pays de la 4e dimension .... par G. de Pawlowski.	103	**	*	½	•	****	****	****	****	**2,45**
Le ressac de l'espace .... par Philippe Curval.	106	*	***	**	**½	***	***		**½	**2,45**
Mer des pluies .... par Michel Jansen.	102	**	**	**			***		***	**2,40**
L'hipparion .... par Jean Muno.	105		**	**½			**½		**	**2,25**
La part des choses ...... par Jean-Loup Vichniac.	105		**½	***			**		*½	**2,25**
Le parc des archers .... par André Hardellet.	103	****	*	*½			**½		*½	**2,10**
Les plumes du corbeau .. par Jehanne Jean-Charles.	103	****	*	•						**1,65**
Les sextuplés de Loqmaria par Michel Labry.	106	•	*				**½			**1,15**
Le siège de Syracuse .. par Alexandre Arnoux.	106	•	•	•	•	**½			***	**0,90**
Planètes captives .... par M. A. Rayjean.	102	•		•				*½		**0,50**

en bref

Science-fiction au théâtre...

Une nouvelle à faire écarquiller l'œil et dresser l'oreille : Jean-Louis Barrault montera la saison prochaine à l'Odéon une pièce d'après les « Chroniques martiennes » *de Ray Bradbury, dans une adaptation de Louis Pauwels. Une attente impatiente en perspective... D'autre part, nous croyons savoir que le Théâtre Récamier va devenir un haut-lieu de la science-fiction, son animateur Jean-Marie Serreau ayant décidé de faire de celle-ci une nouvelle avant-garde théâtrale. Détails sur ce projet très prochainement.*

...au cinéma...

Le cinéma de son côté ne reste pas inactif. Voici une autre nouvelle à remplir d'aise les plus blasés : le prochain film de François Truffaut sera tiré de « Fahrenheit 451 » *de Bradbury — encore lui ! Nous savions que la nouvelle vague s'intéressait à la S. F. ; voici la première concrétisation de cet intérêt.*

...et à la télévision

Enfin, en liaison avec « Fiction », *le groupe de recherches de la R. T. F. prépare actuellement une série d'émissions télévisées consacrées à la science-fiction — émissions qui comprendront des entretiens, des débats, des films, des adaptations originales, etc.*

Il semble bien que 1963 doive être une année décisive pour la science-fiction en France : l'année qui marquera la fin de l'époque héroïque et le début (selon le principe de la tache d'huile) de l'épanouissement hors des sphères spécialisées. Nous aurons attendu cela dix ans. Tout arrive un jour...

A travers la presse

« France-Observateur » *s'intéresse maintenant à la science-fiction. Une chronique assez régulière des livres du genre y paraît*

en effet depuis quelque temps, sous la signature de notre collaborateur Gil Sartène. C'est là une garantie, le propre des critiques non spécialisés, quand ils se penchent sur le genre, étant de manifester un mélange détonant (?) de dédain et d'ignorance.

Faut-il brûler " Planète " ?

C'est sous ce titre qu'a paru il y a quelques mois, dans le même « France-Observateur », *un pamphlet de François Herbault contre la revue* « Planète », *accusée de favoriser un nouvel obscurantisme. Réponse de Louis Pauwels dans* « Planète » *n° 6 :* « Un critique intelligent, mais qui a tort de se laisser aller à l'expression des émotions négatives, au lieu de nous aider à mieux faire, consacre une chronique à nous reprocher d'être. C'est peine perdue pour tout le monde. » *Et commentaire final de François Herbault dans un récent* « France-Observateur » : « M. Pauwels se plaint qu'au lieu de l'aider à mieux faire, on lui conteste le droit à l'existence. Sur ce point, le tirage de sa revue doit le laisser sans inquiétude. Quant à mieux faire, il faudrait changer « *Planète* » du tout au tout. Et je doute que ce soit là le goût et l'intérêt de M. Pauwels. »

" Planète " et " Fiction "

Nous ne prendrons pas parti dans le conflit qui oppose « Planète » *à certains détracteurs. Mais nous en profiterons pour souligner un point de détail. A la suite de la parution (n° 104) d'un article pourtant modéré et raisonné de Gil Sartène, on a prétendu que nous cherchions à dénigrer* « Planète ». *C'est à tout le moins un jugement téméraire. D'une part le co-rédacteur en chef de cette revue, Jacques Bergier, fit longtemps partie et fait encore partie de notre entourage ; d'autre part, des divergences sur le fond n'empêchent pas des relations de bon voisinage.*

La Patrouille du Temps en librairie

A signaler à l'attention des « poulandersoniens » lisant l'anglais : les quatre récits faisant intervenir la Patrouille du Temps ont paru aux U. S. A. rassemblés en un seul volume. Titre de celui-ci : « Guardians of time » *(Ballantine, n° 422 K). Références des nouvelles dans* « Fiction » *: n°s 28, 32, 74 et 82.*

revue des films

L'écran à quatre dimensions

Les Grands-Bretons en quête de péplums

La vogue d'Hercule ne pouvait manquer de susciter des imitateurs. Voici que des parapéplums nous arrivent des Etats-Unis ; le fantastique exploité par eux est fort logiquement celui des mythologies celtiques.

Mais le résultat n'est pas convaincant, et il apparaît que le film à braies n'est pas encore fondé. La cause de cette carence est peut-être, assez paradoxalement, que la mythologie celtique est restée vivante. Contrairement à sa consœur grecque anémiée par le classicisme et disparue avec lui, elle n'a jamais cessé de nourrir l'imagination anglo-saxonne et d'engendrer des œuvres diversement intéressantes. Aussi a-t-elle fini par dégénérer complètement : tandis que les sociologues restaurent pour nous les mythes gréco-romains dans toute leur brutalité primitive (1), l'imaginerie bretonne en est au stade du conte de fées, qui pour une mythologie se situe au-delà de la ménopause.

Les précédents cinématographiques renforcent le contraste : alors que « *Les travaux d'Hercule* » représentaient pour le cinéma italien une expérience neuve, les films féeriques bénéficient — ou plutôt maléficient — d'une tradition pour laquelle Walt Disney pourrait faire office de porte-étendard. Cette influence amoindrissante s'exerce à la fois sur l'univers dépeint (où lutins et génies remplacent banalement les dieux et les forces de la nature) et sur la façon de le dépeindre : les effets spéciaux tendent le plus souvent, dans la ligne de cette hérédité fâcheuse, à recréer l'univers du dessin animé, voire celui des marionnettes.

Ces défauts ne sont que trop évidents dans les deux films qui viennent de nous arriver d'outre-Atlantique : « *L'épée enchantée* » de Bert I. Gordon et « *Jack le tueur de géants* » de Nathan Juran. Les deux hommes sont des spécialistes du genre, vieillis dans les effets spéciaux ; les deux films sont conçus comme des antholo-

---

(1) Cette opération de rajeunissement par l'intérieur a été fort bien assimilée par les péplumiers ; on ne dira jamais assez que l'antonionisme « intérioriste » et l'herculisme « spectaculaire » ne sont pas des phénomènes antagonistes, mais deux aspects divers d'une même prise de possession des usines à film par les intellectuels.

gies, ou plutôt comme des recueils d'effets éprouvés, servis au public un peu comme d'autres lui servent les strasbourg frites, les toulouses purée ou les montbéliards lentilles.

Ne nous formalisons pas de cet impersonnalisme de bon commerçant, et gardons-nous de bouder « *Jack* », par exemple, sous prétexte qu'on y voit des torchères animées aux murs, et le manteau d'un sorcier métamorphosé en ailes. Mais cette volonté d'imitation docile contraint à faire le procès du genre lui-même et de ses fadeurs. « *L'épée enchantée* » notamment contient une série d'effets où le nauséabond le dispute au filandreux. La vieille fée radoteuse est « humanisée » de la façon la plus fâcheusement anglaise, et son étourderie est un bien pauvre ressort de l'action ; l'idée de l'affubler de serviteurs frères siamois, alléchante par elle-même, est sabotée par une autre idée qui consiste à les faire parler ensemble et d'une vox d'eunuque, ce qui les enfonce instantanément dans le dérisoire ; l'idée de placer dans le château de Lodac une cage de nains prisonniers, qui d'entrée de jeu complète heureusement le musée des horreurs présenté à ce moment, est complètement gâchée un peu plus tard, quand les nains, au lieu de partager l'abêtissement général, interviennent comme des sauveurs, et jouent les *deiculus ex machina.* Bref, tout cela est du dernier émasculé.

« *Jack* », moins bêtifiant à ce niveau (sa seule tare vraiment accablante est le lutin irlandais qui parle en vers dans sa bouteille), accuse en revanche des faiblesses beaucoup plus sensibles du côté des effets spéciaux : il est difficile de ne pas éclater de rire à l'apparition de la pieuvre, et le dragon volant ressemble à celui de Spirou (« Flip, flop », font ses courtes ailes). Monstres en caoutchouc, demi-dieux miniaturisés, sorcières affadies : décidément le film féerique, à la suite de la comédie anglaise, fait à son tour naufrage dans le désiroire. Le plus ahurissans dans tout cela, c'est que Jack ait été interdit aux moins de treize ans : qui alors ira le voir ?

Pourtant il y a quelques bons moments. Dans « *L'épée enchantée* », ce sont des morceaux choisis : les enchantements successifs au cours du voyage vers le château de Lodac, et notamment les deux derniers, celui de la belle sorcière et celui des fantômes dans les grottes ; enfin l'exploration du château de Lodac, hanté par des créatures de cauchemar. Dans « *Jack* » au contraire, où les passages brillants sont plus rares (l'idée des sorcières en négatif est fort décorative, mais l'attaque du bateau est traitée avec une telle absence de sens du rythme que c'en est affligeant), ce sont plutôt des idées de scénario qui relancent l'intérêt : d'abord l'idée de faire introduire le géant Cormoran sous la forme d'un automate nain, ce qui permet à la princesse ravie de danser avec son futur ravisseur. Ici la mièvrerie est appelée à se résoudre en cauchemar, par un trop court renversement du mouvement habituel à ces films ; le séduisant homme-joujou, si conforme au rapetissement intérieur opéré sur l'homme anglo-saxon par le puritanisme, se mue tout à coup en machine célibataire grande comme une montagne, et voilà la princesse bien punie de son goût pour l'inane et l'insignifiant. Un peu plus tard, la même princesse est transformée en sorcière, la pure jeune fille devient femme fatale, et tend un piège à celui qui se croit toujours son heu-

reux sigisbée : ici la réalisation en jaune et rouge n'est pas moins séduisante que l'idée, encore que l'anodine Judi Meredith ne parvienne pas à trouver de grimace convaincante.

Tout cela ne va pas bien loin, et ne parvient pas à détourner durablement les deux films de leur direction générale : l'utilisation amoindrissante de la technique des effets spéciaux, pourtant parvenue ici à un rare degré de perfection. Ce qui prouve, s'il en était besoin, que la technique ne suffit pas, et que les films fondés sur elle seule courent à l'échec. Pourtant l'idée du film à braies mériterait d'être exploitée : Hollywood laissera-t-il encore longtemps Cinecitta exploiter solitairement une inspiration qui fut celle, par exemple, de Tay Garnett dans le regretté « *Serment du chevalier noir* » ?

Jacques Goimard.

L'EPEE ENCHANTEE (The magic sword), film américain de Bert I. Gordon. *Scénario* : Bernard Schoenfeld, d'après une nouvelle de Bert I. Gordon. *Décors* : Franz Bachelin. *Interprétation* : Basil Rathbone, Estelle Winwood, Anne Helm, Gary Lockwood. *Images :* Paul Vogel. *Effets spéciaux* : Bert I. Gordon, Flora Gordon, Milt Rice. *Montage* : Harry Gerstad. *Musique* : Richard Markowitz.

JACK LE TUEUR DE GEANTS (Jack the giant killer), film américain de Nathan Juran. *Scénario* : Orville H. Hampton et Nathan Juran. *Décors* : Fernando Carrere, Frank Mc Coy. *Interprétation :* Kervin Mathews, Judi Meredith, Torin Thatcher. *Images* : David Horsley. *Effets spéciaux :* Howard A. Anderson. *Montage* : Grant Whytock. *Musique* : Paul Sawtell, Bert Shefter.

Une comédie de science-fiction

La comédie de science-fiction est un genre encore plus difficile que le burlesque d'épouvante. Aussi bien la demi-réussite (je dirai tout à l'heure pourquoi) de « *Astronautes malgré eux* » doit-elle combler d'aise les amateurs. Mais avant de pousser plus loin, répondons à une question préalable. S'agit-il vraiment de science-fiction ? Je serai tenté de répondre à la fois par oui et par non. Notre époque de satellites artificiels et de voyages dans l'espace « planétaire » nous baigne dans une atmosphère qui fut celle de la science-fiction d'il y y a bien des années. L'allusion à des cosmonautes allant vers la Lune (puis vers Pluton), la présentation d'un vaisseau interplanétaire

à peine plus grand que les Vostoks, tout cela ne dépasse guère l'actualité la plus courante. Mais si, abandonnant les représentations habituelles de la science-fiction, on examinait les prolongements du scénario, on pourrait allègrement rattacher le film de Panama et Frank au genre qui nous intéresse ici. On se trouve en effet en pleine imagination : ce « troisième échelon », organisation politique sous-marine, qui entend embrigader l'humanité pour la conduire de force au bonheur, ne vise aucun groupe connu !

Ceci m'amène justement à parler du scénario, qui commence d'une manière curieusement décousue. Harry Turner et Chester Babcock, ou si vous préférez, Bing Crosby et Bob Hope, se retrouvent après une longue série d'aventures comiques (« *En route vers l'Alask* », « *En route vers le Maroc* », « *En route vers Singapour* », etc.) interrompues depuis 1951. Cette fois, ils vendent à la sauvette dans les faubourgs de Calcutta des fusées individuelles pour bricoleurs du dimanche. Mais l'essai public effectué par Bob Hope s'achève en accident et notre acteur y récolte une amnésie carabinée. Sur les conseils d'un médecin hindou, il se rend au Thibet où une herbe miracle le guérit. Avec son compère il vole une autre herbe qui permet de « mémoriser » des livres entiers. A Hong Kong, Bob Hope expérimente l'herbe en mémorisant un document sur le carburant soviétique pour fusées, document qui lui a été remis par inadvertance par Joan Collins, belle représentante du fameux « troisième échelon ». A partir de là les péripéties se succèdent à un rythme souvent très rapide. Rendons grâce, en passant, aux auteurs d'avoir su éviter la multiplication des chansons dansées qui ralentissaient l'action même dans les chefs-d'œuvre des Marx brothers.

Comme on le voit, la vraisemblance constitue le dernier souci des auteurs et des acteurs, qui copient sans vergogne leurs prédécesseurs. Mais on leur pardonne les emprunts car ceux-ci deviennent ici référence. Ils imitent, mais jusqu'au bout et avec respect et humour. Ils reproduisent même les fautes de leurs modèles. Ainsi, la représentation de l'espace interplanétaire semble empruntée à un des premiers films de S.F. d'après-guerre (« *Vingt-quatre heures chez les Martiens* »). Comme dans ce dernier, on voit ici une météorite *siffler* dans le vide de l'espace. Panama ne connaît certes pas sa science. Mais qu'importe, puisqu'il est capable de reprendre, en le renouvelant, le gag de l'appareil-à-manger du Chaplin des « *Temps modernes* ».

Les références sont des citations, mais des citations qui se moquent gentiment de tout le monde : les autres comme soi-même. Ainsi voyons-nous défiler en filigrane de notre mémoire de nombreux titres : « *Lost horizon* », « *The rains came* », « *Hellzapoppin* », « *Vingt mille lieues sous les mers* » et bien d'autres. Et chaque citation nous fournit des gags plus ou moins hilarants. Ainsi « *La mousson* » nous vaut un docteur genre feu Tyrone, bruni pour l'occasion, et parlant l'anglais avec le plus pur accent de Calcutta. Je ne sais pas qui jouait le sketch : il ressemblait en tout cas très drôlement à Peter Sellers. L'appareil à manger les bananes dans la fusée constitue peut-être le moment le plus sensationnel dans le burlesque panaméen (il s'agit évidemment du metteur en scène). On l'admettra d'avance quand on saura que le

vaisseau interplanétaire avait été prévu non pour des hommes, mais pour des gorilles ! Tout en rendant hommage à Chaplin, ce gag se trouve étiré sans pour autant nous fatiguer. Les lamasseries thibétaines sentent volontairement le carton-pâte et fourmillent d'attrapes joyeuses. Le monde souterrain renvoit sur le mode comique à l'excellent capitaine Nemo, etc. Ajoutez à cela un dialogue qui aurait souvent emporté l'adhésion des Marx Brothers, et vous comprendrez le plaisir que j'ai pris à regarder cet excellent film.

Le début est d'ailleurs très bien enlevé. Crosby et Hope, vieux partenaires de la série des « *En route vers...* » viennent de se retrouver à l'occasion de ce film dont justement le titre anglais est : « *The road to Hong-Kong* » (En route vers Hong-Kong). Ils dansent et chantent l'histoire (et les vicissitudes) de leur longue collaboration. Puis vient un générique admirable de drôlerie, signé par l'astucieux Maurice Bender. La première demi-heure se déroule sur un rythme accéléré qu'on aurait voulu voir se poursuivre jusqu'au bout. Mais les longueurs se supportent bien, car de très bons gags viennent réveiller l'attention à point nommé. Je ne puis malheureusement pas en dresser ici un catalogue. Mais je remarquerai ceci : les scénarios burlesques conduisent sans arrêt à des impasses et le génie d'un Buster Keaton ou d'un Charlot consistait justement à savoir en sortir pour ainsi dire dans le mouvement. Les impasses ne manquent pas ici. Pour les surmonter, Panama et Frank choisissent la méthode la plus simple, celle toute mécanique d'« *Hellzapoppin* ». Lorsque leurs personnages sont coincés, ils font appel ouvertement, en plein dialogue, aux « effets spécaux ». Ce qui me donne l'occasion d'adresser mes félicitations à Wally Veevers et Ted Samuels qu signent justement ces effets spéciaux. D'ailleurs tous les techniciens ont fait du bon travail : l'anglais Jack Hildyard pour la photo et son compatriote (le film a été tourné dans les studios londoniens) John Smith pour le montage : les stock-shots qui abondent s'intègrent facilement au reste. Quant aux acteurs, si Crosby a beaucoup vieilli, Bob Hope demeure suffisamment alerte. On retrouve dans une séquence Dorothy Lamour qui fut jadis partenaire de la série des « *En route vers...* »

Panama et Frank avaient déjà travaillé au scénario de « *En route vers l'Alaska* ». Sans être des auteurs géniaux, ils font preuve ici d'un tel sens de l'humour qu'on leur passe volontiers des réalisations moins bonnes. La mise en scène de Panama se base, comme il se doit dans le burlesque, sur la mobilité et la rapidité. Nous sommes certes loin des Marx et des maîtres du muet, mais il n'en reste pas moins que la tentative est sympathique. Demi-réussite, disais-je au début de mon article : il manque en effet à ces *Astronautes malgré* eux l'égalité de souffle qui caractérisait les grands du burlesque. On nous dit que le cinéma de papa est bien mort. Mais moi je ne cesserai jamais de proclamer : vive le cinéma de grand-papa !

F. Hoda.

Nouvelles du front de l'épouvante

Le n° 2 de « *Midi-Minuit Fantastique* » est consacré aux « *Vamps fantastiques* » : sujet des plus alléchants, qui donne à cette sympathique revue l'occasion de composer une mémorable galerie de portraits, où se pressent les sorcières, les vampiresses, les femmes-panthères, les sirènes, les femmes-oiseaux, etc.

Comme dans le numéro sur Terence Fisher, l'illustration est nettement supérieure au texte, partagé entre un louable souci documentaire et un lyrisme souvent aventureux (un exemple parmi d'autres : le texte sur Mélusine est littéralement couturé d'erreurs, et son auteur aurait bien besoin de lire le roman dont il reproduit des gravures).

Une bonne partie des articles et de l'iconographie échappe au domaine proprement cinématographique : on sent un effort pour élargir l'assiette de la revue (il y a ici des textes de Labisse, Boris, Viain, Mandiargues, Belen) mais aussi une tendance périlleuse à fuir les « contraintes fécondes » qui avaient fait la réussite du premier numéro. La question est désormais posée : « *Midi-Minuit* » restera-t-elle une revue de cinéma, ou deviendra-t-elle une des innombrables feuilles confidentielles de l'arrière-garde surréaliste ?

On pourrait aussi relever une certaine négligence dans l'organisation du numéro (les notes finales par exemple font un beau mélange de critique de livres et de critique de films) et un laisser-aller dans la mise en pages qui n'est pas de mise dans une revue chère comme celle-ci. « *Midi-Minuit* » ne manque pourtant pas de rédacteurs en chefs, que diable !

Il est vrai que l'hésitation et le désordre sont les travers inévitables d'une revue débutante. Un n° 3 est annoncé sur Schoedsack : voici enfin, avec l'auteur de « *Zaroff* » et de « *King-Kong* », le grand sujet avec lequel « *Midi-Minuit* » peut se classer définitivement comme une revue indispensable.

⁂

Un double numéro de « *Bizarre* » (n° 24-25) vient compléter cette offensive générale sur le front de l'épouvante à laquelle nous assistons depuis quelques mois. Les qualités habituelles de la revue (érudition et précision des textes, luxe et rigueur de la présentation) se retrouvent ici, et confèrent une valeur particulière à un travail qui sort de la même manufacture que les précédents (Jean-Claude Romer et Jean Boullet, les auteurs, font partie de l'équipe de « *Midi-Minuit* »).

L'économie du numéro n'est pas exempte d'arbitraire : en concentrant leurs efforts sur deux metteurs en scène (Tod Browning et James Whale) et deux acteurs (Bela Lugosi et Boris Karloff), les auteurs ont pu sans doute mener à bien un travail de recensement d'une exceptionnelle qualité ; mais fallait-il justifier ce choix à tout prix en parlant des « quatre Jokers de l'épouvante », comme le fait Michel Laclos dans sa préface ? Voilà un point de vue qui sera contesté, et qui ne s'imposait pas, car la valeur des résultats justifie bien assez leur caractère partiel.

L'apport respectif des deux auteurs se modèle sur leur tempérament personnel : Jean-Claude Romer, en érudit consciencieux, s'ef-

face derrière ses personnages et ne présente que des bio-filmographies; Jean Boullet au contraire dessine des portraits, soutient même des thèses (Bela Lugosi est « l'illustration concrète du paradoxe du comédien », voire la « réincarnation du comte Dracula » ; Boris Karloff « doit tout à son maquilleur ») où la recherche de l'effet, sinon le canular, l'entraîne parfois un peu loin de la vérité stricte ; l'agrément d'une plume alerte n'excuse pas toujours ce qu'il faut bien appeler une tendance à la facilité.

Mais l'apport essentiel du numéro réside dans quatre filmographies extraordinairement documentées, qui feront date dans l'histoire du cinéma fantastique. Michel Laclos n'a pas tort de parler de « somme » ; l'exemple qu'il donne justifie pleinement ce qualificatif ambitieux : « *En ce qui concerne le seul Lugosi, Jean Claude Romer et Jean Boullet nous livrent ici une centaine de titres de films dans lesquels le comédien fit une apparition. La filmographie la plus complète du comédien, publiée au moment de sa mort par Ado Kyrou dans* Positif, *n'en mentionnait guère que quatorze...* »

Jacques Goimard.

Directeur : Maurice RENAULT.
Rédacteur en chef : Alain DOREMIEUX.
Editions OPTA, 96, *rue de la Victoire, Paris*-9[e] (PIG. 87-49).
Abonnements et vente :
24, *rue de Mogador, Paris*-9[e] (TRI. 40-56) — *CCP Paris* 1848-38.
La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous.
ÉDITION FRANÇAISE DE « THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION »
Publié avec l'accord de Mercury Press, Inc. New York N. Y. (U. S. A.)
Le numéro : France, 1,60 NF ; Belgique : 23 FB ; Maroc : 185 FM.
ABONNEMENTS. — 6 mois : *France et Union Française, 8,70 NF ; Etranger, 9,90 NF*
1 an : — — — *16,80 NF ;* — *19,20 NF*

Dépôt légal : 4[e] trimestre 1962 — *Le Gérant :* M. RENAULT.
Imprimerie Riccobono - Draguignan (Var)

Tarif des abonnements à « Fiction »

Durée des abonnements	FRANCE Ord.	FRANCE Rec.	BELGIQUE Francs Belges Ord.	BELGIQUE Francs Belges Rec.	SUISSE Francs Suisses Ord.	SUISSE Francs Suisses Rec.	CANADA Dollars Canadiens Ord.	CANADA Dollars Canadiens Rec.	ETRANGER Francs Français Ord.	ETRANGER Francs Français Rec.
6 mois	14,00	18,20	155,00	197,00	15,50	19,70	3,40	4,50	15,50	19,70
Un an	27,00	35,40	300,00	384,00	30,00	38,40	6,60	8,50	30,00	38,40
NUMEROS ANTERIEURS										
Jusqu'au 78 .... le numéro	1,40		20,00		1,75				1,75	
A partir du n° 79 ...... »	1,60		23,00		2,00				2,00	
Pour envoi recommandé par paquet de 1 à 20 exemplaires, ajouter ..	0,70		6,00		0,50		0,15		0,70	
N.B. — Les numéros 1, 2, 3, 6, 9, 11 sont épuisés.										
RELIURES										
Tous frais compris, 1 reliure	5,00		63,50		5,20		1,20		5,20	
2 reliures	9,00		115,00		10,10		2,00		10,10	
3 reliures	13,20		170,00		14,80		2,90		14,80	
TARIF spécial pour les abonnés										
Tous frais compris, 1 reliure	4,60		59,00		4,80		1,00		4,80	
2 reliures	8,20		107,00		9,20		1,80		9,20	
3 reliures	12,05		160,00		13,60		2,70		13,60	

Vous avons un correspondant qui vous facilitera les opérations de réglement dans les pays étrangers suivants :

BELGIQUE : M. DUCHATEAU, 226, avenue Albert, BRUXELLES. C.C.P. 3500-41.

CANADA : LES EDITIONS EUROPEENNES Er., Case Postale 1022, QUEBEC 2 P.Q.

SUISSE : M. VUILLEMIER, 56, Bd St-Georges, GENEVE. C.C.P. 1-6112.